

*Mauritanie*

PN-ANN-116  
1980

LA FEMME EN MAURITANIE:  
LES EFFETS DE LA SECHERESSE ET DE LA MIGRATION  
SUR LEUR STATUT ECONOMIQUE ET LES IMPLICATIONS  
POUR LES PROGRAMMES DE DEVELOPPEMENT

REDIGE POUR:

Bureau pour les femmes et le développement  
Agence pour le développement international  
USAID/Mauritanie

PAR:

Melinda Smale  
Bureau de développement et de coopération  
internationale  
Département de l'agriculture des Etats-Unis

31 octobre 1980

Les vues et interprétations que contient la présente brochure sont celles de l'auteur et ne devraient pas être attribuées à l'Agence pour le développement international ou toute personne agissant en son nom.

## REMERCIEMENTS

Je tiens a remercier ceux qui m'ont donné leur temps et leur étroite coopération avant mon départ pour la Mauritanie et à qui je dois les premiers éléments de connaissance si difficiles à trouver mais qui m'ont été tellement utiles: Arvonne Fraser, Paula Goddard et le personnel du Bureau pour les femmes et le développement de l'Agence pour le développement international; Emmy Simmons, Elsa Chaney, Martha Lewis et Carol Yulinski dont l'expérience m'a été très précieuse; Patricia McClure de la Fondation New Transcentury; Pat Wetmore de la Section des rapports et des enquêtes techniques de l'USDA/OICD; et j'éprouve certes une vive gratitude à l'égard de mes collègues aux Programmes d'Afrique de l'USDA/OICD pour la constance de leur soutien--Kay Roosa, Jim Black, Theresa Przbylek, Nancy Oakley, Ron Jones et Peter Koffsky.

Je souhaite également remercier ceux qui m'ont très généreusement aidée en Mauritanie: le Directeur de la Mission John Hoskins et son personnel, notamment John Grayzel et sa famille qui ont su allier l'inspiration intellectuelle à l'appui moral; Allan Reed et sa famille, Linda Neuhauser et Mona Fikry; le personnel du Projet RAMS; le personnel et les volontaires du Corps de la Paix qui m'ont fait découvrir leurs villages; les dactylographes Magda Williams et Elizabeth, ainsi que Rakia Kane qui a réuni pour nous les rapports des chercheurs; et enfin, Tekber.

Cependant, ma gratitude s'adresse tout spécialement à ceux qui ont tant travaillé non seulement comme traducteurs mais aussi comme interprètes culturels sans lesquels aucune collecte de renseignements n'eût été possible: Demba Ba et sa famille, Ahmed Salem et sa famille, Dieo et sa famille, Mariem, Awa, Ba Khlidou et sa famille, Abou Kane.

Enfin, je remercie Julia Allen et Ross Hoff qui ont veillé à ma propre tente pendant cette migration saisonnière.

MELINDA S. SMALE

	PAGE
LISTE DES TABLEAUX/ILLUSTRATIONS	v
AVANT-PROPOS	vii
INTRODUCTION	viii
CONSIDERATIONS METHODOLOGIQUES	ix
SOMMAIRE	xviii
SECTION I. PROTOTYPES: ACTIVITES DES FEMMES DANS L'UNITE DE PRODUCTION DU MENAGE PAR GROUPE ETHNIQUE	1
A. Les activités productives des femmes dans les systèmes de production parmi les Toucouleurs sédentaires et les Peuhls semi- <b>sédentaires</b>	
A.1.a Structure sociale et organisation de la production	1
A.1.b Occupations indépendantes des castes: activités de culture, récolte et élevage	7
A.1.b(1) Activités de culture	7
A.1.b(2) Activités <b>de la cueillette</b>	12
A.1.b(3) Activités d'élevage	
A.1.c Occupations des castes	16
A.1.c(1) Pêche	16
A.1.c(2) Occupations griotes	18
A.1.c(3) Occupations des artisans	20
A.1.c(4) Occupations serviles	20
A.2 Concept du statut provenant du rôle des femmes dans la production du ménage	23
A.2.a Production complémentaire et secondaire des femmes	23
A.2.b Diversification des risques et valeur des femmes exprimée en potentiel de travail	26
A.2.c Polygamie et revenus du ménage	27
A.3. Effets de la production et concept du statut lié au potentiel productif des femmes peuhls/toucouleurs	29
A.3.a Accès au monde des champs, du ménage et du marché	29
A.3.b Accès au capital	31
A.3.(1) Difficultés foncières	31
A.3.(2) Capital transférable et/ou bétail	33
A.3.c Accès aux associations d'entraide villageoises	35

B.	Eléments des systèmes de production soninke et wolof	38
B.1	Division du travail et responsabilités chez les Soninkes	38
B.2	Commentaires de femmes wolofs interviewées à Nouakchott	42
C.	Les activités productives des femmes dans les systèmes productifs beidanes nomades et semi-nomades	44
C.1.a	Activités des femmes nobles dans le campement Zawaya	44
C.1.b	Activités des femmes nobles hassanis	46
C.1.c	Occupations des femmes zenagas	48
C.1.d	Occupations forgeronnes et griotes	49
C.1.e	Main-d'oeuvre des Abids/Haratin	50
C.2	Concept du statut lié au rôle des femmes dans la production du ménage	53
C.2.a	Dépendance de la main-d'oeuvre	53
C.2.b	Séparation des activités entre hommes et femmes beidanes	54
C.2.c	Valeur exprimée dans les loisirs	55
C.2.d	Valeur de la richesse de la mariée	56
C.3	Effets du rôle productif et concept du statut relatif au potentiel productif des femmes	57
C.3.a	Isolation relative et réclusion dans la tente	57
C.3.b	Accès au capital, institutions politiques et aptitudes	58
SECTION II. ELABORATION DE PARADIGMES: PRESSIONS AFFECTANT LES SYSTEMES PRODUCTIFS DE MAURITANIE		60
A.	Pressions antérieures à la sécheresse	60
A.1	Réimplantation de lieu d'affaires	60
A.2	Dégradation des termes de l'échange pour les produits agricoles et animaux	61
A.3	Importance consécutive des activités des marchands et des migrants	63
A.3.a	Relations de crédit	65
A.3.b	Migrations saisonnières	69
A.3.b(1)	Migration beidane/haratin	71
A.3.b(2)	Migration toucouleur/peuhl	74
A.3.b(3)	Migration soninke	74
B.	Pressions résultant de la sécheresse	74
B.1	Dépossession nomade et perte d'effectifs de production	74
B.2	Migrations accélérées, axes de migration différents et nouvelle composition de la population migrante	75

B.3	Sédentarisation de l'intérieur et orientation selon les routes et les débouchés commerciaux	78
B.4	Dépendance de l'aide dans l'intérieur	81
C.	Effets des migrations et des pressions de la sécheresse sur les activités économiques de la femme et de sa position dans le ménage	83
C.1	Conditions rurales	
C.1.a	Immobilisme forcé de la femme beidane	83
C.1.a(1)	Inertie et manque de ressources	83
C.1.a(2)	Rupture de la division par caste de la main-d'oeuvre et activités rémunératrices sporadiques des Beidanes	85
C.1.a(3)	Non-rentabilité des aptitudes connues	86
C.1.a(4)	Insécurité - Attrait de la ville	90
C.1.b	Mobilité sélective des femmes peuhls, toucouleurs et soninkes	93
C.1.b(1)	Accroissement de l'activité productive des femmes et changement de la division du travail au niveau du ménage et de la caste	93
C.1.b(2)(a)	Condition changeante des femmes peuhls	93
C.1.b(2)(b)	Nouvelles occupations des femmes toucouleurs	95
C.1.b(2)(c)	Changements de condition des femmes soninkes	100
C.1.b(2)	Fréquence de la migration féminine extérieure--l'attrait de la ville	102
C.2	Réactions urbaines aux changements de conditions	108
C.2.a	Structures urbaines peuhl, toucouleur, soninke et wolof	108
C.2.a(1)	Rupture de la complémentarité de travail entre hommes et femmes	108
C.2.a(2)	Nouveaux réseaux urbains	110
C.2.a(2)(a)	L'Association d'épargne "secrete"	110
C.2.b(2)(b)	Réseaux d'aide sociale pour les divorcées, les sans emploi et les moins favorisées	111
C.2.b(2)(c)	Réseau de soutien pour le voyage	112
C.2.a(3)	Forces et tensions de la famille élargie	113
C.2.a(4)	Variantes d'exogamie/polygamie	114

C.2.b	Structure beidane et haratin	118
C.2.b(1)	L'attrait du commerce, de la gestion et de la transaction immobilière	118
C.2.b(2)	Persistance de l'inactivité: contraintes sociales et ressources	121
C.3.b(2)(a)	Contraintes sociales	121
C.3.b(2)(a)	Ressources	124
C.2.b(3)	Dépendance des hommes: prix exorbitant de l'épouse et mariage périodique	125
SECTION III. OBSERVATIONS ET RECOMMANDATIONS LIEES AU PROJET		130
A.	Observations générales sur l'orientation de l'aide consenties par l'Etat et les bailleurs de fonds	130
B.	Observations et recommandations concernant le milieu rural	134
B.1	Considérations relatives à l'accès	134
B.2	Considérations relatives à la production agricole	136
B.3	Considérations sur la production du bétail	138
B.4	Considérations relatives aux sous-produits forestiers	139
B.5	Considérations relatives au marché	140
B.6	Considérations relatives au traitement et à la transformation des produits alimentaires en milieu rural	141
C.	Observations et recommandations concernant le milieu urbain	142
C.1	Possibilités d'emploi	142
C.2	Réseaux d'épargne et d'investissement: organismes et associations	147
C.3	Considérations relatives à la formation	148
APPENDICE 1.	Questionnaire préliminaire	151
APPENDICE 2.	Réponses aux entrevues de Nouakchott	155
APPENDICE 3.	Sélection de rapports journaliers de Nouakchott	
APPENDICE 4.	Comptes rendus CPF/PMI	
APPENDICE 5.	Villages visités - juin-août 1980	

GLOSSAIRE

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

NOTES - TRADUCTION ANGLAISE

LISTE DES TABLEAUX ET ILLUSTRATIONS

TABLEAU	TITRE	PAGE
1	Classification des activités des Mauritanienues en milieu rural par destination des produits et rémunération du travail	xxxiii
2	Une classification simplifiée de la structure sociale fouta par titre, profession et déterminants maritaux	6
3	Jours de travail de culture par hectare sur des terrains diéri et walo, par membre familial	11
4	Fruits et reuilles cités servant de condiments et au tannage dans la région du fleuve	13
5	Polygamie et revenus du ménage	28
6	Budget de six mois d'un noble	46
7	Revenu des migrations en pourcentage de revenu, ménage fouta moyen, 1957-58, par personne/année	72
8	Exemple de la rentabilité comparative du tannage et de la fabrication de nattes	88
9	Quelques comparaisons de production, avant et pendant la sécheresse, par les hommes et les femmes (Toucouleurs, Peuhls, Soninkes)	106
10	Nombre de mariages contractés par groupe ethnique	115
11	Second Plan d'aide aux femmes: décaissement sur l'investissement et réalisation du projet à dater d'octobre 1976	131
12	Troisième Plan d'aide aux femmes: investissement planifié et pourcentage de l'investissement total du Plan	133
13	Emploi national estimatif, emploi potentiel et sous-emploi	145

14	Estimations du troisième Plan de la population féminine totale, de la population active et de l'activité par secteur	146
15	Institutions d'enseignement secondaire pour les femmes et autres établissements	150

ILLUSTRATION

1	Profil des terres bordant le fleuve	8
2	Proximité d'une route goudronnée, accès aux ressources et mobilité	92
3	Quelques facteurs déterminants de la production potentielle des femmes dans les systèmes de production mauritaniens, avant et pendant la sécheresse, selon les groupes ethniques et socio-professionnels	128

AVANT - PROPOS

En 1979, conformément aux principes voulant qu'un approfondissement continu des connaissances relatives à un pays déterminé fût un élément indispensable du pays d'un programme dynamique de planification des politiques et de mise en oeuvre des projets, l'USAID/Nouakchott a demandé à Barbara Abeillé, chercheur recruté sur place, de nous décrire comment les femmes mauritaniennes voient leur vie et leurs problèmes dans un pays qui connaît une évolution accélérée. Son rapport "Etude sur la vie féminine en Mauritanie" a été édité pour une diffusion générale par l'AID/PPC/WID, et il est recommandé de le lire préalablement au présent ouvrage en guise de document de base; il a servi à initier la mission à la condition féminine propre à la Mauritanie.

Assimiler la teneur du rapport de **Barbara** Abeillé exigeait une connaissance technique et approfondie des conditions socio-économiques auxquelles tout plan de développement doit s'adapter. Approfondir ce tableau demandait un effort excédant les ressources disponibles de la Mission. C'est à ce stade que le Bureau pour les femmes et le développement, dans le cadre de son projet d'assistance technique, a affecté à la Mission Melinda Smale, économiste internationale au service du Département de l'agriculture des Etats-Unis. Cet ouvrage de Melinda Smale offre beaucoup plus que prévu. Il offre non seulement une image précise des statuts économiques et sociaux des femmes mauritaniennes, mais les situe également dans le contexte de l'ensemble d'une société et démontre avec force que négliger la réalité des conditions de vie féminines est préjudiciable tant aux mauritaniennes qu'à la compréhension de la société où elles vivent et dont on ne peut les dissocier.

Puisque les femmes sont partie intégrante de leur société, déterminer les éléments de la structure sociale mauritanienne est une condition préalable à la compréhension du contexte de leur vie. L'introduction de la présente étude est une révision de celle du rapport originel de Barbara Abeillé et est reproduite ici à la demande de Melinda Smale.

Le Bureau pour les femmes et le développement, en collaboration avec l'USAID/Mauritanie, est heureux de vous présenter ce document avec l'espoir que les renseignements précis seront utiles aux équipes chargées de la conception des projets, aux individus et organisations qui réalisent des projets en Mauritanie, et avec la conviction que cette étude servira de modèle aux Missions qui envisageraient d'effectuer des travaux du même genre.

INTRODUCTION A LA STRUCTURE  
SOCIALE MAURITANIENNE<sup>1</sup>

La situation socio-culturelle mauritanienne qui constitue le cadre général de cette étude surprend souvent les étrangers par une complexité inhabituelle qui la rend difficile à comprendre. Elle est certainement différente de celle que la plupart des occidentaux connaissent et de ce point de vue leur offre l'opportunité d'effacer de leurs esprits les nombreux clichés ethnocentriques. Malheureusement, ce sont ces clichés qui peuvent aussi empêcher sa compréhension. Ceci vaut tout particulièrement pour quatre concepts cruciaux: tribu, groupe ethnique, classe et caste. Ces quatre termes sont continuellement confondus et l'usage du terme "tribu" est tout à fait erroné.

Une tribu est une unité politique. Cette unité peut ou non revendiquer un ancêtre commun. Ses membres peuvent appartenir ou non au même groupe ethnique ou à la même classe. L'important est qu'ils reconnaissent appartenir à une unité dont l'existence repose sur un intérêt commun présent ou passé pour exercer ses pouvoirs à des fins d'acquisition ou de protection de ses membres ou de leur patrimoine. Les tribus sont des entités concrètes, faites d'individus qui peuvent "s'assembler", "nommer" des chers, faire la guerre, etc. On peut être admis dans une tribu ou en être expulsé.

Un groupe ethnique est une entité qui est dans une certaine mesure plus abstraite qu'une tribu. Il existe de par un sentiment d'identité commune qu'éprouvent des individus possédant les mêmes style de vie, langue, religion ou autre grande institution culturelle. Une personne appartient à un groupe ethnique parce qu'à la fois elle et les autres "sentent" qu'ils en font partie. Une personne n'est pas "admise" dans un groupe ethnique, et n'en est pas "expulsée"; en fait, les gens d'un

---

<sup>1</sup>Auteur: John Grayzel, sociologue, USAID/Nouakchott.

même groupe ethnique peuvent souvent nier la légitimité de l'identité revendiquée par les uns et les autres. Il n'y a pas de base politique inhérente à une identité ethnique bien que des instances politiques puissent utiliser à leur fins les différences ethniques. Cependant, il n'est pas nécessaire que les membres d'un même groupe ethnique soient alliés et, en fait, ils peuvent toujours avoir été ennemis.

La classe est une notion encore plus abstraite que celle du groupe ethnique. Les gens sont membres de la même "classe" lorsqu'ils sont "classés" ensemble à partir de traits communs. Alors que les gens peuvent considérer qu'ils appartiennent à une certaine classe, ce n'est pas la condition préalable pour en faire partie. On peut être classé comme membre de la classe ouvrière en fonction de son travail même si l'on croit descendre du Roi d'Angleterre et être en droit de se considérer royal.

La caste est le plus particulier de ces concepts cruciaux. Lorsqu'il s'applique aux sociétés ouest-africaines, c'est dans le sens très général de la division des sociétés en groupes hiérarchiques de position, endogames, professionnels; la relation entre ces groupes a une signification rituelle aussi bien qu'économique.

Tous ces groupes et, en fait, tous les groupes du Soudan occidental qui étaient des éléments actifs et intégrés d'un ou plusieurs empires indigènes du passé, partagent une structure de classe commune comportant: les gens libres (nobles et roturiers), les gens des castes (artisans) et les amuseurs (griots), les affranchis (anciens esclaves) et les esclaves. De même, les divisions en caste de ces structures étaient largement semblables (tisserands, tanneurs, amuseurs, etc.). La similitude des structures sociales, la nature migratoire de la population de la région, le fait que les lois du mariage s'appliquent plus strictement au premier mariage et deviennent progressivement plus libérales par la suite, et le fait qu'excepté pour le statut d'esclave la descendance acquiert le statut paternel uniquement sont autant de facteurs qui permettent une beaucoup plus grande mobilité sociale sur une génération ou deux.

Pour comprendre la société mauritanienne, il faut comprendre ses groupes ethniques, ses tribus, ses classes socio-économiques et ses castes. Les principaux groupes ethniques et leur sous-divisions se présentent comme suit:

Les gens de langue Hassaniya, qui prédominent dans la majorité du pays excepté le long du fleuve sont divisés en deux sous-groupes principaux: les Beidanes ou Maures blancs et les Haratines ou Maures noirs. Les beidanes (Maures blancs) sont traditionnellement subdivisés en Z'waya (groupes religieux ou "marabouts"), les Hassans (groupes guerriers), les Zenagas (groupes tributaires libres), les Mu'allamin (artisans) et les Ighyuwn (amuseurs). Outre les occupations traditionnelles qui les caractérisent, ces sous-groupes s'occupent généralement de négoce ou d'élevage ou des deux.

Les Haratines (Maures noirs) sont habituellement appelés "esclaves affranchis", (par opposition au terme "abid" voulant dire captif). On les considère comme les descendants d'anciens esclaves noirs, initialement capturés le long du fleuve, au Mali ou au Sénégal. Quelques-uns sont intégrés au campement des Beidanes, d'autres ont leurs propres camps et sont éleveurs, ou sont sédentarisés dans des collectivités Haratines agricoles. Bien qu'ils soient assez peu estimés dans certaines régions de la Mauritanie, les Haratines sont jugés supérieurs aux Zénagas. Ceci vaut tout particulièrement pour les régions orientales où quelques groupes de Haratines se sont élevés au-dessus du métayage et ont acquis des troupeaux considérables.

Les Toucouleurs représentent les populations agricoles dominantes sur les deux rives du fleuve Sénégal, qui, dans les siècles précédant la domination coloniale, vivaient sous une théocratie très stratifiée. Bien que la division traditionnelle de leur société en hommes libres (rimbe), artisans (nyenybe) et captifs (maccube) garde son sens en termes de statut social personnel, elle ne dicte plus leur occupation actuelle ni les relations actuelles de pouvoir entre les différents sous-groupes et les individus.

Les Peulhs (Fulbe, Fula ou Fulani) sont des éleveurs pastoraux (bien que beaucoup s'adonnent désormais à la culture également) dont la langue, le fulfulde, est très proche du pular que parlent les Toucouleurs. Pour ce qui est du statut social, les Peulhs agissent en tant que classe semi-nomade possédant des troupeaux (et partant du capital), dont le statut est équivalent à celui des Torobes (nobles religieux toucouleurs). Il existe une certaine confusion quant à leurs pratiques et à leur classe, parce qu'un grand nombre de leurs anciens esclaves, les "rimibes", ont adopté leur style de vie et se présentent aux étrangers comme Peulhs "authentiques".

Les Wolofs représentent le groupe ethnique le plus important du Sénégal. Alors qu'ils avaient également une société traditionnelle stratifiée en classe, leurs divisions traditionnelles n'ont plus actuellement de sens. Ceci vaut tout particulièrement pour les collectivités des expatriés en Mauritanie, dans la région frontalière de Rosso et la capitale, Nouakchott. Parce qu'ils sont le groupe prédominant du Sénégal, ils peuvent s'intégrer plus facilement que d'autres à la société sénégalaise et leur présence en Mauritanie correspond aux opportunités de travail existantes (métiers urbains tels que maçons, menuisiers, etc.) dont ils tirent profit.

Les Soninkes (Sarakollés) dominent dans la région du Guidimakha frontalière à l'est du Sénégal et du Mali. Leur structure et leur organisation sociales ressemblent très fort à celles des Bambaras maliens: ils sont très industriels, collaborent étroitement et entretiennent des relations très poussées avec la famille élargie sous l'autorité d'un patriarche. Depuis le début de leur histoire, ils ont été liés de près à l'exploitation masculine des activités économiques migratoires, soit comme commerçants soit comme ouvriers. Le pouvoir local était traditionnellement accordé et maintenu par plusieurs groupes de puissante lignée. Il se peut que le plus grand revers dont ils aient souffert depuis l'indépendance ait été de voir leur région de Mauritanie, qui à l'époque coloniale était un débouché commercial apprécié pour le négoce fluvial, devenir une

région isolée désormais tributaire d'un réseau routier marginal les reliant à la capitale lointaine du littoral.

Des tous ces groupes, seuls les Hassaniyas de langue beidane et les Haratins ont des tribus. Les Toucouleurs, les Peulhs, les Wolofs et les Soninkes (Sarakollés) ne sont pas des tribus et n'appartiennent pas à des tribus. Ils sont unis par groupes de familles élargies de différentes dimensions et cohésion.

La culture hassaniya est par tradition une société essentiellement nomade, hormis quelques relations commerciales et centres d'asile et religieux que l'on trouve généralement aux environs des oasis. La plupart des relations qui unissent les gens sont par conséquent plus sociales queresidentielles étant donné que les tendances résidentielles sont très imprécises. Dans la mesure où cette identité géographique est importante, elle apparaît généralement au niveau de l'identité régionale se définissant elle-même lorsque les gens se trouvent étrangers en tant que tierces personnes (ainsi, à Nouakchott, les individus reconnaissent souvent une unité entre ceux du Trarza en opposition à ceux du Tagant ou de l'Adrar); ce phénomène est tout à la fois exprimé et entretenu par la nouvelle décision du GRIM de définir les régions administratives par leurs noms traditionnels.

Le lien social qui unit les individus ne se limite pas aux régions. A la base, un Beidane (Maure blanc) appartient à un des grands nombres de tribus ou clans (qabila) dont les membres descendent théoriquement d'un ancêtre commun. Ces groupes sont cependant tellement grands et anciens qu'ils ont très peu de valeur dans la vie quotidienne. C'est pourquoi ils se décomposent en petites cellules appelées fakhdh ou fractions. En principe, les membres de la même fraction descendent aussi d'un même ancêtre fondateur de la qabila initiale. En réalité, cependant, l'appartenance à la fois à la qabila et à la fakhdh peut varier, car ces groupes peuvent représenter aussi bien un même statut social qu'un lien familial. En outre, c'est habituellement la fakhdh qui est l'alliance

actuelle en vigueur et, en fait, les membres de différentes fakhdhs de la même qabila peuvent s'allier les uns contre les autres. Les fakhdhs elles-mêmes sont composées de familles patrilinéaires élargies (de père en fils) appelées ahel qui sont les unités parentales les plus importantes, surtout étant donné que le divorce est très fréquent dans beaucoup de régions et que la famille nucléaire comprenant femme et enfant est par conséquent instable.

Dans les régions rurales, l'unité de base vivante est la khayma ou tente qui est généralement synonyme de famille nucléaire. Le frig est le campement par lequel les trois différentes catégories sont reconnues: (a) petit frig de 1 à 15 tentes appelé en général khyam; (b) frig de 10 à 20 tentes appelé nazla; (c) et de très grands campements appelés massa. La Massa où le chef a sa tente s'appelle helle ou el kariya (centre tribal). Ce genre de colonie peut se diviser en sections ou quartiers appelés halagaiz, halgay ou halagay (cercles).

Les conditions existantes parmi les autres groupes ethniques sont très différentes. Les Toucouleurs et les Wolofs vivent dans des collectivités installées le long du fleuve qui ne sont pas seulement permanentes mais quelquefois très anciennes. Ces implantations se caractérisent souvent par des investissements substantiels à la fois humains et en infrastructures collectives (maisons et mosquées) et, selon leurs dimensions se décomposent en quartiers et concessions familiales. La même chose vaut pour les Soninkes dont les collectivités se trouvent généralement à l'intérieur du pays et sont plus cohérentes que celles des Toucouleurs et des Wolofs. Les Peulhs (Fulbes) ont tendance à vivre dans de plus petits hameaux (wuro) ordinairement formés de cases en paille, quelquefois entourées de barrières fragiles. Il arrive que celles-ci soient habitées saisonnièrement si la famille entière voyage avec le troupeau. D'autres fois, seuls certains éleveurs (par exemple, les jeunes garçons) partiront avec le bétail tandis que les autres membres de la famille restent à la maison. C'est le principe de la transhumance--avoir des points fixes avec d'importants mouvements saisonniers pour au moins quelques membres

de la famille. Cependant, ces points fixes ne sont ni aussi permanents ni aussi organisées en collectivités interdépendantes que celles des Toucouleurs.

Il est évident que cette situation enregistre actuellement une évolution accélérée. Cette dernière décennie, la population du pays a cessé d'être aux deux tiers nomades, le tiers restant étant sédentaire, pour devenir un tiers nomade et deux tiers sédentaires. Néanmoins, le changement est si récent qu'en général la Mauritanie ne se caractérise pas par la population urbaine bien établie que l'on trouve dans beaucoup d'autres pays africains dont les valeurs et liens sont bien dissociés de ceux de la population rurale. La plupart des citadins, du chef de l'Etat au squatter sans emploi, sont encore très attachés aux valeurs rurales et à certaines collectivités rurales.

Alors que les changements affectent l'identité en matière d'ethnie, de tribu et de classe, les anciennes catégories s'appliquent encore et sont vitales pour comprendre l'actuelle situation socio-économique du pays. Une brève description comme celle-ci ne suffit pas à la complexité du sujet ni au lecteur désireux d'acquérir une connaissance profonde de la culture. On espère toutefois qu'elle fournira l'élément indispensable pour comprendre le milieu fondamental.

A l'évidence, la réalité de la vie est celle du flux constant, et les divisions claires et précises que nous créons ne sont que des instruments qui servent à l'analyse et à l'identification du problème. En définitive, les ambiguïtés et les contradictions humaines sont beaucoup plus "réelles" que les divisions claires et évidentes de la vie. Une véritable compréhension demande qu'on tente de saisir l'ensemble à la fois dans son entièreté et dans ses aspects particuliers. Il va de soi que les femmes sont le tout et la partie de l'ensemble. Pour qui souhaite honnêtement comprendre cet ensemble, qu'il s'agisse de la Mauritanie ou du phénomène humain en général, il est tout particulièrement recommandé de lire l'excellent ouvrage de Mélinda Smale.

### CONSIDERATIONS METHODOLOGIQUES

La présente étude a pour but de mettre en évidence les effets de la sécheresse de 1970-1980 et ceux de la migration masculine sur la condition des Mauritanienues, afin d'indiquer des programmes susceptibles de générer des revenus pour les femmes. Au départ, l'étude a été conçue sur la base de plusieurs hypothèses. La première de ces hypothèses fondamentales était que la sécheresse et la migration ont provoqué l'éclatement de la société mauritanienne. La seconde était qu'en raison de la migration masculine, les femmes sont soit abandonnées soit devenues chefs de famille de facto. Le terme ambigu "chef de famille" désigne habituellement la personne qui a la charge financière du foyer ou celle qui le gère, ou fait les deux à la fois. Finalement, l'étude présume que les Mauritanienues désirent des activités apportant des revenus, et qu'elles et leurs problèmes peuvent être réunis sous une rubrique commune.

Au cours de l'étude, nous avons découvert que ni la sécheresse ni la migration n'étaient particuliers aux années 70-80. Au contraire, certaines régions de Mauritanie ont subi des sécheresses cycliques au long des siècles, et la migration masculine est liée aux deux systèmes de production pastorale et sédentaire. Par conséquent, ces sociétés ont raffiné leurs institutions sociales afin de conserver et protéger leurs traditions à travers les changements. Une de ces traditions que l'on rencontre spécialement dans les sociétés toucouleurs et soninkes est la prise de décisions patriarcale. Alors que les cultivatrices de ces sociétés travaillent davantage actuellement, les décisions concernant les versements, les investissements agricoles, les transferts de propriétés et les ventes sont invariablement prises par les hommes de la famille élargie. Ce résultat est moins paradoxal étant donné la souplesse qu'a conservé ladite famille en tant qu'unité aussi bien politique que productive.

Il existe par ailleurs des contraintes pour ce qui est de laisser les femmes gagner des revenus, voire assurer la subsistance du foyer. L'une de ces contraintes est la persistance de l'utilisation des travailleurs esclaves dans le système de production beidane/haratin, ce qui veut

dire que beaucoup de femmes beidanes ont peu de qualifications commerciales et dans quelques cas peu de connaissances des travaux et techniques propres à l'agriculture ou à l'élevage. Une autre contrainte est que la productivité limitée du système riverain implique qu'à l'exception du Guidimaka, il n'y a ni culture de rapport dominante ni culture de femme 'par excellence.'

. L'énorme problème du recul des rendement auquel tous les systèmes sont confrontés empêche à la fois la production de subsistance et celle de rapport. Alors qu'une grande quantité est commercialisée, on ne parvient pas à vendre grand chose, et les femmes sont tributaires de remises, d'aide et spécialement du crédit usurier. En bref, l'autonomie de prise de décision des femmes et leur contribution monétaire au foyer n'ont pas augmenté considérablement par le biais de la migration masculine. La difficulté réside peut-être dans nos arguments simplistes ou sur notre compréhension trop simplistes des processus de prise de décisions et de budgétisation au niveau des ménages.

Cependant, la difficulté la plus notable a trait au fait que l'étude est axée sur la production de revenus, bien que cette production constitue une nécessité absolument fondamentale pour l'ensemble de l'économie. Nous considérons généralement le travail souhaitable en lui-même et parce qu'il permet d'obtenir de l'argent. La richesse monétaire est l'une des bases du statut social. Par association, le travail offre un statut social; le travail est un objectif social. Au contraire, pour une femme beidane certaines formes de travail sont inacceptables, et cette notion l'emporte sur le désir d'être une productrice indépendante. Chez les femmes peulhs, certains travaux sont dégradants et il se peut qu'elles préfèrent être entretenues par des hommes plutôt que de vendre des marchandises dans la rue. D'autres travaux plus sophistiqués tel le secrétariat sont accessibles à peu de ces femmes.

Un obstacle conceptuel connexe est constitué par le fait que les mesures courantes, elles aussi d'ordre culturel, du statut de la femme ressemblent étroitement aux mesures du caractère moderne de la contribution des femmes. On ne peut s'empêcher de vouloir établir des indices

des pourcentages de l'emploi salarié, la représentation et la voix politique dans les institutions, les niveaux d'éducation et de fécondité. En Mauritanie, l'emploi salarié représente un pourcentage infime de l'activité économique, les taux d'alphabétisation sont en général très faibles, et la représentation et la voix politique ne sont pas à l'heure actuelle inscrites aux obligations du gouvernement national. L'utilisation isolée de ces indices sous-estimerait le pouvoir de la plupart des Mauritanienues, et surestimerait le pouvoir pris par quelques-unes. De surcroît, s'appuyer sur ces maigres données pour la formulation d'une politique peut être dangereux, parce que la mise en oeuvre de ces politiques ne servirait qu'à formuler une méthodologie erronée.

Pour tenter d'éclaircir les concepts du statut des femmes en Mauritanie, on a choisi comme unité d'analyse fondamentale l'unité de production du ménage, ou *gallé*, et le camp. La documentation de base sur les sociétés beidane/haratine et peulh/toucouleur, wolof et soninke a été utilisée d'une façon assez éclectique pour décrire la contribution des femmes à la production du ménage, la division des tâches au sein du ménage et les responsabilités de la femme à l'égard du ménage. Ces sources de documentation quelque peu dépassées nous ont fourni le contexte historique dans lequel situer l'évolution accélérée et les bouleversements sociaux de la Mauritanie actuelle. Une fois encore, la tendance à relier le statut à la participation au travail apparaît dans l'analyse. Il n'en reste pas moins que les différences cruciales entre les femmes en Mauritanie se font ainsi jour à l'examen des différentes fonctions productives qu'elles assument dans le ménage.

En regard de ces prototypes simplistes se dessinent certains changements au plan plus large de l'économie mauritanienne qui affectent plus particulièrement la situation de la femme au ménage. Les réactions des femmes face à ces changements divergent considérablement. Les conclusions et les spéculations de cette partie du rapport correspondent étroitement aux informations orales que nous ont données les femmes interviewées dans la région du fleuve, l'Assaba, le Guidimakha et Nouakchott.

Plutôt que d'utiliser un questionnaire, les chercheurs assistants et les interprètes ont engagé des conversations simples en essayant de dégager un portrait type de chaque femme. Ensuite, en équipe, nous avons examiné nos découvertes et tiré des conclusions pour les utiliser comme base de comparaison entre le prototype et le type réel.

Les outils rudimentaires avec lesquels j'ai commencé l'étude--calcul de budget et travail horaire se sont avérés insuffisants pour diverses raisons. Les énumérations de notre budget n'ont pas révélé les fluctuations dans le revenu ni la source de décision sur le revenu, et ont omis totalement certaines dépenses et certaines sources de revenus. En revanche elles ont signalé des informations sur l'organisation familiale pour les dépenses, tels l'achat mensuel de denrées de base par les hommes et l'achat d'épices par les femmes avec les indemnités journalières (Peulhs/Toucouleurs) ou l'absence totale d'organisation (Beidanes/Haratines). L'organisation du budget est apparemment le luxe des familles ayant des sources de revenus constantes.

Les calculs du travail horaire visant à connaître la valeur du travail se sont également avérés superflus. La valeur assignée au travail se définit habituellement comme étant le coût d'opportunité de la main-d'oeuvre ou le coût d'une possibilité alternative de travail non réalisée. L'hypothèse de calcul sous-jacente pour calculer le coût d'opportunité est l'opportunité ou, en l'occurrence, la mobilité de la main-d'oeuvre féminine. Les femmes rurales en général sont figées, c'est-à-dire souvent incapables de chercher un autre travail. Par conséquent, nous avons examiné avec les femmes leur façon de considérer les changements intervenus dans leur vie et leur charge de travail. Nous avons découvert ici non pas tant que "la vie était plus rude", mais que les femmes avaient déjà examiné les opportunités offertes d'accroître leurs revenus. En conclusion de leur quête, une nouvelle division du travail **du menage se** forme, bien que le contrôle des femmes sur le produit de leur travail évolue plus lentement.

La portée de l'étude ne couvre qu'une très petite région de Mauritanie--la région du fleuve et certains sites de l'Assaba et du Guidimakha. Les observations sont donc spécifiques à ces régions et ne doivent pas être généralisées pour l'ensemble de la population. Les entrevues de Nouakchott se sont déroulées durant un mois avec l'aide de quatre chercheurs/interprètes, dont deux parlant Poular et Wolof, et deux parlant Hassaniya. J'ai traduit leur observations du français en anglais. Les entrevues de l'intérieur du pays ont été réalisées par une équipe d'interprètes et ont eu lieu en deux parties en quatre mois: deux voyages dans l'Assaba (comprenant un voyage dans le Guidimakha) et deux sur le fleuve. Quelque 23 villages ont été visités. Afin de rencontrer les migrants Mauritanien, un voyage à Dakar a été organisé par le Dr J. Grayzel, dont les conseils ont sensiblement contribué à interpréter la société mauritanienne durant la période d'étude.

Au lieu d'utiliser systématiquement les données des entrevues de Nouakchott, je préfère classer les réponses et en laisser l'interprétation au lecteur, car l'échantillonnage n'était ni assez important ni assez contrôlé pour en dégager des rapports fiables. L'appendice contient quelques comptes rendus écrits de ces entrevues. Le lecteur se souviendra par ailleurs que les réponses ont été soumises à deux étapes de traduction et ne peuvent être acceptées de manière littérale. Par exemple, les femmes interrogées au sujet de leurs problèmes conjugaux et leur pouvoir de décision concernant les affaires du ménage ont tendance à donner des réponses qu'elles considèrent neutres ou acceptables. On conçoit que nombre de réponses traduisent davantage les normes sociales que des sentiments personnels. En revanche, elles expriment la façon **dont les femmes envisagent leur propre condition et le comportement que leur dicte la société à laquelle elles appartiennent.**

## SOMMAIRE

Les groupes ethniques de Mauritanie représentent différents héritages produits dans le cadre de différents systèmes économiques. En Afrique de l'Ouest, l'identité se confond souvent avec l'occupation ou l'activité productive; citons, par exemple, l'identification de "Peulh" avec "éleveur" ou "propriétaire de bétail libre". Bien que l'ethnie ne détermine en aucune manière l'occupation, la fonction ou le rôle dans un système de production et l'appartenance ethnique sont étroitement liés. Lorsqu'on détermine le rôle des femmes productrices de revenus en Mauritanie, on s'aperçoit que les caractéristiques les plus déterminantes tiennent à leur appartenance ethnique aussi bien qu'au système de production pertinent.

La première section du rapport décrit les systèmes de production nomade/transhumant et sédentaire/transhumant, ou les systèmes beidane et peulh/toucouleur, en vue d'identifier la contribution des femmes à l'unité fondamentale de production, soit le camp et le gallé respectivement. Cette section comprend aussi des commentaires sur les facteurs dans les systèmes soninke et wolof qui affectent la condition des femmes en tant que productrices du ménage.

Le terme "production du ménage" ne signifie pas "production domestique". La production ménagère comprend les activités économiques destinées à faire vivre la famille élargie aussi bien que les besoins de la collectivité par le biais d'activités spécialisées. La production "domestique" se rapporte seulement aux activités féminines axées sur l'exécution des travaux ménagers: préparation des aliments à consommer, soins des enfants, entretien matériel du foyer. "Ménage" désigne, au plan spatial, la famille élargie ou le campement, alors que "domestique" représente la concession ou la tente.

Les femmes peulhs et toucouleurs sont productrices à l'échelle domestique et ménagère. En outre, elles accomplissent deux sortes d'activités de production ménagère. Dans la première série d'activités "complémentaires", les femmes contribuent aux travaux de culture céréalière et

d'élevage; elles sèment , gardent, sarclent, récoltent, transportent et transforment les céréales pour la consommation du ménage ou la vente, ou bien, dans le cas des Peulhs, s'occupent des animaux fragiles ou malades du troupeau familial. Puisque la vente de quantités de céréales et d'animaux incombe aux hommes, les femmes sont rémunérées indirectement de leur travail pour la production de ces biens.

Dans la seconde série d'activités "secondaires", les femmes, bien qu'elles ne possèdent pas leur propre capital en terres ou troupeaux, gèrent chaque stade de production, en vendent le produit et disposent personnellement de leur revenu. Ces activités correspondent par exemple au maraîchage et à l'élevage, ainsi qu'à la transformation du lait et du beurre. Les activités "secondaires", tout en procurant dans leur ensemble une source d'argent marginale au ménage, demeurent la source principale des revenus personnels de la femme et son aptitude à produire en ce qui concerne ces activités est critique quant à sa perception de sa valeur personnelle et à son statut parmi les femmes. Ces revenus lui permettent d'acheter des saucés, du savon et des ustensiles de ménage, ainsi que des vêtements, des bijoux et la dot de sa fille.

Ces deux types d'activités sont accessibles à toute femme peulh ou toucouleur dont la famille possède le capital nécessaire en terre et en bétail. En d'autres termes, elles ne sont pas spécifiques à un groupe socio-professionnel, à une caste ou à un groupe. D'autres activités se définissent socio-professionnellement ou en fonction de la caste et sont habituellement le fait de groupes spécialisés de la collectivité. Les artisans et les griots figurent parmi ces groupes. Les castes inférieures, par définition, fournissent la main-d'oeuvre subalterne et accessoires que comporte l'éventail des activités en question.

Cette ventilation fonctionnelle du travail féminin n'est valable que dans la mesure où elle permet de comprendre la notion de statut ou de femme idéale peulh/toucouleur, le statut indiquant la contribution économique à la société. Les femmes peulhs/toucouleurs contribuent largement à la production au foyer et pour la "gallé", tout en assurant leur propre

production. Par conséquent, elles sont considérées comme travailleuses elles-mêmes, aussi bien que comme reproductrices de main-d'oeuvre, et dans l'ensemble, leur statut au sein de la collectivité est lié à leur potentiel de travail. Elles-mêmes se considèrent comme des travailleuses et constituent entre elles des groupes d'entraide afin de multiplier leurs économies, augmenter leurs revenus et consolider la position de leur village.

La décomposition fonctionnelle de ces activités, que dénote le concept de statut, permet également de spéculer sur la possibilité d'adaptation de ces femmes aux changements de l'environnement et du système de production. Dans son rôle de femme allant du champ à la concession et au marché, coopérant étroitement avec les hommes dans certaines tâches, le prototype peulh/toucouleur se sent concerné par maints domaines d'activités et bien compétent dans la variété de ses occupations. Cette femme est habituée à travailler avec les hommes, aussi bien qu'à travailler et fréquenter les femmes.

La femme soninke se veut cultivatrice et juge sa valeur d'après sa capacité à cultiver. Bien que la production soninke sépare les hommes des femmes aux lieux à cultiver, leurs travaux sont complémentaires car les hommes fournissent les produits de base et les femmes les ingrédients. Il est très rare que les hommes et les femmes travaillent sur les champs des uns et des autres, cependant, en cas de pénurie du ménage, ils peuvent joindre leurs deux parts de culture. Les femmes soninkes travaillent ensemble non seulement pour cultiver mais aussi pour économiser et investir dans la culture.

La femme beidane varie selon la tribu et la caste, mais son système de production, qui **depend** du travail des serviteurs, se caractérise par le champ limité de ses activités. Les femmes nobles, fussent-elles des Zawayas ou des Hassanis, se chargent essentiellement de gérer et contrôler la tente et certains travaux du camp accomplis par les Haratines, Abides, Zenagas ou les groupes artisanaux. Le statut de la femme beidane s'exprime par le degré d'inactivité qui démontre sa richesse

familiale en troupeaux et en serviteurs. Son lieu de travail, la tente, est séparé de celui des hommes qui est le troupeau, et les itinéraires du négoce à longue distance. Son immobilisme et son isolement dans son monde limité à la tente sont renforcés par les usages sociaux concernant son infériorité spirituelle et son incapacité à résister au "mauvais oeil"<sup>1</sup> ou aux autres forces malveillantes sévissant hors des limites de la tente. Dans le passé, son inactivité physique était assurée par la pratique du gavage. La femme hassania, qui est plus libre dans son expression et son comportement que la femme zawayya, n'en est pas moins assujettie aux mêmes croyances concernant les femmes.

La capacité de ces femmes beidanes à s'adapter à sédentarisation est par conséquent entravée car elles étaient principalement productrices à l'échelle domestique et reproductrices de main-d'oeuvre dans le campement. Leur conscience et leur connaissance des activités productives s'en trouvent restreintes d'autant. Les servantes, relativement moins recluses, sont qualifiées en matière de production animale et agricole et de transformation des produits, mais sont dans ce cas feignées par les notions raciales suggérant leur infériorité.

La seconde partie examine brièvement l'évolution exogène intervenue ces dernières années par rapport à certains changements qu'ont accusés les systèmes de production, notamment le rôle des femmes dans la production du campement ou gallé. Ni la sécheresse ni la migration ne sont nouvelles pour la société mauritanienne, et chaque système de production s'est adapté à sa façon aux migrations.

Après la pacification, le commerce au Sénégal a attiré un nombre croissant de Beidanes qui se sont installés comme détaillants import-export, marchands de bétail et vendeurs de viande. Après l'indépendance, ces Beidanes se sont adonnés à la vente en gros et à la gestion en

---

<sup>1</sup>Le "mauvais oeil" décrit le phénomène par lequel le regard d'une personne mal intentionnée transmet le malheur ou des nuisances.

employant leurs propres Haratins ou travailleurs sénégalais à des travaux **subalternes**, comme bouchers et vendeurs de viande. Les autres Haratins sont restés dans les oasis ou au campement afin d'y maintenir les activités économiques. La situation des femmes nobles comme chefs de tente plutôt que travailleuses n'a guère changé. La migration des hommes fait désormais partie de l'économie du campement, ce qui a pour corrolaire d'influencer les habitudes de consommation. La frugalité et l'austérité du système nomade et transhumant idéal a fait place à l'enrichissement matériel et à l'accumulation de biens visibles. L'enrichissement et la réussite matérielle du commerçant beidane étaient possibles en raison de sa capacité à bénéficier des facilités de crédit. Ces dispositions, étant donné les lacunes au niveau de la commercialisation étaient et sont encore les moyens essentiels d'achat à la fois pour le petit vendeur et pour l'acheteur à l'intérieur du pays.

La migration des Peulhs et des Toucouleurs, également en direction du sud, a fourni la majorité des revenus financiers au ménage moyen établi de long du fleuve dans les années 60. Ici, la production était le fait des hommes non migrants, des serviteurs et des femmes. Graduellement, les hommes ont cessé de revenir selon des habitudes saisonnières. Les migrations des Soninkes ont couvert des périodes encore plus longues; ils ont créé des institutions sociales qui ont accentué les migrations masculines en France. **Migrants Mauritanien de pure souche, ces Soninkes sont censés, pour** atteindre leur majorité, émigrer en France à l'âge de dix-huit ans. Ni les femmes peulhs/toucouleurs ni les femmes soninkes ne sont devenues responsables de leur ménage, car les hommes avaient attribué la prise de décision patriarcale aux autres hommes de la famille élargie. Cependant, la plupart des revenus ruraux des femmes étaient dévalués par rapport aux revenus urbains des hommes salariés. En d'autres termes, le pouvoir de prise de décision des femmes a très peu changé alors que leur aptitude à gagner des revenus a regressé.

La durée, la direction et la composition qui caractérisent les migrations ont changé d'une manière significative sous l'effet de la sécheresse.

Les nombreux exodes et la sécheresse chronique pèsent lourdement sur la capacité d'adaptation de ces systèmes, et les conditions sont aggravées par la productivité rurale déclinante, les possibilités d'emplois limitées, le pouvoir d'achat très faible et la dépendance de l'aide extérieure. Les centres du marché sont des groupements de vendeurs rivalisant dans la vente de produits non différenciés, achetés à des commerçants possédant des licences d'importation et d'exportation sur des lignes de crédit. Alors que ces marchés fournissent des importations, peu de produits locaux sont exportés. Dans cette hiérarchie marchande, les femmes haratines sont les vendeurs du dernier échelon. Nombre de familles beidanes souffrant d'un choc psychologique grave, physiquement dépossédées et ne voulant pas accomplir de travaux manuels vivent entièrement et délibérément de la charité.

Etant donné ces énormes contraintes, les femmes réagissent différemment selon le système dont elles font partie. Les Haratins affranchis et les femmes beidanes pratiquant l'artisanat émigrent à la recherche d'emplois salariés et d'activités commerciales dans les régions urbaines et au Sénégal. Les agriculteurs haratins, pour la majorité des métayers, sont en proie à l'affaiblissement des récoltes et aux difficultés de commercialisation. Les femmes beidanes, reconnaissant la nécessité de contribuer aux revenus du ménage en raison des remises incertaines des migrants, s'adonnent au travail du cuir et à la fabrication des nattes pour la vente. Ces activités sont loin d'être lucratives, et sont le plus souvent sporadiques. La femme beidane, au domaine d'activités historiquement fixé, possède peu de compétences commercialisables et une faible connaissance du potentiel d'activités génératrices de revenus. En outre, elle est gênée dans sa recherche par les contraintes sociales contre le travail féminin et la mobilité.

Les femmes rurales peulh/toucouleur souffrent également du recul de la productivité rurale, mais ont saisi la possibilité de pratiquer le maraîchage sur les petits champs falô<sup>1</sup> afin d'accroître leurs revenus et

---

<sup>1</sup>"Falô" indique une terre en bordure de cours d'eau, "fondé" étant la partie la plus élevée de cette terre, "walo" la dépression qui longe le fondé et "dieri" les terres sèches situées au-delà du walo.

le statut politique de leur village. La sécheresse aidant, les champs falo sont devenus précieux en terme de pénurie et de rendement économique; mais l'avantage en revient aux familles propriétaires des terrains et le désavantage aux femmes qui cultivent les terres, car les hommes possédant les droits de succession peuvent les reprendre à tout moment. Dans les régions où les périmètres rizicoles ont été enregistrés au nom des hommes par la SONADER, les femmes travaillent les rizières produisant la récolte marchande des hommes pendant qu'elles-mêmes cultivent à côté de petits périmètres maraîchers avec peu de moyens, aucune sécurité foncière et un marché saisonnier où écouler leurs produits. Les femmes soninkes se sont adaptées aux changements climatiques en modifiant la composition de leur production culturale qui passait de l'arachide aux céréales. Ces céréales peuvent être vendues pour pallier à l'augmentation du coût de la vie, que ni les remises des hommes, ni la production collective des hommes ne peuvent suffisamment couvrir. Les femmes fabriquant du savon et tissant la toile ont souffert de la baisse des rendements de l'arachide, du myrobalan, du coton et de l'indigo, ainsi que de l'importation régionale de savon à meilleur marché et des manufactures d'étoffes.

L'importance du travail des femmes vivant en milieu fluvial pour les systèmes de production du fleuve rend souvent les charges plus lourdes pour les femmes demeurant dans les régions rurales. Dans le même temps, en raison de la moindre rentabilité de leurs activités, elles dépendent de plus en plus des remises des migrants. Beaucoup quittent le village et trouvant très peu de possibilités d'emplois en ville, choisissent d'y être entretenues par les hommes en échange de faveurs sexuelles. Bien que ce mode de vie menace leur statut au village, ce moyen de vivre dans l'anonymat de la ville leur semble préférable à celui de la vente ou du travail servile. D'autres femmes de la région fluviale, accompagnant leurs maris migrants, abandonnent définitivement les talents et la compétence en agriculture et élevage que leur avaient légués leur mère.

Dans l'environnement urbain, ces femmes du fleuve sont néanmoins comparativement bien placées pour poursuivre des activités génératrices

de revenus. Bien que leurs maris puissent vouloir qu'elles restent **a domicile pour demeurer a la maison ou s'occuper des tres petites entreprises**, la majorité de ces analphabètes mènent des activités commerciales et de transformation à partir de leur foyer. Peu ont des emplois de bureau et la plupart entreprennent deux ou trois activités génératrices de revenus, et quelques-unes sont employées comme domestiques.

L'ardeur de ces femmes à rechercher des activités génératrices de revenus potentiels se reflète dans leur capacité à innover en fonction de leur groupe d'âge. Elles parviennent ainsi à englober les problèmes du divorce, du manque d'emploi et du soutien familial, comme par exemple l'épargne pour les fêtes sociales et les investissements en étoffes, machines à coudre et moyen de transport.

En revanche, les femmes beidanes ou haratines questionnées à Nouakchott n'ont pas la chance d'avoir les mêmes coutumes de travail et d'association d'épargne. Les femmes d'une même famille ou d'un même campement peuvent unir leurs efforts pour la fabrication des nattes et des tentes, mais il est rare qu'elles organisent des efforts entre familles et campements. Par conséquent, beaucoup de femmes beidanes arrivant à Nouakchott sont privées de l'appui informel de la collectivité. De surcroît, le code de la respectabilité est plus ancré chez les femmes beidanes qui sont découragées de travailler en public aux côtés des hommes.

Une exception à ce tableau est celui des commerçantes beidanes plus **aisées** qui se spécialisent dans le commerce des bijoux précieux, des étoffes et des cosmétiques qui leur permet de voyager de Noakchott à Dakar, Las Palmas, Marseille et La Mecque. Bien que des boutiques soient ouvertes à Noakchott, la plupart de ce commerce féminin s'effectue à la maison, autour du thé, dans "l'ombre" et avec une clientèle choisie. Au surplus, ce commerce de luxe est accessible à peu de femmes à cause du capital d'investissement nécessaire, et il est profitable à encore moins de femmes en raison de la nature luxueuse du produit.

La condition urbaine touche également les relations entre hommes et femmes et les institutions maritales, telles que l'endogamie, la polygamie et le divorce. La nouvelle insécurité économique des citadines se mue parfois en méfiance vis-à-vis de leur mari. Les femmes peulhs/toucouleurs et wolof se plaignent de travailler dans leur ménage pour en venir à constater que leurs économies ajoutées à celles de leurs maris seront utilisées pour payer le tribu d'une seconde femme. Elles racontent que la seconde épouse ou femme "choisie" (par opposition à la première ou femme "promise") reçoit un plus grand soutien matériel. Bien qu'il n'y ait jamais eu de protection légale déterminée des droits de la femme au moment du divorce,<sup>1</sup> l'environnement urbain sépare maintenant la femme de la famille élargie, laquelle apaise habituellement les querelles conjugales. Ces problèmes, inhérents aux institutions maritales de la société des fleuves, sont accentués par la fragmentation géographique et financière de la famille élargie lorsqu'il s'agit des contreparties où dominant la subsistance rurale et les salaires urbains.

La femme beidane, qui arrive avec peu de compétence, ayant peu de possibilités de travail acceptables et peu de réseaux d'appui collectif en dehors de sa famille, est souvent réduite à une dépendance totale des hommes pour assurer sa sécurité matérielle. Par conséquent, le prix d'une épouse est désormais monnayé et exorbitant, tandis que les mariages se succèdent et sont instables. Pour les plus pauvres de ces femmes, même le montant de la dot est une source d'aide incertaine et faible. **Quelques**

---

<sup>1</sup>Les travaux de recherche de Robin Geller concernant l'effet d'une réforme juridique sur les institutions maritales du Sénégal suggèrent que l'imposition du concept de noyau familial axé sur le mariage d'individus plutôt que sur l'alliance de lignages (thèse de doctorat, Université de Columbia) altère la possibilité des épouses de s'interposer dans les problèmes conjugaux et querelles de biens. Ces problèmes, une fois séparés de la juridiction de la famille élargie, doivent se traiter au tribunal civil. L'accumulation de ces cas dans les tribunaux civils et la délicatesse des problèmes risquent d'empêcher tout arbitrage et de contraindre les parties à abandonner ce recours. L'efficacité d'instituer des réformes légales, quand le concept légal lui-même est étranger à la société, est discutable.

femmes haratines se plaignent d'être abandonnées dès qu'une petite somme leur a été versée ou que des hommes négligent de leur fournir un logement d'"épouse".<sup>1</sup>

La troisième partie avance que depuis la sécheresse des années 70-80, le gouvernement a essayé de faire face aux besoins de la population rurale et urbaine essentiellement par la prestation de services alimentaires et médicaux. Les femmes ont été considérées comme partie de la population devant bénéficier des services. L'investissement dans la production des femmes s'est limité à établir des centres d'enseignement féminins, pour la promotion de la couture et de certaines aptitudes artisanales, et à encourager la production artisanale traditionnelle par l'intermédiaire de fabriques d'Etat pour le tissage des tapis. Les fabriques de tapis s'attachent davantage à conserver les formes artisanales traditionnelles qu'à promouvoir la production et la commercialisation des tapis à grande échelle. Les centres d'enseignement féminins qui souffrent à la fois de l'absence de soutien matériel et de programme bien conçu attirent généralement un appui très faible dans les régions rurales. Dans l'ensemble, il est intervenu peu d'efforts de la part du gouvernement ou des bailleurs de fonds pour encourager les femmes en tant que productrices dans les domaines de l'agriculture et de l'élevage.

Paradoxalement, les femmes des régions rurales y résident à temps complet en raison des pressions économiques visant la migration des hommes hors de ces régions. En particulier dans les régions des fleuves et parmi les Haratines de l'Assaba, les femmes et les enfants constituent la force permanente chargée de la production agricole et animale du ménage. La lenteur de la gestation des projets existants et l'éventail des opportunités de travail rémunéré à l'échelle urbaine et internationale qui s'offrent aux migrants masculins donnent à penser que pendant un certain temps, la population active potentielle des régions rurales se composera

---

<sup>1</sup>Habituellement, l'homme qui se marie est censé fournir un logement pour son épouse.

encore de femmes et d'enfants. Pour cette raison, et afin d'atténuer les déformations de crédit imputables à la dépendance des remises par les migrants et à la faible capacité des femmes à gagner des revenus monétaires en milieu rural, les bailleurs de fonds et les pouvoirs publics doivent considérer les femmes comme des producteurs ruraux valables.

Si l'investissement nécessaire pour dynamiser les régions rurales est important, les bailleurs de fonds peuvent d'ores et déjà considérer une série d'actions générales destinées à relever les revenus issus de la production féminine, à savoir: (1) l'assurance pour les femmes de la propriété des terres ou des parcelles, de même que la livraison de facteurs de production (semences, engrais, outils et, dans certains cas, l'utilisation de puits ou de pompes) dans les régions productives; (2) dans la région des fleuves et parmi les pré-coopératives de l'Assaba, rechercher et corriger des efforts de promotion actuels concernant la maraîchage pour favoriser les cultures indigènes ou autres se prolongeant sur une plus longue durée saisonnière et pouvant être facilement entreposées ou séchées, et ayant un marché local plus vaste que les légumes européens actuellement produits; (3) dans ces mêmes régions, tenter d'utiliser l'épargne et les investissements des associations féminines pour élargir et régler les aspects de la production liés à la commercialisation et au transport, en fournissant des subventions aux associations, des moniteurs à temps complet, de préférence des femmes **aussi bien que les hommes, et une formation a court terme en commerce, comptabilité ou petites entreprises aux groupes ruraux intéressés;**(4) **dans la région du Guidimakha, inclure des femmes productrices** dans des démonstrations et des essais de maraîchage, ainsi que de cultures de légumineuses et de céréales; (5) dans l'Assaba, les régions du fleuve et du Guidimakha, promouvoir l'élevage et le soin des animaux du ménage afin d'utiliser plus particulièrement les connaissances des femmes peulhs et beidanes en matière d'élevage, et assurer des approvisionnements constants en produits d'élevage pour la consommation et la vente; enfin, (6) dans ces mêmes régions, explorer l'utilisation par les femmes des sous-produits forestiers et introduire dans leurs ménages les **arbres**

**pouvant fournir de condiments ou de sources alimentaires ou a vendre comme sous-produits.**

A Nouakchott, et dans d'autres régions urbaines comme Boghé, Kiffa et Sélibaby, on peut pratiquer la production tant de petits ruminants que d'arbres fruitiers et la production maraîchère ou potagère dans les concessions. Notamment à Nouakchott, les femmes ont besoin de ce genre d'activités qui ne leur sont plus accessibles lorsqu'elles sont placées dans un environnement urbain. Les associations de femmes de la région fluviale sont la base évidente sur laquelle fonder ces petites actions collectives.

Les femmes beidanes et haratines, qui ne recherchent pas de telles associations mutuelles d'épargne et d'investissement, font preuve d'un intérêt considérable pour ce qui est de perfectionner leurs aptitudes en matière de comptabilité, commercialisation et gestion des petites entreprises. Des écoles au foyer et une tradition d'enseignantes du Coran existent déjà. Des cours d'enseignement à moyen terme pour adultes peuvent également être organisés au foyer, et ce avec l'aide d'experts locaux. De cette manière, l'école au foyer traditionnelle peut être revalorisée et transformée pour englober une nouvelle série de besoins des femmes adultes en prenant en compte les aptitudes existantes.

Les femmes expriment en général le désir de devenir des travailleuses domestiques appréciées (en termes de salaire), ou des travailleuses techniquement reconnues et mieux payées s'occupant des soins des enfants et du foyer. Actuellement, le travail domestique est l'une des rares activités prisées offertes aux femmes à Nouakchott. Les autres femmes ne sont pas à même de travailler dans la mesure où elles sont chargées d'élever leurs propres enfants. Ce genre de formation technique, aussi bien que la formation par vulgarisation de certaines aptitudes en matière d'agriculture, production animale et commercialisation, peuvent être inscrits dans un programme d'études révisé et élargi de l'ENECOFA.

TABLEAU 1. Classification des activités des Mauritanienues en milieu rural par destination des produits et rémunération du travail

ACTIVITES	DESTINATION DES PRODUITS	REMUNERATION DU TRAVAIL
<p>Domestique</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Cuisine</li> <li>-Entretien de la concession/tente</li> <li>-Entretien du matériel de cuisine</li> <li>-Soins aux enfants et éducation fonctionnelle</li> <li>-Accueil des invités</li> <li>-Soins de santé primaire</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Entretien et reproduction de la population active du ménage;</li> <li>entretien de la tente ou de la maison</li> </ul>	<p>Indirecte; apport de maison ou tente par les hommes</p>
<p>Ménage (complémentaire)</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Labourage, sarclage, moisson des champs de céréales familiaux</li> <li>-Pilage des céréales</li> <li>-Soins aux animaux faibles, malades de la concession/tente</li> <li>-Transport du poisson au marché</li> <li>-<b>Cueillette et pilage des fruits et des feuilles</b></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Greniers du ménage ou ventes par les hommes</li> <li>-Approvisionnement du ménage en céréales ou échange en petites quantités par les femmes pour du lait</li> <li>-Approvisionnement du ménage en lait, vente exceptionnelle pour les fêtes par les hommes ou les femmes</li> <li>-Ventes au marché par les femmes pour les provisions ménagères</li> <li>-Condiments et préparation du médicaments pour le ménage</li> </ul>	<p>Indirecte; apport de maison ou tente et nourriture de base par les hommes</p>
<p>Ménage (secondaire)</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Production de melon/niébé sur terrains loués</li> <li>-Production de coton, indigo, gommes, riz sur terrains loués</li> <li>-Production maraîchère sur terrains loués</li> <li>-Lait, beurre, graisses, tannage du cuir</li> <li>-<b>Cueillette et pilage des fruits et des feuilles</b></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Marché ou échanges locaux pour produits de consommation ménagère, achat de bijoux, vêtements, dot, animaux</li> </ul>	<p>Directe; apport par les femmes pour les femmes de biens personnels</p>

LA FEMME EN MAURITANIE

Les effets de la sécheresse et des migrations  
sur le statut économique de la femme et les  
implications pour les programmes  
de développement

SECTION I. PROTOTYPES: ACTIVITES DES FEMMES DANS L'UNITE  
DE PRODUCTION DU MENAGE PAR GROUPE ETHNIQUE

A.1 Les activités productives des femmes dans les systèmes de production  
parmi les Toucouleurs sédentaires et les Peulhs semi-sédentaires

A.1.a Structure sociale toucouleur et organisation de la production

Le terme le plus communément utilisé pour caractériser les différenciations sociales est "caste"; leur appartenance est déterminée par l'hérité, l'endogamie et la spécialisation économique (Diop, p. 23). C'est ainsi que (1) chaque individu de la grande société Fouta est de naissance membre d'une certaine caste qui est la même que celle de son père, (2) le mariage est décidé et contracté de préférence parmi la caste,<sup>1</sup> et (3) l'appartenance à la caste se définit idéalement par la profession pour laquelle la caste détient un quasi-monopole.<sup>2</sup> (PUF, p. 53.)

L'utilisation de la terminologie relative à la caste est trompeuse car elle dissimule une distinction plus fondamentale du système de production du fleuve, qui réside dans la possession et la non-possession de terres ou de bétail, c'est-à-dire une différence basée sur les droits de propriété. Le terme "noble" s'emploie souvent en alternance avec "libre" ou "servile" avec "captif". Dans le même temps, les pêcheurs (subalbe)

---

<sup>1</sup>Des exceptions notables se rencontrent parmi les castes des artisans et entre les Peulhs "libres" et les castes Foutas "nobles", ou plutôt des familles libres possédant des terres et du bétail (PUF, p. 78): "Dans la mesure où les castes appartenant à une même catégorie sont matrimonialement compatibles, elles sont exogames chacune par rapport à l'autre, mais endogames considérées du point de vue de la catégorie qui les englobe."

<sup>2</sup>Ces trente dernières années, tout spécialement depuis la pacification, ces structures professionnelles strictes se sont résorbées considérablement bien que l'appartenance à ces castes apparaisse encore dans les conversations personnelles et certaines pratiques sociales comme les mariages. En d'autres termes, alors que la distinction professionnelle de base de la caste peut avoir été émoussée ou altérée, la distinction de caste persiste, reflétant la lignée, le statut collectif et la respectabilité.

sont considérés "libres" bien qu'ils ne soient pas "nobles", et les artisans sont libres de changer de clients mais sont néanmoins considérés comme dépendant des familles nobles.

Par définition strictement professionnelle, les activités d'élevage et d'agriculture n'appartiennent à aucune caste en ce sens qu'elles peuvent être pratiquées par n'importe quel membre de la collectivité possédant des animaux ou un titre de propriété foncière par héritage, achat, location ou droits d'exploitation. Cette déviation de la spécialisation professionnelle rigide s'explique par l'existence d'un faible niveau technologique dans toute la région, qui conduit à la fois à l'accès généralisé de simples moyens de production (terre, bétail) et à l'importance vitale de l'auto-suffisance familiale en denrées alimentaires de base.<sup>1</sup> La spécialisation de la production intervient par la biais des échanges de produits. Comme moyen de diversification des risques, le producteur varie sa production en fonction de la conjoncture de l'offre et la demande potentielles tant pour ses produits que ceux de remplacement. Dans une économie sujette à des conditions d'offre radicalement changeantes, en raison des circonstances climatiques, et aux conditions instables du marché provoquées par l'isolement et la localisation de la production, le producteur diversifiera naturellement ses possibilités de production afin d'assurer la consommation de son unité. Ainsi, alors que certaines activités telles que l'élevage et l'agriculture ne se limitent pas à un groupe professionnel particulier, le degré de spécialisation dans ces activités, les techniques de production et l'accumulation du capital se différencient néanmoins parmi les groupes.

L'unité de production fondamentale du système du fleuve est le ménage, dit gallé ou foyré, composé des membres immédiats de la famille dont le

---

<sup>1</sup>"Son économie est demeurée dans un archaïsme traditionnel. Nous sommes en Fouta en présence d'une économie de subsistance. L'importance de l'auto-consommation ... La Vallée n'a pas connu l'introduction des cultures d'exportation ... Presque toute est constituée par le secteur primaire: agriculture, pêche et élevage." (PUF, p. 53, et Diop, p. 35-36)

capital constitué par les terres et l'habitation appartient au mari et au père (dyom gallé). Le ménage s'identifie comme partie de la grande famille élargie ou gallé, par l'intermédiaire duquel sont distribués à la fois le capital permanent le fait de la production, en vertu de la décision administrative du dyom mawdo ou homme le plus âgé. Le gallé est l'unité économique de la société en ce sens qu'elle est le mécanisme de distribution de distribution du capital selon les droits d'héritage, des moyens de production selon les droits d'ancienneté et des biens selon les besoins collectifs; c'est l'organe administratif de la société du fait que les décisions sont prises ici pour les ménages de la famille dans son ensemble en ce qui concerne l'organisation de la production, l'acquisition de biens, l'éducation des enfants, les alliances par mariage, ainsi que les soins aux vieillards et aux infirmes. Par ailleurs, le dyom mawdo est le représentant public de la famille ou la fraction de la lignée qui est représentée dans le village.<sup>1</sup>

L'autorité du dyom mawdo sur la propriété foncière et la distribution des biens dans la famille est limitée par certaines règles immuables préservant l'indivisibilité des terres du gallé: ce bien de la famille est inaliénable dans son ensemble et dans ce sens, "appartient" à la

---

<sup>1</sup>Cette classification de foyré et gallé est à bien des égards simpliste et anachronique. La division fonctionnelle stricte entre foyré et gallé s'est émuoussée avec le temps par la dissolution et le rétablissement des ménages. Maintenant, le foyré est souvent indistinct du gallé. Il existe un critère fondamental d'espace pour la définition classique de ces termes, qui demande la contiguïté de la production et la localisation de la circulation des biens. Par le biais des migrations et du rétablissement des ménages, ce critère d'espace, par exemple, s'est dissout. De plus, la monétarisation croissante a supprimé le besoin d'une spécialisation particulière pour chaque ménage, et la réglementation de la circulation des biens, ou l'autonomie de la famille élargie en denrées alimentaires de base. Néanmoins, la valeur sociale du gallé demeure importante en matière de mariage, assistance sociale et éducation des enfants, et ce en dépit des conséquences des changements de production, des migrations vers d'autres régions et des réimplantations.

collectivité.<sup>1</sup> Le dyom mawdo est à cet égard l'administrateur de la propriété commune de la famille élargie.

A l'instar de la stricte organisation fondamentale de la production autour de la famille élargie, il existe une stricte hiérarchisation des prises de décision dans la famille élargie, basée sur les critères de sexe et d'âge. Le système particulier aux prises de décision du gallé est à la fois patrilinéaire et patrilocal: la femme idéale est à la fois obéissante et subordonnée au dyom gallé, et le dyom gallé au dyom mawdo. Aucun de ces axiomes ne nie l'influence des femmes et des jeunes hommes dans le gallé mais suggère plutôt que le pouvoir de prise de décision réside dans une qualification de sexe et d'âge.

Cette hiérarchie fondée sur la prééminence de l'âge se traduit par des groupes d'âges qui sont des associations à la fois sociales et économiques. Le groupe d'âge se subdivise en associations parallèles d'hommes et de femmes, suivant la même organisation de base. Le groupe d'âge transcende les catégories de castes puisque l'âge est le seul critère d'adhésion. Cependant, le rôle de chef putatif revient en général à un torodo, la fonction adjointe revient aussi à un torodo, et le rôle de l'information est confié comme il se doit à un nyenyo ou griot. Les groupes d'âge (pelle ou fedde) servent de groupes de travail au village et de sociétés d'aide mutuelle pour l'organisation des cérémonies nuptiales. Ces associations renforcent la domination de l'ancienneté par la mise en place de fonctions spécifiques liées à l'âge, cependant qu'elles compensent la domination de la caste en prêtant un caractère de complémentarité ou de fraternité à la collectivité. En outre, il existe souvent une rivalité aigüe parmi les groupes d'âge dans le village et parmi

---

<sup>1</sup>Wane, p. 170: "Cette prépondérance du chef de famille en matière de propriété avait certaines limites. Il ne pouvait aliéner la plus infime partie des biens familiaux, soumis au régime de l'indivision, et il n'était pas davantage en mesure de déhériter un quelconque membre du groupe à cause des règles immuables de transmission du patrimoine."

les villages, ainsi que de fortes pressions incitant l'individu à opter pour les valeurs de ses semblables (Diop, p. 28).

Les activités productives des femmes dans cette structure socio-économique générale sont par conséquent déterminées par plusieurs variables interdépendantes, comprenant (1) affiliation à une caste, (2) appartenance au groupe d'âge, (3) norme de prise de décision du foyré, et/ou (4) normes de prise de décision du gallé. Par conséquent, les aptitudes que possèdent les femmes toucouleurs et leur accès au capital, aux moyens de production et aux prises de décision concernant la production varient considérablement. Les tâches domestiques sont communes à toutes les femmes, et comprennent la préparation des aliments, les travaux nécessaires à leur préparation (aller chercher du combustible et de l'eau, entretien des ustensiles) et le maintien de la force productive du ménage, l'éducation et les soins sanitaires des enfants. Ces tâches sont réparties parmi les femmes du ménage ou gallé selon leurs capacités physiques, leur âge et le nombre de femmes actives dans la famille.<sup>1</sup> Vouées à l'entretien du ménage, ces tâches ne sont pas directement rémunérées, bien qu'elles représentent un coût du travail. Les femmes accomplissent aussi directement et indirectement des activités rémunératrices pour la consommation du ménage et de la collectivité. Ces activités peuvent être examinées à travers la caste ou les catégories socio-professionnelles.

---

<sup>1</sup>C'est-à-dire que les mères préparent les repas et nettoient la concession; les filles balaisent, portent le bois et l'eau, ou cherchent des ustensiles; les femmes plus âgées s'occupent des enfants ou de la réparation des ustensiles (Ex.: entretien avec une Torodo à Kuebb, Nouakchott, le 25 juin 1980: "Elle aidait sa mère dans les travaux ménagers, et dès l'âge de 15 ans, elle a commencé à préparer le déjeuner pour les hommes qui sont aux champs et chaque midi elle l'amenait aux champs. Pendant la saison de la récolte, elle aidait aussi son père à récolter.")

TABLEAU 2: Une classification simplifiée de la structure sociale fouta par titre, profession et déterminants maritaux

Caste	Titre	Occupation	Norme maritale
Rimbe	Toroobe	Essentiellement agriculteurs, bien que tous soient considérés "nobles"; peu connaissent la lignée des familles fondatrices, et il y a beaucoup de différence en termes de droit de propriété.	Exogame pour les hommes, de préférence endogame pour les femmes.
	Dyawambe	Courtisans, conseillers, voyants servant les lignées nobles; marabouts.	
	Sebbe	Appartenance ethnique historique discutable, peut-être des descendants de guerriers peulhs; agriculteurs et éleveurs.	
	Subalbe	Propriétés du fleuve et des rives fluviales, monopole du "falo" et droits de pêche.	
Nyeenbe	Griots et Artisans	Chanteurs de compliments, généalogistes, musiciens, tisserands, forgerons, bijoutiers, ébénistes, fabricants de pirogues, tanneurs	Endogame
Dyabe	Captifs et affranchis	Esclaves et serviteurs, ouvriers, locataires et travailleurs du ménage.	Endogame

Diop: Le tableau sert seulement de guide statique. De nombreux titres sont compris dans les castes, et on constate une souplesse à la fois professionnelle et maritale affectant l'application de ce système de classement.

A.1.b Occupations indépendantes des castes: activités de culture, récolte et élevage

A.1.b.(1) Activités de culture

Les femmes toucouleurs et peulhs de la région du fleuve pratiquent la culture, bien que l'agriculture soit, pour les femmes toucouleurs, une occupation moins attrayante. Parmi les villages peulhs visités dans le centre de la vallée du fleuve, les femmes n'avaient pas tendance à citer la culture comme une de leurs principales activités. On en déduit que l'élevage est l'activité préférée. En l'absence de bétail, ou par précaution, la culture devient une activité peulh importante, et impliquant, face à la pénurie de main-d'oeuvre masculine, une contribution de main-d'oeuvre féminine. C'est pourquoi, l'étude du PUF des années 60 démontre que la culture occupe graduellement une place significative dans le travail annuel Peulh.

Les méthodes de culture dans la région du fleuve sont entravées par (1) l'irrégularité des précipitations et (2) la limitation des terres cultivables au moyen techniques culturales existantes. La production de culture est échelonnée selon les saisons et les superficies sur les grands types de terrains (diéri, walo, falo) et les sous-types, comme ceux que l'on trouve dans des dépressions ou marigots. Dans des conditions climatiques idéales, le diéri (terre sèche) est cultivé après les premières précipitations. Avant les pluies, les hommes nettoient les champs et construisent des clôtures d'épineux, pendant que les femmes, si aucune main-d'oeuvre masculine n'est disponible, réparent les toits des maisons en prévision des pluies. Le mil/sorgho et le niébé sont semés par deux ou trois membres de la famille. L'homme prépare la terre, une femme ou un enfant sème, et un autre membre de la famille suit en recouvrant les semences de terre.<sup>1</sup> Pendant les deux mois suivants, les hommes sarclent les champs de mil et de niébé, et les femmes s'occupent souvent

---

<sup>1</sup>Il n'y a pas de règle précise pour cette division du travail, qui dépend de la disponibilité complète de la main-d'oeuvre du ménage. Une personne peut facilement semer le diéri.

ILLUSTRATION 1. Profil des terres bordant le fleuve

TERMINOLOGIE LOCALE	Fondé		Falo		Fondé	Walo	Dieri	
UTILISATION AGRICOLE			Maïs P. de t. Haricots Tomates etc.		H a b i t a t i o n	S o r g h o	Sorgho, coton, indigo	Jachère-- assolement, mil/haricots/ melons/indigo
Niveau d'inondation		Lit du fleuve						
Elevé								
Moyen								
Bas								
Faible niveau d'eau								

SOURCE: La Moyenne Vallée du Sénégal.

des champs de melons ou de courges que les hommes de la famille leur ont prêtés afin qu'elles les utilisent. Les femmes aident également à sarcler les champs de mil et de niébé, ce qui représente la phase de production dont la composante main-d'oeuvre est la plus intensive. Pendant que les cultures céréalières croissent, les hommes partent préparer les champs du walo (terres inondables) situés entre les terres sèches et les rives du fleuve. Les femmes et les enfants, pour leur part, protègent les champs de terres sèches des oiseaux et autres prédateurs. La moisson du diéri nécessite le travail de toute la famille et coïncide avec le défrichage et la plantation des champs du walo. Si l'on engrange pour la consommation, les femmes aident à transporter la récolte au grenier à blé; si l'on récolte pour la vente (par les hommes), les femmes battent le grain et le mettent en sac. Les femmes vendent les melons et les courges frais, préparés sous forme d'aliments ou font sécher les graines pour les semer l'année suivante.

Les femmes contribuent d'une manière analogue à la production céréalière du walo, bien qu'il faille plus de main-d'oeuvre pour planter les terres de décrue. Dans certaines régions, les femmes louent des champs pour leur propre production de coton et d'indigo. Comme sur les terres du diéri, les hommes aident souvent à défricher ou clôturer les champs des femmes. Après la moisson du walo et la décrue du fleuve, les champs de fondé et de falo sont plantés en céréales, maïs et divers légumes. La production maraîchère, incombe en général davantage aux femmes et aux enfants étant donné (1) qu'elle intervient après la saison des pluies lorsque les hommes émigrent pour trouver du travail, et (2) qu'elle nécessite l'entretien et l'arrosage quotidiens.

La composition de cette culture varie d'une région à l'autre, et a évolué avec le temps, et comprend aujourd'hui des pommes de terres, carottes, navets, manioc, haricots verts (européens) et niébé, tomates et la plante dite bissap. Jusqu'à une date récente, ces terrains étaient cultivés pour en retirer des condiments plutôt que de tirer un revenu de la vente. La plupart des femmes interviewées le long du fleuve ont dit

que leur régime précédent se composait essentiellement de céréales, de lait et de viande, laissant entendre que leurs activités agricoles se limitaient pratiquement à contribuer à la production de céréales, à quoi s'ajoute celle de coton, d'indigo, de courges et de haricots, en faible quantité.

La production céréalière pour la consommation familiale et la vente était apparemment l'apanage des hommes (et l'est encore), alors que la production du melon, de l'indigo et de quelques légumes pour la consommation familiale et, dans une faible mesure, la vente en revient aux femmes. L'utilisation de la main-d'oeuvre au niveau de la culture n'est pas organisée selon le sexe; hommes et femmes contribuent à l'exploitation des champs des uns et des autres, selon leurs besoins et la disponibilité de la main-d'oeuvre. Les champs ne sont pas cultivés en commun, fût-ce parmi les hommes ou parmi les femmes, bien que les hommes et les femmes puissent s'entraider (PUF, p. 67), au besoin. La culture n'est ni particulière à une caste,<sup>1</sup> ni une récolte ou une tâche propre à un sexe, comme dans d'autres régions de l'Afrique de l'Ouest. Le tableau 3 indique pour la période antérieure à la sécheresse la moyenne des jours de travail contribués par les hommes, les femmes et les enfants sur les champs du diéri et du walo. Ces chiffres ne comprennent pas les heures de travail fournies pour les femmes pour les cultures qui leur sont propres comme (1) maraîchage (falo), (2) champs de gourdes, melon, courges (diéri/walo), (3) cultures de coton et d'indigo (diéri/walo), et (4) arbres fruitiers plantés dans la cour. Par conséquent, ils sous-estiment l'ensemble du travail cultural fourni par les femmes.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> PUF, p. 67: Cultivation, Number of Workdays/Week by Caste: Torodo, 4,7; Sebbe, 4,7; Subalbe, 5,9; Artisan, 6,5; Matiube, 5,0; moyenne, 5,7.

<sup>2</sup> Notez aussi l'importance du travail des enfants dans la production des champs, facteur souvent négligé et par conséquent sous-évalué.

TABLEAU 3. Jours de travail de culture par hectare sur des terrains diéri et walo, par membre familial

MEMBRE	PHASE CULTURALE						TRAVAIL TOTAL DE CULTURES JOURS DE TRAVAIL/AN <sup>2</sup>	
	PLANTATION	SARCLAGE	CLOTURE	GARDE	MOISSON/TRANSPORT <sup>1</sup>	TOTAL		
DIERI								
Hommes	2,9	25,3 <sup>3</sup>	0,5	8,5	2,8 <sup>3</sup>	2,5	42,5	Hommes: 153
Femmes	1,0	2,3 <sup>3</sup>	-	6,7	3,9 <sup>3</sup>	2,4	16,3	
Garçons	0,3	4,3	-	4,1	0,3	0,5	9,5	Femmes: 57
Filles	0,1	-	-	0,9	0,7	0,4	2,1	
Total partiel	4,3	31,9	0,5	20,2	7,7	5,8	70,4	Garçons: 97 (3-14)
WALO								
Hommes	5,8	14,8	0,3	15,9	2,3	0,5	39,9	Filles: 80 (8-14)
Femmes	3,2	-	-	13,0	0,9	0,7	17,8	
Garçons	1,4	5,6	-	10,3	0,5	-	17,8	
Filles	0,7	-	-	8,6	1,0	-	10,3	
Total partiel	11,1	20,4	0,3	47,8	4,7	1,3	85,5	

SOURCE: PUF, p. 109-111.

<sup>1</sup>Ceci peut exprimer la division du travail en période de pénurie; noter qu'il y a peu d'activité féminine sur le walo à ce stade (sarclage, clôture du walo).

<sup>2</sup>Les chiffres ne comprennent pas la préparation des céréales pour le stockage ou la consommation, la production du falo/fondé, ou la culture du walo ou diéri par les femmes.

<sup>3</sup>Les terres du walo sont moins éloignées de la concession que le diéri.

### A.1.b.(2) Activités de la cueillette

En règle générale, il incombe aux femmes de fournir les ingrédients des plats cuisinés, préparés à partir de légumes, plantes sauvages, fruits et feuilles. Lorsqu'ils ne peuvent être obtenus directement des cultures ou **la cueillette**, la femme peut échanger ou vendre son travail manuel, ses céréales pilées ou son lait caillé, afin de se procurer les ingrédients.

Avant la sécheresse, ces plats étaient préparés facilement à partir des produits **cueillis** localement, excepté durant la saison de production maraîchère,<sup>1</sup> lorsque les légumes frais étaient disponibles. Le Tableau 4 comprend quelques-uns des fruits et feuilles utilisés comme condiments de la cuisine familiale dans la région du fleuve. En raison des changements climatiques, la plupart de ces fruits et feuilles sont maintenant devenus rares. Quelques-uns d'entre eux, comme l'oulo et le gidile, poussent dans les dépressions du diéri; d'autres comme le bissap poussent dans les concessions ou les jardins.

### A.1.b.(3) Activités d'élevage

Comme les activités de récolte et de culture, les activités relatives au bétail ne sont pas l'exclusivité d'une caste, bien que dérivées de l'élevage, elles se trouvent principalement parmi les Peulhs de la vallée. Ceux-ci sont les plus compétents et détiennent le plus grand éventail de techniques de pâturage en ce qui concerne l'élevage et la préparation de la production. L'élevage n'étant pas seulement un moyen de subsistance mais aussi un statut social parmi les Peulhs, l'utilisation et la circulation du bétail et les produits animaux diffèrent de celles des Toucouleurs, propriétaires de troupeaux et sédentaires.

Historiquement, les Toucouleurs confiaient leurs troupeaux bovins aux Peulhs pendant la saison sèche, et, en échange, les Peulh faisaient

---

<sup>1</sup>Entretiens, Région du Fleuve, 23-31 juillet 1980.

TABLEAU 4. Fruits et feuilles cités servant de condiments et au tannage dans la région du fleuve

NOM POPULAIRE OU LOCAL	NOM BOTANIQUE	UTILISATIONS CITEES
Baobab (Pain de singe; aussi lalo (P))	<i>Acacia digitata</i>	Pulpe, graines et feuilles des fruits comestibles, utilisées en sauces; fruits en boissons; graines bonnes pour compost (riche en potasse, phosphates).
Lalo (P) aussi	<i>Corchorus olitorius</i>	Médicinal, sauce, bon fourrage pour menu bétail/chameaux
Oulo (P)	<i>Hibiscus cannabinus</i>	Pousse spontanément dans les régions inondées, utilisé dans les sauces
Sambara (B), caroube afri- cain, quelque- fois oul, ouli (W)	<i>Cassia arereh</i>	Epice et tannage
Bissap*	<i>Hibiscus sabdariffa</i> ou asper	Feuilles utilisées en sauces; anti-malarial, fleur utilisée en boissons, également médicinal
Tamarin (H)	<i>Tamarina indica</i>	Pulpe, graines comestibles, médicinal, utilisé comme cure- dents (brosse à dents)
Myrobalan soumpe (W)	<i>Balanites aegypti- cus</i>	Produit pour savon; huile, pépins de valeur alimentaire; utilisé comme cure-dents
Citrouille courge	<i>Cucurbita pepo</i> et <i>maxima</i>	Fruits miniatures utilisés en sauces; feuilles et racines également comestibles
Mangue*	<i>Iringia gabonensis</i> ou mangifera	Fruits
Citron*	<i>Citron aurantifolia</i> ou aurantium	Fruits
Pastèque* (F)	<i>Citrullus vulgaris</i>	Fruit utilisé en sauces ainsi que les graines pulvérisées.
Persil* (F)		Epice
Menthe* (F), (H)		Thé
Djagueri (P)		Sauces
Henné* (F)	<i>Lythraceae inermis</i>	Médicinal, décoratif
Jujube (jubbe- jubbe?)	<i>Ziziphus mauritiaca</i>	Fruit

Tableau 4, Suite

NOM POPULAIRE OU LOCAL	NOM BOTANIQUE	UTILISATIONS CITEES
Salahaa (H) gonakie	Acacia arabica, acacia nilotica, esp.	Feuilles, écorce, cosse à effet astringent; tannage (45% tannin); construction; arbre à caoutchouc originel
Gombo,* okra gumbo	Hibiscus esculentus	Sauces
Tamât (H), caoutchouc	Acacia seyal	Feuilles pour fourrage
Kinkeliba quin- queliba	Combretum micranthum	Feuilles et racines médicinales et pour boissons
Gidile (P)		Sauces

H-- Hassaniya; P--Pulaar; B--Bambara; F--Français; W--Wolof

\*Déjà cultivé sur place

SOURCE: Entrevues et "Plantes utiles de l'Afrique de l'Ouest tropicale",  
Dalziel, Londres, 1937.

paître leurs troupeaux pour fertiliser le sol des champs toucouleurs après la moisson. Les femmes toucouleurs échangeaient le produit qu'elles avaient en abondance, le mil, contre celui que les femmes peulhs avaient en abondance, le lait. Maintenant que les Toucouleurs ont, par précaution, un grand nombre de bêtes pour le ménage (petits ruminants) qui leur apportent la viande et le lait pour leur consommation, les fertilisants pour leurs cultures et un bien d'échange, l'exclusivité peulh dans ces activités a diminué. Le bétail, lorsque les fais matrimoniaux ne sont pas monétarisées, constitue la dot remise à la mariée tant chez les Toucouleurs que les Peulhs.<sup>1</sup>

Cependant, la composition des troupeaux parmi les Toucouleurs penche pour les animaux nécessitant des soins moins intensifs et des pratiques d'élevage moins extensives, ou pour les caprins et les ovins. Ceux-ci

<sup>1</sup>Selon Fikry, la tradition peulh pré-islamique dépossède les femmes de leur dot de bétail en cas de divorce ou de veuvage, bien que cette pratique ait subi une réadaptation avec l'introduction de la loi islamique assurant à la femme l'héritage du bétail à la mort du mari (p. 33, RAMS, document non officiel).

ont un taux de reproduction plus élevé que celui des bovins, et sont plus faciles à vendre le cas échéant. Quelques-uns d'entre eux restent sur la concession où ils sont gardés, nourris et traités par les femmes. Souvent, lorsqu'un animal est malade ou met bas, les Toucouleurs demandent l'aide d'un Peulh. Ces animaux de la concession ne fournissent en général pas suffisamment de lait pour pouvoir le vendre. Le reste du troupeau toucouleur peut encore être confié aux pasteurs peulhs qui les feront paître ou les vendront dans des lieux éloignés.

Pendant la saison sèche, les femmes peulhs accompagnent souvent leur mari en transhumance, et se chargent de la gestion des provisions alimentaires,<sup>1</sup> des ustensiles du ménage et des soins aux animaux jeunes ou malades. Elles peuvent vendre du lait, du lait caillé et du beurre pour suppléer aux besoins du ménage transhumant. Quelques femmes restent au village avec les autres membres de la famille, cultivant les céréales et le niébé, s'occupant des animaux trop faibles pour transhumer et de ceux nécessaires à la subsistance de la concession. Les femmes peulhs se considèrent expertes en soins aux animaux et en vélage ou agnelage,<sup>2</sup> et souvent les hommes divisent le troupeau parmi les femmes, chacune gérant un certain nombre de têtes.<sup>3</sup>

A part de la compétence pour les soins aux bovins, caprins et ovins, qui est partagée entre les hommes et les femmes, les centres d'activité des hommes et des femmes diffèrent: "pour les hommes, les bovins sont la quintessence de la vie--pour les femmes, la quintessence de la vie est le lait." (Grayzel, Thèse, p. 83.) Tandis que les femmes contribuent aux

---

<sup>1</sup> Les pasteurs sont souvent payés en nature avec des produits alimentaires par les propriétaires du troupeau qui leur a été confié.

<sup>2</sup> Oulyinge, 24 août 1980.

<sup>3</sup> La division du troupeau est une façon d'atténuer une richesse ostentatoire et, par ailleurs, de gérer plus efficacement de grands troupeaux.

activités d'élevage, leurs tâches principales, comme pour la culture toucouleur, comprennent la préparation du produit, à savoir le lait ou lait caillé et le beurre. Ce sont également des sources de revenus critiques comme le sont les champs de melons et de légumes, et le pilage du mil pour les Toucouleurs:<sup>4</sup>

Un mari doit fournir à sa femme un logement, un lit et la nourriture. Pour ses autres dépenses comme les étoffes, bijoux,alebasses, etc., elle dépend fondamentalement d'elle-même.... C'est la vente du lait qui fournit la plupart des revenus nécessaires. (Grayzel, op.cit.)

Les femmes toucouleurs et peulhs peuvent vendre des peaux et cuirs tannés bien que, parmi les Toucouleurs, seule la caste des artisans travaille les objets de cuirs. Les peaux sont tannées par divers procédés fastidieux, nécessitant en général des jours de trempage dans une préparation de cendres et de casses ou écorce contenant du tannin (d'arbres et buissons locaux) pour enlever les poils, et la continuation du trempage pour adoucir les peaux. Chez les Toucouleurs, la peau est donnée à un artisan qui touche une somme minimale pour la fabrication, et le produit est ensuite vendu après finition par le fournisseur du cuir.<sup>2</sup>

#### A.1.c Occupations des castes

##### A.1.c.(1) Pêche

Quoique les Subalbes (familles de pêcheurs) possèdent ou louent occasionnellement des champs aféri/walo, le centre principal de leurs activités est le fleuve et les champs des rives du fleuve (falo) pour lesquels ils détiennent un monopole imparfait d'exploitation. Comme pour la production agricole, l'exploitation du fleuve est organisée par l'entremise de l'unité de production familiale. Les hommes subalbes, contrairement aux agriculteurs toucouleurs, travaillent collectivement sous le dyom gallé, ou propriétaire de la pirogue.

---

<sup>1</sup>Dangerémou, août 1980.

<sup>2</sup>Femme Ceddo, Theynil, 26 juillet 1980.

Le produit de la prise familiale est distribué en nature: une part au propriétaire de la pirogue, une part au propriétaire du moteur, une part au propriétaire du filet, le reste étant divisé entre les pêcheurs. Les parts alloués à la pirogue, au filet et au moteur paient les réparations et l'entretien du capital investi par les pêcheurs,<sup>1</sup> et les parts de la prise réparties entre les pêcheurs représentent un salaire en nature (Soumah, Nouakchott, 24 juillet 1980).

Les femmes de chaque ménage de la famille sont responsables du transport, de la préparation et de la vente du poisson lorsqu'il a été distribué au ménage. Les femmes achètent les choses nécessaires au ménage avec les revenus de leurs ventes. En principe, le solde de leur revenu est cédé à leur mari<sup>2</sup> afin qu'ils économisent pour l'achat d'une pirogue (bateau). Une fois propriétaire de sa pirogue, le mari peut commencer une entreprise indépendante de pêche.

Les poissons qui ne peuvent être frais sont séchés. Le poisson séché, utilisé en plus petite quantité que le frais dans la préparation d'un plat de base (Thiembaudjien), est un produit inférieur, et son marché représente un marché résiduel du poisson frais. Au marché, à un moment donné, le poisson séché peut se vendre moins cher que le poisson frais.<sup>3</sup> Il semble

---

<sup>1</sup> Normalement, les hommes réparent pirogues, moteurs et filets, bien que nous ayons interviewé quelques femmes qui réparent les filets.

<sup>2</sup> Une exception à ce principe a été découverte chez une famille de migrants à Nouakchott, où les femmes achètent le poisson à leur mari. Après la vente, les bénéfices étaient réunis pour l'achat des produits nécessaires au ménage, et pour les économies personnelles des femmes. (Dieo, 3 juillet 1980, Nouakchott: "Toutes les femmes (quatre) sont vendeuses de poissons et chacune à son tour reste à la maison pour faire la cuisine. Elles achètent le poisson à la plage. Même si c'est avec leur mari, elles doivent payer parce que le revenu est uniquement pour elles. Elles vendent chacune de son côté.")

<sup>3</sup> Boghé, marché Eskale, juillet 1980: poisson séché - 40 UM/kg; poisson frais du fleuve - 50/60 UM/kg; poisson d'océan à Nouakchott - 40 UM/kg.

que la valeur du travail pour le séchage du poisson soit nulle ou négligeable, et n'incite guère à améliorer le séchage, compte tenu du goût des consommateurs. Le long du fleuve, le poisson est séché sans technologie, et habituellement à la maison dans un endroit aussi protégé des mouches et des insectes que possible. Ni la salaison ni le fumage ne sont actuellement répandus chez les Subalbes du fleuve.

N'importe quel membre du village peut pêcher individuellement, et les femmes et les enfants pêchent souvent, si le temps le permet pour suppléer au régime quotidien. Cependant, les Subalbes sont la seule caste autorisée à exploiter le fleuve avec une pirogue et un seul filet. Les Subalbes sont également réputés pour être très compétents en matière d'esprits du fleuve. Cette connaissance se transmet de génération en génération par les hommes et les femmes les plus âgés de la famille.<sup>1</sup> Avant d'accéder au fleuve, un non-Subalbe doit obtenir la permission des Subalbes.

#### A.1.c(2) Occupations griotes

Le groupe des griots est expert en chant et instruments musicaux (joueurs de tambourin et de guitare, chanteurs), et sont le plus souvent attachés à une famille noble pour laquelle ils sont chroniqueurs, généalogistes et animateurs de fête. Dans le passé, les griots accompagnaient les agriculteurs aux champs pour les encourager au travail, et recevaient

---

<sup>1</sup>Entrevue de M'Bagne Thioubalo, Keubb, Nouakchott: "Sa grand-mère, une savante très connue au village, étant Thiobalo, race spécialisée dans le domaine des eaux, ayant des connaissances leur permettant de s'aventurer n'importe quand et comment dans les mers et les fleuves. Ainsi, sa grand-mère soulage ceux qui ont imprudemment avalé des arêtes de poisson et qui se trouvent en danger de mort, ou ceux qui sont attaqués par les esprits des eaux, ce qui fait la renommée de sa famille; sa mère aussi détient des connaissances mais ne peut les pratiquer tant que sa grand-mère n'est pas décédée."

une partie de la moisson à titre de paiement. Alors que les griots ne sont pas considérés comme "nobles", la nature de leur profession commercialisable implique qu'ils sont "libres".<sup>1</sup> La griot ne touche pas de salaire mais son client lui offre plutôt un paiement en nature ou en argent pour exprimer sa gratitude.<sup>2</sup>

La famille, d'une certaine manière, est responsable du bien-être de la griote, par respect et par peur du pouvoir de la griote à transformer sa fortune par le ridicule ou par la louange. La griote peut occasionnellement demander un support matériel à sa clientèle. Une griote Mataam rappelle que: "quelquefois les rations mensuelles familiales sont épuisées avant la fin du mois ainsi que le montant des dépenses journalières." Elle, étant griote, assure les provisions jusqu'à la fin du mois en trouvant ses torobe et fulbe (Peulh) afin de leur demander leur aide.<sup>3</sup>

D'autres groupes d'artisans peuvent se joindre aux griots durant les grandes cérémonies. La collectivité griote a une organisation étroitement tissée aux fins d'information et d'entraide. Généralement, un chef chanteur est responsable du choix des chants et de la musique, un responsable de l'information est chargé d'expliquer au groupe les cérémonies, et un directeur s'occupe de la répartition du paiement pour

---

<sup>1</sup>La griote ci-dessus est ambulante, et préfère le marché de la distraction en ville à sa situation antérieure dans son village. Sa profession lui permet de choisir son lieu de travail et profiter en même temps des vieux liens familiaux.

<sup>2</sup>Griote Mataam, 16 juin 1980: "C'est en quelque sorte une profession mais elle n'exige pas de salaire. Elles chantent et dansent en l'honneur de celui qui donne la fête. En retour, elles reçoivent des habits, de l'argent et parfois même des bijoux".

<sup>3</sup>Griote migrante Mataam, 16 juin 1980: "Cependant, il arrive que la ration s'épuise avant la fin du mois ainsi que la somme pour la dépense journalière. Etant griote, elle assure la fin du mois... Elle trouve ses torobe, fulbe, etc. pour leur demander de l'aide".

la représentation. Une partie des cadeaux est réservée aux instruments, une autre partie à la sécurité, afin d'aider les nouveaux griots à s'établir ou de prêter aux griots ayant des difficultés financières.<sup>1</sup>

#### A.1.c(3) Occupations des artisans

Les femmes artisanes travaillent aussi pour une clientèle, et sont également "libres" dans ce sens que, possédant une aptitude en général appréciée, elles peuvent se réinstaller à tout moment. Dans des régions de commerce, ces femmes, pour lesquelles vendre des biens n'est pas déshonorant, investissent occasionnellement dans un petit négoce (entrevue M'Bagne, juillet 1980).

L'introduction de produits manufacturés asiatiques et européens bon marché a rendu le travail des artisans moins lucratif, bien que l'artisanat traditionnel soit encore très apprécié. En conséquence, le travail artisanal n'est plus une occupation à temps complet, et, pour beaucoup de femmes, a été presque totalement remplacé par la vente de produits alimentaires, de cosmétiques et l'accroissement des activités axées sur l'agriculture et l'élevage. En outre, quelques occupations d'artisanat de caste comme le tressage des cheveux bien que toujours demandées en tout lieu, ne sont plus réservées aux artisans. Les artisans masculins comme ceux qui travaillent les métaux semblent avoir plus facilement adapté leurs talents aux nouvelles conditions de la demande; ces hommes réparent souvent les radios, réveils, lunettes ou gadgets.

#### A.1.c.(4) Occupations serviles

Historiquement, la caste servile se composait de captifs de guerre ou de gens qui ne voulaient pas accepter ou défendre l'Islam pendant les guerres religieuses, et qui, par respect pour les conquérants ou les

---

<sup>1</sup>16 juin 1980: Une autre griote migrant: a voyagé à travers le Sénégal et la Mauritanie, et dans chaque nouvelle place s'est installée avec la collectivité griote qui l'a reçue et aidée jusqu'à ce qu'elle agrandise sa clientèle.

guerriers qui revenaient (nobles), consentaient à satisfaire aux besoins de la famille des guerriers. Les matiubés, affranchis ou non, accomplissaient la gamme de besognes requises pour les soins ménagers et aux champs pour la famille noble, qui leur fournissait en échange un logement, de la nourriture et des vêtements, ainsi qu'une partie de la récolte ou du troupeau.

Bien que la plupart des membres de cette caste aient soit acheté soit gagné leur liberté, et puissent accéder à la terre, aux animaux et à une situation salariée, beaucoup continuent de travailler pour leurs anciens maîtres dans des conditions analogues. Une femme khordo interviewée a déclaré avoir "acheté" son indépendance avec des animaux, des bijoux et de l'argent. Sa famille avait accumulé ces biens durant des années comme paiement des services rendus, conservés pour eux par la famille noble. Elle continue à travailler pour la famille torodo comme blanchisseuse, pour un modeste salaire et d'occasionnels présents de nourriture et de vêtements.<sup>1</sup> Son mari travaille indépendamment de la famille en fabriquant des brosses à dents avec le bois ramassé dans la brousse, encore qu'il soit en droit de bénéficier d'un soutien des nobles. Pour cette khordo, le fait que ses enfants naissent libres et qu'elle a un honorable travail salarié<sup>2</sup> a changé fondamentalement sa position sociale.

Les enfants khordo sont souvent élevés par leur famille et éduqués avec les enfants nobles bien que travaillant simultanément dans le ménage. Lorsqu'ils quittent le village, ils possèdent des compétences et l'anonymat social leur permettant d'opter pour le style de vie qu'ils désirent. Plusieurs femmes khordo interrogées ont signalé qu'après avoir quitté leur région d'origine, elles s'étaient appelées torodo adoptant les

---

<sup>1</sup> 27 juin 1980: "Des fois, il arrive qu'un bon coeur lui remette un habit.

<sup>2</sup> Nouakchott, 27 juin 1980: "La femme est lingère dans une grande famille pular qui était les maîtres de sa famille au temps passé. La mamam, pour empêcher que ses enfants naissent dans la captivité, s'est rachetée y mettant toutes ses richesses. Ce qui leur permet d'avoir un salaire dans cette famille qui la considère comme simple travailleuse qui gagne honorablement sa vie dans la noblesse."

manières et le mode de consommation qui, auparavant, caractérisaient exclusivement la caste torodo, et ce jusqu'à engager des domestiques.<sup>1</sup>

Ce statut social récemment acquis ne rompt pas forcément les liens de devoir et d'obligations entre Khordo et noble. Auparavant, sous la loi islamique, les serviteurs et les esclaves avaient droit aux cadeaux et vêtements qui étaient distribués aux nobles lors des cérémonies religieuses, des baptêmes et des mariages. Une femme khordo interviewée à Nouakchott a expliqué qu'étant membre d'une association khorbe sans maîtres (ayant acheté leur liberté depuis plusieurs générations), elle a droit aux cadeaux des femmes nobles de son village ancestral où les cérémonies ont lieu, alors qu'elle n'est pas obligée de travailler à ces cérémonies.<sup>2</sup> Selon cette femme, l'obligation du khordo qui le contraint à accomplir certains services pour le village torodo n'existe plus, alors que l'obligation du torodo, en tant que noble, d'aider la caste inférieure persiste. Dans le cas des cérémonies, le manque de générosité de la part du torodo est déshonorant et signe de mauvaise volonté.

La femme interrogée considérait cette activité facultative pour obtenir des revenus venant s'ajouter à la vente des gateaux de mil et de blé sur la marché. Cependant, la femme khordo a insisté sur le fait que la demande de cadeaux au Torobe a une place importante dans son budget personnel, expliquant que "l'argent reçu aux cérémonies est conservé soigneusement dans sa chambre afin de pouvoir acheter plus tard des bijoux ou une maison". D'autre part, le bénéfice des ventes de gateaux "est toujours ajouté aux dépenses journalières".<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup>Nouakchott, 24 et 27 juin; Boghé, 27 juillet.

<sup>2</sup>Nouakchott, 27 juin: "Ces femmes ne travaillent pas lors des cérémonies. Elles vont directement voir celle qui organise, font remarquer leur présence et attendent confortablement que cette dernière leur donne de l'argent qu'elles vont se partager équitablement. Elles sont toutes de Niabina, département M'Bagne. Elles sont au nombre de sept femmes. Elles ne se déplacent que si celle qui organise est une torodo de M'Bagne."

<sup>3</sup>27 juin: "L'argent qu'elle reçoit lors des cérémonies est soigneusement gardé dans sa chambre. Elle pourra plus tard se procurer des parures ou acheter sa propre baraque. Le bénéfice sur les beignets est toujours ajouté à la dépense journalière."

Par contraste, une autre khordo interviewée, également membre d'une association khorbe, retourne dans son village au moment des fêtes pour aider dans la maison et faire la cuisine. Chaque femme reçoit 2.000 UM pour le travail effectué. D'autre part, cette femme économise cette part de son revenu général pour aider sa famille au Sénégal (Dieo, 24 juin). En bref, alors que la perception personnelle de ces femmes khordos s'est modifiée considérablement durant les dernières générations, les liens ancestraux de devoirs et obligations entre elles et les nobles demeurent intacts parce que ces relations sont jugées mutuellement bénéfiques de temps à autre.

## A.2 Concept du statut provenant du rôle des femmes dans la production du ménage

### A.2.a Production complémentaire et secondaire des femmes

L'énumération des contributions à la production du ménage par les femmes toucouleurs et peulhs révèle deux vastes catégories d'activités effectuées par les femmes de la société du fleuve: les activités productives qui sont secondaires par rapport aux activités masculines, comme la production féminine de melons et de légumes, la production laitière et la collecte de plantes et de feuilles sauvages; et les activités productives qui sont complémentaires à celles des hommes, comme planter, garder, moissonner et transformer les céréales ou prendre soin des animaux faibles.

Une activité peut se définir comme secondaire quand, bien que contribuant marginalement au revenu du ménage, elle est accomplie par les femmes et leur offre une importante source de revenu personnel. Un mari prête à sa femme un petit lopin pour qu'elle le cultive personnellement, et bien qu'il soit en droit de le reprendre, il n'intervient pas dans la gestion de la production de sa femme ou dans sa façon d'utiliser ses revenus. En général, les femmes vendent leurs propres légumes, fruits et feuilles si elles peuvent se rendre à pied au marché. Dans le cadre de cette pratique, le mari ne perd pas sa responsabilité de fournir la nourriture de base à la famille, même si le revenu de sa femme augmente. Après s'être

procuré des produits alimentaires, elle conserve le solde de ses revenus. Ici, son travail est rémunéré directement.

Par contraste, le travail de la femme sur les champs de céréales du ménage contribue à une production dont le produit est géré par le chef du ménage. Les céréales sont commercialisées en quantité par les hommes, alors qu'une fois transformées, elles peuvent être échangées par le moude ou vendues par les femmes. En théorie, le chef du ménage est le superviseur du grenier, distribuant les rations journalières de céréales (Diop, p. 22). Quelques femmes interrogées ont déclaré prendre elles-mêmes la quantité journalière de céréales dans les réserves familiales, et dans certaines circonstances où les hommes étaient partis pour un certain temps, elles en vendraient des sacs afin de subvenir aux besoins du ménage. Dans plusieurs villages, les femmes possédaient littéralement les clés du grenier. La raison fondamentale de l'accès des femmes aux céréales est que celles-ci, en tant que denrées de base et culture économique prioritaire, doivent être soit consommées soit vendues pour subvenir aux besoins du ménage. D'un autre côté, la production culturelle secondaire des femmes peut être vendue pour permettre des achats personnels à la femme, comme les bijoux et les vêtements, ainsi que l'épargne et les dots des filles.<sup>1</sup>

Comme pour les champs des femmes toucouleurs, le bétail de la femme peulh appartient au mari, à moins qu'elle n'en ait hérité, auquel les animaux sont confiés à la charge du mari ou de sa famille. Il lui appartient de vendre le lait de ses troupeaux qui est sa principale source de revenu avec laquelle elle se procure des céréales, du thé et du sucre, et des effets personnels.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Entrevues de juillet, région du fleuve: dans un village, les femmes transplantent le riz et le mettent en sacs, et prennent les rations journalières des réserves dans une des maisons; dans un autre village, les femmes ont loué leurs propres champs de riz, et emmagasiné le riz dans une pièce que contrôle le chef de la coopérative. Une femme de Boghé interrogée le 24 juin à Nouakchott a déclaré: "elle utilisait, pour sa famille, la récolte pour la nourriture de l'année, et la gardait dans une chambre qui n'a qu'un lit d'un côté et les sacs de l'autre.... Elle vendait trois ou quatre sacs souvent pour les denrées alimentaires.

<sup>2</sup>Aleg, origine peulh; Danqueremou Peulhs, 22 août; Seyna Kouna Peulhs, 24 juillet; mémoire de Grayzel.

Les marchandes de poisson subalbe ne pêchent pas elles-mêmes et n'obtiennent pas, en principe, de parts sur la prise. En revanche, elles commercialisent la prise, se procurent le nécessaire pour le ménage, et remettent le solde au chef du ménage. Cependant, les revenus du poisson séché qui ne pouvait être vendu frais ou des terrains maraîchers du fa'lo que travaillent les femmes, appartiennent exclusivement aux femmes (Theynil, 25 juillet; marché de Boghé, 25 juillet).

Les activités productives qui exercent l'influence la plus significative sur le statut de la femme et le sens qu'elle a de son bien-être sont les activités secondaires dont elle est responsable et dont les revenus, après avoir pourvu aux besoins du ménage, lui permettent d'accumuler des économies personnelles. Kathleen Staudt nous met en garde contre la mauvaise interprétation des termes de "contrôle des recettes imputables au travail sur les champs des femmes", arguant qu'un tel contrôle peut être symbolique, car lorsque les femmes sont chargées de nourrir leur famille, elles consacrent pratiquement tous leurs revenus aux dépenses du ménage, alors que les hommes dépensent beaucoup moins, ce qui laisse une somme pour d'autres investissements.<sup>1</sup> Il n'empêche qu'en Mauritanie, cette affirmation peut déprécier la position de la femme dans son ménage: lors d'entrevues familiales, des femmes ont souligné que leurs parcelles maraîchères leur permettent, en dépit des protestations de leur époux, d'acheter un animal ou deux, et préparer la dot de leur fille (Theynil, M'Bagne). L'importance des recettes monétaires imputables aux ventes de lait ou de légumes peut être infime, mais il n'en demeure pas moins que ces activités sont la principale source de revenus personnels, et offrent en échange un statut à la femme aux yeux des femmes, dans la mesure où celui-ci réside dans des bijoux, vêtements et possessions indiquant la richesse.

---

<sup>1</sup>"Tracing Sex Differentiation...."

A.2.b Diversification des risques et valeur des femmes exprimée en potentiel de travail

Par ailleurs, le statut de la femme dans la collectivité en général est fonction du statut de son mari que est le représentant politique du ménage et le gestionnaire de l'unité de production du ménage. La caractéristique sous-jacente du système de production du fleuve, étant donné le faible rendement de l'agriculture et de l'élevage d'une part, et le pourcentage relativement lourd des produits de consommation d'importations régionales d'autre part, est la nécessité de diversifier les risques de production, comme le montrent les différentes activités génératrices de revenus auxquelles s'adonne le ménage, d'autant plus que la spécialisation professionnelle des castes se détériore.

Dans ce système non spécialisé, où la valeur du travail du ménage est relativement élevée et l'importance d'exercer simultanément des activités génératrices de revenu est grande, la valeur du travail des femmes du ménage est à son tour significative. De surcroît, comme une part de plus en plus grande de la production familiale est échangeable sur la place du marché, la valeur nominale monétaire de la production secondaire des femmes augmente d'autant. Dans certains cas, le pourcentage des revenus monétaires du ménage fournis par les femmes s'est accru. Généralement, toutefois, la capacité de gains des hommes, qui sont libres d'avoir des emplois salariés et de migrer vers les régions urbaines où les salaires sont élevés, est infiniment plus importante que la capacité de gains des femmes, qui produisent pour un marché local limité composé de consommateurs n'ayant qu'un modeste pouvoir d'achat. Par conséquent, cependant que les femmes veillant au patrimoine peuvent assumer de plus grandes responsabilités en espèces, la contribution monétaire de leur mari a augmenté dans une proportion relativement plus grande.

Néanmoins, le travail de la femme du fleuve, dans un système où la production familiale est diversifiée, est un facteur critique de

l'accomplissement de tâches variées et de l'expansion du ménage.<sup>1</sup> Le travail des femmes permet la culture de différents types de sols et de produits, la vente des produits primaires et transformés de l'agriculture et de l'élevage, l'utilisation efficace de temps et d'espace, comme dans la division des troupeaux, ou l'entretien des champs à côté des troupeaux.

Par conséquent, la femme peulh/toucouleur est un investissement économique, ou une source potentielle de travail et reproductrice de main-d'oeuvre dans une unité de production à composante main-d'oeuvre intensive. Cette valeur se reflète dans l'institution de l'achat de l'épouse. La forme de ce paiement--fût-ce en nature ou en espèces--varie parmi les familles et les régions, mais persiste comme tradition socio-économique. En termes simples, l'acquisition d'une femme a une valeur économique mesurable qui tient à son potentiel productif.

#### A.2.c Polygamie et revenus du ménage

De même que l'épouse est l'expression du potentiel de travail, la polygamie peut être moins un signe de richesse<sup>2</sup> de l'homme qu'un indice de sa capacité de travail. Etablir une corrélation précise entre les revenus du ménage et le nombre de femmes est difficile car la polygamie

---

<sup>1</sup>La multiplicité des sources de revenus monétaires est remarquable. D'après le budget moyen, à aucun des dix postes ne correspond plus de 20% de l'ensemble.... Son économie semble curieusement équilibrée ... à un très bas niveau, entre les divers secteurs d'activités. ...Si l'on ventile d'autre part les ménages d'après le nombre de sources de revenu dont chacun dispose, on s'aperçoit que la diversité des activités existant dans l'ensemble de la région se retrouve aussi au niveau du ménage. ...une population de gagne-petit ... toutes les ressources, toutes les activités sont mobilisées dans chaque ménage pour arriver à se procurer ce revenu monétaire." PUF, p. 119, pour chiffres, voir PUF, p. 202.

<sup>2</sup>PUF, p. 267: "La fréquence de la polygamie n'apparaît pas liée à la catégorie socio-professionnelle (caste)".

excédant deux femmes est rare de nos jours en Mauritanie. En outre, la relation entre la polygamie et la richesse est dans une certaine mesure tautologique; on peut supposer que seul un homme riche peut avoir plus d'une épouse, alors que posséder plus d'une femme rehausse la possibilité de devenir riche.

L'étude du PUF décrit des ménages avec deux épouses ayant moins de revenus que ceux qui en ont une, mais des ménages où se trouvent plus de deux épouses dotés de revenus nettement supérieurs aux autres ayant une ou deux épouses. Cette relation incertaine peut s'expliquer par le fait qu'un plus grand nombre d'épouses génère aussi un plus grand nombre de membres de la famille à prendre en charge, dont beaucoup peuvent ne pas être productifs (voir Tableau 5).

En fin de compte, il semble exister un certain rapport, mais non une corrélation définitive, entre les revenus du ménage et le nombre de femmes. Dans l'ensemble, l'accroissement du nombre de femmes dans un ménage crée non seulement une main-d'oeuvre plus nombreuse pour le ménage mais également un plus grand nombre de personnes à faire vivre; autrement dit la polygamie affecte à la fois l'offre et la demande au niveau des revenus du ménage.

TABLEAU 5. Polygamie et revenus du ménage

Nombre de femmes	Revenus du ménage (FCFA)	Personnes/ménage	Revenu/personne
0-1	22.000	5,2	4,25
2	31.000	8,3	3,75
3-4	81.000	9,5	8,50

SOURCE: PUF, Moyenne du recensement de la vallée du fleuve.

A.3 Effets de la production et concept du statut lié au potentiel productif des femmes peulhs/toucouleurs

A.3.a Accès aux mondes des champs, du ménage et du marché

La conséquence de la diversification de la production du ménage et de la séparation incomplète des sexes dans le travail pour diverses activités productives du ménage est que les femmes du fleuve possèdent à la fois un large éventail d'aptitudes, et une connaissance des activités des champs, du fleuve, de l'élevage et de la commercialisation. Bien que certains activités soient accomplies de préférence par les hommes du ménage, les femmes sont souvent physiquement présentes pendant les activités des hommes et leurs lieux de travail sont communs. Les hommes et les femmes sont conscients de la contribution féminine au ménage, et chacun est tributaire de l'autre aux différentes étapes du cycle de la production. Alors que les hommes et les femmes choisissent souvent de fréquenter des gens séparément, beaucoup de tâches nécessitent une coordination minutieuse. Nous avons compris cela par le fait que tant les hommes que les femmes interrogés ont décrit facilement les occupations des épouses, reconnaissant le travail demandé, les problèmes rencontrés et l'importance de la contribution de l'autre. Outre cette expression d'interdépendance des hommes et des femmes dans le travail, ceci suggère, au vu de la fierté et de l'intérêt révélés en discutant ces activités, un lien affectif puissant de respect mutuel.

La signification de cette simple observation réside dans l'affirmation que ce système productif permet à la femme une mobilité et une exposition relativement grande aux activités potentielles génératrices de revenus. N'étant nullement recluse, elle est libre d'absorber et d'envisager une vaste gamme d'alternatives. Elle a un accès considérable à l'information, non seulement sur sa concession mais aussi sur la place du marché.

Par conséquent, ses principaux problèmes ne sont pas liés à des pressions sociales la limitant à un rayon d'activités, mais sont des problèmes inhérents à la région: faible degré d'alphabétisation, faible productivité,

rareté des moyens de transport, demande effective de produits locaux limitée. Dès lors, dans une région souffrant d'un manque général de facteurs de production matériels, de difficultés climatiques, d'une insuffisance d'infrastructure physique, ses activités secondaires sont reléguées à une position désavantageuse.

Puisque la plupart des ménages produisent et transforment leurs produits alimentaires de base intérieurement, on observe une très faible commercialisation des produits préparés le long du fleuve. Souvent, le couscous, entier ou pilé, est prêté entre les ménages durant des périodes exceptionnelles. Des gâteaux de mil se vendent occasionnellement sur le marché pour la nourriture quotidienne des vendeurs. Gâteaux, mil pilé, feuilles pilées et épices se trouvent en abondance sur peu de marchés. La valeur ajoutée du produit agricole, pour autant qu'elle existe, paraît être essentiellement non monétarisée.

Une explication partielle de ce phénomène est le manque d'incitations à commercialiser des denrées traitées à domicile. Le marché du poisson conserve et celui des légumes secs sont des marchés secondaires au marché des produits frais. Le résultat paradoxal de cette préférence du consommateur est que le produit transformé, qui exige un travail supplémentaire, et, dans le cas du poisson fumé, des frais de combustible, peut valoir un prix égal ou moindre par unité sur le marché. En dehors du séchage, du pilage ou d'une certaine fumage dans le cas du poisson et de la viande, il existe très peu de conservation et de transformation à domicile pour la vente au marché. Un problème comme est celui de l'éloignement du marché, de sorte que le temps et la main-d'oeuvre consacrés sont importants au regard des possibilités de vente sur un marché limité. Les femmes peuvent profiter d'une voiture pour aller au marché de la ville, et n'y transporter que de petites quantités de produits frais. Souvent, elles confient leur marchandise à des amis ou des hommes de la famille. Elles peuvent rarement cociser suffisamment d'argent pour louer une voiture--elles ont simplement trop peu de capital personnel pour une telle opération hasardeuse. Il s'ensuit que le commerce à longue distance (excédant un trajet à faire à pied) est réservé à très peu de femmes.

### A.3.b Accès au capital

L'accès au capital des femmes toucouleurs ou peulhs est infime. Leur source de capital par le biais de l'échange monétaire réside dans toute chose durable; les femmes échangent vêtements, ustensiles, nourriture, bijoux, et tous ces biens ont leur prix pour les besoins de la spéculation. L'intensité avec laquelle elles ont tendance à faire circuler ces produits peut s'expliquer en partie par le fait que, traditionnellement, la propriété des terres, du logement et des animaux leur était refusée.

#### A.3.b(1) Difficultés foncières

Le système foncier actuel de la région du fleuve est notoirement confus, bien qu'il soit, dans son ensemble, extrêmement souple en ce qui concerne les possibilités d'utilisation des terres ou des droits de culture limités. Mains types de conditions de location ou de prêt prédominent dans les collectivités. Dans le même temps, l'ultime juridiction d'une parcelle est le plus souvent une question de débat passionné du village; discordance des droits coloniaux, pré-coloniaux, de défrichement et d'usufruit génèrent une situation d'insécurité foncière. Cette insécurité entrave à son tour l'investissement agricole.<sup>1</sup>

Même les documents relatifs à l'héritage de la propriété fluviale sont souvent contradictoires. Wane **constate que, traditionnelle-**ment, il existe deux catégories de propriétés dont on peut hériter:  
(1) La propriété collective (gallé) qui, aussi longtemps que les patriarches et les chefs foyré l'acceptent, passe au fils aîné, au frère ou au

---

<sup>1</sup> PUF, p. 11: "Etant donné la grande variété des modes de tenures et de leurs modalités d'application, on ne peut savoir à quelles proportions des terres cultivées s'applique chacun de ces types de tenure, et aujourd'hui, à l'heure où s'élaborent des projets d'aménagements de la Vallée, on ne connaît pas véritablement sa structure agraire." ... PUF, p. 123: "La fréquence de l'indivision et la quasi-impossibilité de vente des parcelles découragent toute tentative d'amélioration des terres."

cousin; et (2) Les champs individuels, alloués de la propriété de la gallé aux chefs masculins du ménage, peuvent, par la suite, être distribués dans le ménage. Ces parcelles et les bâtiments qui y sont construits sont la propriété exclusive du dyom foyre et de ses fils. Dans l'un et l'autre cas, femmes et filles sont exclues théoriquement des droits de succession des terres, logement et animaux. Les exceptions à cette règle sont: (1) une femme étant la seule héritière en ligne de succession; (2) héritage d'un mari décédé d'une partie de ses biens;<sup>1</sup> (3) un cadeau, souvent repris à sa mort; et (4) un achat extérieur aux terres familiales indivisibles qu'elle peut céder à ses enfants.

Le fait que les femmes ne sont pas comprises dans les droits de succession peut s'expliquer par les règles d'indivision des terres de la gallé. A son mariage, la femme est transférée tant physiquement que juridiquement à la gallé de son mari. Tous les biens lui appartenant peuvent de cette manière être enlevés à sa famille. Aussi les mariages de même lignée sont-ils recherchés pour conserver les biens familiaux. Par conséquent, les femmes mariées peuvent préférer quitter leur concession afin d'obtenir, si la coutume le permet ailleurs, une dotation personnelle pour leurs enfants.<sup>2</sup> Même l'utilisation des terres de la gallé est interdite aux femmes mariées en dehors de la lignée. L'"indivision" décourage les hommes de s'établir eux-mêmes indépendamment du patriarche de la gallé,

---

<sup>1</sup>Wane déclare que lorsque les patriarches possèdent des terrains individuels, ils peuvent les donner en héritage aux hommes ou aux femmes, ou les vendre. De plus, parmi les Toucouleurs, la veuve a droit à 1/8 des biens laissés par son mari, cette part doublant si la mari meurt sans primogéniture.

<sup>2</sup> PUF, pp. 122/123: "A celles qui sont mariées comme cela est fréquent malgré le mariage préférentiel entre cousins, avec des hommes ne faisant pas partie de son groupe familial, des champs ne sont prêtés que très rarement dans la crainte qu'ils ne soient appropriés... Au contraire, la femme mariée ailleurs préfère, si la coutume prévalente dans la région le lui permet, sortir de l'indivision et obtenir sa part personnelle pour la remettre à ses propres enfants."

bien qu'en tant que copropriétaires des biens de la galle, ils ont le droit irrévocable d'utiliser ces biens. Une femme ne jouit pas de tels droits. Au lieu de cela, elle a des droits sur le fruit du travail qu'elle a fait aux champs prêtés par son mari, et même absente, elle peut encore recevoir une partie de la récolte de sa propre galle (Entrevues de Nouakchott, juin/juillet 1980).

A.3.b(2) Capital transférable, or et bétail

L'inévitable résultat de ce système fermé qui empêche toute accumulation du capital par les femmes et aggrave son insécurité financière, est sa recherche d'autres épargnes et investissements qui soient transférables et échangeables. Ce sont en quelque sorte des bons d'épargne: ils consistent en de petits achats d'étoffe, bijoux et animaux qui peuvent être vendus ultérieurement.<sup>1</sup>

Les sources principales de ces biens sont les présents de la famille, d'amis et du mari. Un mètre d'étoffe, un bracelet ou une breloque peuvent être vendus pour acheter soit de meilleurs articles soit des fournitures de transformation telles que des teintures, des aiguilles et du fil.<sup>2</sup> Une telle activité n'est ni surprenante, ni nécessairement imputable à l'influence "corruptrice" de l'urbanisation et de la monétarisation. Wane écrit que, puisque très peu de filles toucouleurs fréquentaient les écoles françaises, il ne semble pas y avoir de relation apparente entre l'école française et ce qu'il appelle leur "émancipation": "A cet égard, il n'y a pas eu, par exemple, de fréquentation féminine Toucouleur de l'école française pour établir le moindre rapport entre cette fréquentation et l'émancipation(!) actuellement observable." (p. 108). Il est plus plausible

---

<sup>1</sup>16 juin, "Je vends tout: ustensiles, pagnes, n'importe quoi ... tout est vendable."

<sup>2</sup>Wane, p. 180: "Tendance à revendre les pagnes pour s'établir comme teinturières...."

que ce phénomène, incorrectement appelé "émancipation", soit engendré par les contraintes pesant sur l'accumulation de capital par les femmes. C'est pourquoi les femmes du fleuve ont tendance à devenir des spéculatrices accomplies des marchés à terme de leurs produits de base.

Grayzel, en décrivant les femmes peulhs, a remarqué la consternation masculine devant leur richesse en bijoux qui dépasse de loin les recettes quotidiennes de leurs modestes ventes de lait. En plus des animaux conservés pour elle par sa famille ou son mari (à ne pas vendre), la femme peulh est dotée par sa mère de bijoux d'or. Les lobes d'oreilles des femmes âgées souvent ne portent plus de bonnes boucles d'oreilles, alors que ceux des jeunes filles en sont abondamment parés. Une femme de Theynil a confirmé, avec fierté, que la sueur de son labour au champ (champ prêté par son mari) était suspendue en or aux oreilles de sa fille de seize ans, en dépit des insultes de son mari.

Les présents sont une autre source de bijoux; ils sont étroitement liés au charme féminin et aux faveurs sexuelles, tant maritales qu'extramaritales, ceci s'apparente à la coutume occidentale du "bien boire et bien manger". Grayzel affirme que ces échanges, loin d'être déshonorants, s'inscrivent dans les moeurs courantes de l'existence villageoise peulh et représentent une adaptation: (1) aux migrations saisonnières des hommes; (2) à la fragilité des mariages forcés; (3) au goût de la beauté et la vie des loisirs qui sont rares; (4) au besoin pour les femmes d'avoir une indépendance économique; et (5) au besoin pour les femmes d'obtenir une richesse transférable. Les prétendants et les visiteurs masculins sont censés fournir des témoignages d'estime, et "par le biais de ces relations informelles et imprévues, les femmes acquièrent de l'argent à dépenser, un capital pour acheter des moutons et des chèvres, ainsi que des bijoux qui ne serviront pas seulement de parure mais, point plus important, seront une épargne et une assurance pour la vieillesse (Grayzel, *Thèse*, p. 89).

Sans ce moyen reconnu aussi bien par les hommes que par les femmes, le mariage et l'éducation des enfants sont menacés par le divorce. Par

suite des migrations, les hommes s'absentent des mois ou des années durant, et souvent ne laissent guère d'autre d'alternative à leurs épouses qui restent au village.<sup>1</sup> Dans certains cas, l'or des femmes peut servir de natissement pour des prêts effectués par les maris. L'or n'est pas seulement une source de sécurité financière pour les femmes, mais aussi une politique de sécurité sociale et sert aux investissements familiaux. Cette source de revenu n'apparaît pas dans les conservations ni dans les observations des budgets. Bien qu'elle soit marginale pour le revenu du ménage, elle est cruciale pour le bien-être des femmes mariées, qui ont un accès limité au capital; également après le divorce qui implique la perte de tout accès au capital par l'intermédiaire de son mari;<sup>2</sup> et dans la vieillesse avec la perte de la séduction physique et de la force nécessaire au travail physique.

#### A.3.c Accès aux associations d'entraide villageoises

La femme compagne est une source alternative de sécurité financière pour la femme du fleuve: elle est à la fois un soutien matériel et moral et un être avec lequel elle peut partager ses sentiments et ses projets d'investissement. La panoplie des associations féminines dans cette société exerce des pressions et fournit une tribune pour l'échange de renseignements valables et point essentiel, un moyen permettant de multiplier les économies.

L'association la plus répandue est l'organisation prémaritale agissant selon l'âge et responsable de la bénédiction sociale et des réserves matérielles de la jeune mariée. Après le mariage, ces associations peuvent contribuer aux cérémonies du baptême. Chaque membre contribue à donner les biens ou l'argent qui sont soigneusement enregistrés par leur bénéficiaire. Lors de la cérémonie suivante, celle-ci contribuera un

---

<sup>1</sup>Wane, p. 181: "Celui-ci absent depuis plusieurs mois, n'ayant en outre laissé nul moyen de subsistance à celle-là."

<sup>2</sup>M'Bagne, 28 juillet: "Comment vit la femme divorcée et comment est-ce qu'elle est considérée au village?" ... Elle peut voir les hommes et même les recevoir chez elle ... sans problème ... elle n'est plus fille ... elle connaît la vie ..."

montant équivalant à celui qu'elle a reçu. En principe, ces échanges sont des obligations réciproques, à la mesure des moyens de chaque donatrice.<sup>1</sup>

Diop (p. 28) nie l'utilité de ces associations traditionnelles une fois les femmes mariées, bien que les entrevues révèlent qu'elles sont maintenues pour différentes raisons, comme le pèlerinage à la Mecque ou au village pour rencontrer un marabout apprécié. Une telle organisation décrite par une femme de Nouakchott compte approximativement cinquante femmes. Les femmes récitent des prières et adoptent la doctrine du marabout fondateur de leur foi. Le groupe religieux joue un rôle spirituel mais tient également lieu d'assistance sociale, dont les membres peuvent être aidés avec les fonds communs en cas de besoins, maladie du mari ou perte de l'emploi. Les contributions routinières sont de 2.000 UM par membre, 100 UM par mois, 500 UM de paiement pour la visite du marabout et un tribut de 300 UM au marabout à son départ. Les femmes louent également des voitures avec leurs fonds pour participer aux festivités religieuses du village de leur marabout (Dico, 8 juillet).

Un autre type d'association traditionnelle relève de l'appartenance à une caste et a pour but d'économiser de l'argent pour des occasions sociales. Une association décrite par une femme torodo se compose de quatorze torobes et une khordo. Les torobes paient 200 UM par mois, et pour chaque baptême ou mariage de la famille, elles paient 100 UM à la khordo afin qu'elle recrute des travailleuses pour la cérémonie. Après la cérémonie, le chef de l'association retire 1.000 UM des fonds communs et 40 UM pour chaque torodo pour payer les services des khorbes (18 juillet).

---

<sup>1</sup> Alors que quelques jeunes femmes semblaient douter de l'existence de ces institutions traditionnelles à Boghé (Linda Spink), des femmes âgées dans un village voisin ont déclaré que ces groupes s'accroissaient parce que "les temps sont difficiles." (Theynil, 27 juin).

D'autres associations sont manifestement des salons de thé ou des réunions sociales qui transcendent souvent les divisions de caste (session **de revision**, 23 juin). Même ces réunions sont alimentées par des donations hebdomadaires de 40 à 60 UM par membre afin d'acheter le thé, le sucre et les amusegueules. Ces rencontres, quelque informelles qu'elles puissent être, sont la base de mobilisation de groupe, et chacune est organisée de manière à rehausser le statut d'une femme au village en lui permettant de se procurer et de faire circuler des denrées.

Une présentation respectable des cérémonies et des festivités de même que l'honorabilité de l'adhésion religieuse sont des activités que les maris ne soutiennent pas nécessairement. Une femme nous a dit que les femmes de sa collectivité ont une tontine de 1.000 UM par mois. A la fin du mois, elles inscrivent leurs noms sur un bout de papier, et demandent à un enfant de tirer au sort un de ces papiers, et une des femmes reçoit 5.000 UM. La femme explique que l'argent gagné à la tontine est utilisé pour l'achat d'étoffe et d'or, puisque son mari ne les lui donne pas, mais "se contente de satisfaire aux besoins alimentaires ... le problème des hommes est d'avoir des pirogues et de gagner plus d'argent pour Dieu sait quoi."<sup>1</sup> Van Chi écrit de façon désobligeante sur la consommation notable requise par le système de statut villageois qui occasionne souvent des dépenses exorbitantes engagées par le biais d'arrangements de crédit usurier. Elle ajoute que l'opinion publique impute généralement aux femmes l'escalade de ces dépenses, et lie ces pratiques à l'intense rivalité que produit la polygamie.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Dieo, 3 juillet: "Le revenu de la femme interviewée est gardé pour de l'or ou des habits parce que, dit-elle, les hommes ne leur donnent pas de cadeaux ... ils se contentent de donner pour la nourriture ... le problème des hommes c'est d'avoir beaucoup de pirogues et de gagner beaucoup plus d'argent pour Dieu sait quoi."

<sup>2</sup>Van Chi, p. 475: "Ce sont surtout les femmes, affirme l'opinion publique, qui peuvent penser à des dépenses somptuaires. Sous le prétexte du respect de la condition, mais aussi parce que le régime de la polygamie incite les épouses du même homme à la pratique de la surenchère."

Quel que soit l'avantage social de ces dépenses afférentes au statut, elles occupent une place importante dans le budget des femmes et celle qui le plus souvent répond à l'effort collectif. Il y a quatre fêtes religieuses par an, de nombreux mariages et baptêmes, et une grande valeur accordée à l'hospitalité quotidienne. Non seulement l'effort est-il collectif, mais il renforce la caste et quelquefois la neutralise. Bien que le chef du groupe d'âge soit habituellement un torodo ou un fulbe (en l'occurrence, un Peulh noble), il n'y a pas d'exclusion de castes. En d'autres termes, bien que les deux femmes soient toujours conscientes des différences d'origine entre khordo et torodo, les deux travaillent et se fréquentent (session de révision, 7 août). Finalement, ces associations traditionnelles, variées et polyvalentes, fournissent une base d'adaptation à l'environnement changeant.

## B. Eléments des systèmes de production soninke et wolof

### B.1 Division du travail et responsabilités chez les Soninkes

Le groupe ethnique dominant dans la région mauritanienne du Guidimakha est constitué des Soninkes. Originaires de ce qui est désormais le Mali, les Soninkes ont conquis les Bambaras maliens qui étaient leurs domestiques et ouvriers agricoles,<sup>1</sup> et qui maintenant constituent avec les Haratin, la principale source de main-d'oeuvre salariée. Les Bambaras émigrent saisonnièrement et sont payés avec les remises des migrants.

Les Soninkes préservent une image historique des structures sociales patriarcales rigides, des migrations masculines institutionalisées et,

---

<sup>1</sup>Dieo, femme de la caste esclave Soninke, 20 juin: "Son père était un captif (et la mère aussi). Avant la naissance de ses frères et elle, son père a donné tout le bétail qu'il possédait à ses maîtres. Depuis très longtemps, quand il y avait une bagarre, les gens se dispersaient et les plus forts capturaient les faibles, en faisaient des esclaves ou les revendaient. Ces captifs devaient travailler très dur pour se racheter leur liberté.

pour les femmes d'une compétence agricole relative. Les champs indivisibles sont séparés en champs collectifs (te-khore), champs des hommes (salumo) et champs des femmes (ya-kharinte). Le temps de travail est calculé étroitement entre ces champs; chaque matin, tous les membres de la famille travaillent sur le te-khore, chaque après-midi, les hommes travaillent collectivement le salumo sous la direction du plus âgé généalogique, et les vendredis, les plus jeunes gens sont libres de travailler leur propre salumo.<sup>1</sup>

La moisson des champs te-khore est également indivisible; ou, le rendement collectif est gardé par le patriarche dans un grenier à blé dont il est le seul à posséder la clef. Vendre cette partie de la moisson est interdit. En revanche, le produit des salumo et ya-kharinte peuvent être vendus, alors que le patriarche a le droit de réclamer la récolte salumo/ya-kharinte dans les moments de pénurie alimentaire collective. Le résultat de ce système contrôlé est que les Soninkes, à l'inverse des autres agriculteurs mauritaniens, continuent de posséder des réserves céréalières. En règle générale, ces céréales ne sont pas vendues tant qu'une réserve de deux ou trois ans n'est pas stockée. Le délai entre la moisson et le temps de vente nécessite à son tour un soin pour les techniques de stockage et de séchage (Demba Ba, tour, été 1979; Dieo, entrevue, 20 juin 1980).<sup>2</sup>

La hiérarchie sociale est reproduite, non seulement dans les droits d'utilisation de la main-d'oeuvre familiale et du contrôle des recettes, mais dans la distribution des superficies de terre ou de l'accès aux

---

<sup>1</sup>War on Want, 1977, p. 113: "Cependant, nous avons trouvé quelques familles où seules les femmes travaillent les parcelles individuelles, les hommes travaillent ensemble sur ces champs collectifs."

<sup>2</sup>Dieo, 23 juin: "Après la récolte, le produit est gardé dans des greniers pour la nourriture de toute l'année et ils en gardent la semence pour l'année suivante ... Chaque membre de la famille a le droit d'utiliser la récolte s'il l'avait semé auparavant, mais d'abord il lui faut voir le chef de famille pour qu'il lui donne l'autorisation."

champs selon le type de sol. Le régime foncier walo, fondé et falo est réglementé strictement et les arrangements pour les diéris semblent plus souples (War on Want, été 1980). Le diéri, cependant, est l'endroit le plus intensivement cultivé.

Sur les champs collectifs, la contribution féminine au travail consiste presque exclusivement en des activités de semailles et de moissons. Occasionnellement, les hommes peuvent aider les femmes pour le défrichage et la préparation de leurs terrains et, en échange, elles peuvent travailler temporairement sur le salumo (Ba khlidou, août 1980). Les femmes sont spécialisées dans la production de l'arachide et du riz, du coton, de l'indigo et des gombes. Leurs champs sont principalement situés dans les dépressions des diéris, les caractéristiques des sols étant compatibles avec leurs cultures, et avec les contraintes d'accès hiérarchique. Les champs de femmes sont en moyen de 2,6 mètres carrés seulement pour l'arachide, et approximativement 1 mètre carré pour le riz. Les champs salumo, au contraire, sont en moyenne de 34 hectares, et les champs collectifs, 2,8 - 3,2 hectares (Extraits de War on Want, p. 31-34). Les champs des hommes représentent moins de dix pour cent de la superficie moyenne des champs collectifs, et les champs des femmes couvrent une superficie de terre cultivable insignifiante en comparaison. Cependant, les hommes et les femmes peuvent cultiver plusieurs de ces parcelles à la fois, de sorte que le total de la terre cultivable des champs salumo et ya-kharinte peut être considérablement plus élevé et représenter un plus grand pourcentage du rendement familial total que celui suggéré par ces chiffres.

Traditionnellement, ces petites parcelles des femmes fournissent les condiments dont les femmes sont responsables, l'argent liquide pour acheter d'autres articles nécessaires au ménage, comme le savon et les ustensiles de cuisine, et les espèces pour les économies personnelles des femmes. Dans le passé, les femmes avaient tendance à vendre le riz, utilisant l'arachide pilée pour faire les sauces et le savon, les gombes pour la sauce et le coton/indigo pour tisser les étoffes (Entrevues, Danquerémou, août).

A la longue, les migrations masculines ont diminué la taille et la productivité des champs collectifs et de ceux des hommes, de même que la capacité des hommes à fournir les céréales de base au moyen des cultures. L'introduction du savon et des étoffes importés, tout en épargnant aux femmes ces activités, les encourage à acheter des produits (dans le cas des étoffes, les tisserands ont perdu leur commerce). En outre, la sécheresse a fait décroître l'arachide par rapport au rendement du mil. Ces facteurs se conjugent dans un phénomène récent: la culture du mil sur le ya-kharinte. Les hommes et les femmes à la fois ont également augmenté leur utilisation de travailleurs salariés ou serviles (War on Want, 1979; entrevues, 1980). L'emploi de travailleur salarié n'est certes possible que pour ceux qui touchent des revenus de migrants et varie considérablement selon les localités et les familles (Fikry, p. 48). Par ailleurs, alors que le travail des femmes et des hommes sur les champs familiaux ne semble pas s'être intensifié, les femmes ont commencé à produire des céréales de base sur leurs propres champs. War on Want (1977) suggère également que les femmes ont étendu leur production de nouvelles terres, compatibles avec les changements de composition des cultures. La petite superficie des parcelles notée dans l'étude n'exprime pas, par conséquent, le total des terres cultivées ni le nombre de champs sur lesquels les femmes peuvent produire.

Comme les femmes toucouleurs, les femmes soninkes exercent des activités variées d'entraide, définies étroitement par groupes d'âge, qui, dans les régions villageoises, sont établis par trois ou quatre années d'intervalle. Une femme interrogée a précisé que dans son groupe d'âge, elles avaient épargné ensemble afin d'acheter des outils agricoles et des charrues pour un champ qu'elles avaient réussi à obtenir. Les femmes se sont mariées et, obligées de suivre leur mari à la ville, elles ont abandonné leur entreprise (Dieo, 20 juin). Alors que les femmes tendent à cultiver et disposer de leurs revenus individuellement, elles sont enclines à former des groupes de travail et des associations d'épargne pour l'investissement agricole. Pour les femmes soninkes, l'agriculture est une profession: "Sans sa culture, une femme soninke n'est rien ... l'agriculture est son métier ..." (Traduction par Ba Khlidou, Danquéremou, août).

## B.2 Commentaires de femmes wolofs interviewées à Nouakchott

Bien qu'il y ait peu de documentation spécifique concernant les Wolofs établis dans le sud-ouest de la Mauritanie, la population wolof dans son ensemble est amplement étudiée dans la recherche sociologique sénégalaise. Selon quelques sociologues, la controverse subsiste au sujet du classement des Wolofs comme groupe ethnique distinct. **Influences des migrations répétées et des conquêtes des Peuhls, des Beidanes et des lignées de Fouta-Toro, les coutumes des Wolofs, ou "Walo-Walo", habitants de la région du fleuve, sont à certains égards indissociables de celles des Peuhls/Toucouleurs.** Les Wolofs constituent cependant une entité linguistique séparée.

Comme l'indique leur nom local, les Wolofs de la région du fleuve cultivent le walo, ou culture de décrue sur les terres bordant le fleuve. Par contraste avec les Poulars, l'agriculture des Wolofs est comme celle des Soninkes, axée sur certaines cultures plutôt que sur des tâches spécifiques, ainsi, les hommes cultivent le mil et des haricots, et les femmes un peu d'arachide et de riz. Fikry soutient que tant les hommes que les femmes jouissent de droits de défrichage et d'exploitation, et que l'on trouve chez les Wolofs les types de société patrilinéaire et matrilinéaire.

La structure sociale se classe par groupes professionnels, comme pour les Toucouleurs, et ces groupes sont reliés par des devoirs et des obligations réciproques. Une griote wolofe de Nouakchott a expliqué qu'elle "exploite sa situation sociale favorable afin d'améliorer ses conditions d'existence". Elle et son mari sont bien connus parmi les guerriers (nobles) qui demandent souvent leurs services pour des cérémonies au Sénégal. Spécialisée dans l'art de créer ambiance et gaieté, la griote gère également un petit restaurant et une école coranique à Nouakchott (Mariem Tall, juillet).

Au cours des entrevues, les chercheurs ont perçu que les femmes wolofs, en raison des pressions de la polygamie, sont enclines à des dépenses matérielles excessives (Session de révision, 7 août). L'observation

est intéressante, et cette richesse matérielle relative de quelques femmes wolofs peut s'expliquer également par l'intégration historique de la région Rosso-St. Louis à la société coloniale française et à l'économie monétaire. Le rôle des Wolofs comme commerçants sénégalais-mauritaniens, historiquement significatif, est visible à Nouakchott. Une commerçante wolof, habitant le cinquième arrondissement où le loyer est bas s'adonne à une ligne de commerce profitable couvrant Dakar-Nouakchott-Las Palmas-Maroc. Après avoir acheté une cuisinière à gaz et un groupe électrogène, elle s'apprête à établir une compagnie de taxis (Dieo, 18 juin).

Simultanément, cette femme transfère mensuellement des sommes importantes à sa famille dans la région du fleuve. Dans ce cas, il semble y avoir une très petite corrélation entre ses tendances matérielles apparentes et une quelconque dissolution des responsabilités de la famille élargie. D'autres femmes wolofs interviewées ont décrit la gamme d'activités effectuées lorsqu'elles étaient jeunes filles et qu'elles continuent une fois mariées pendant leurs vacances dans leurs villages. Une femme guerr établie à Nouakchott aide souvent sa mère à Rosso pour la culture et la transformation du henné à vendre en ville. Ses soeurs cadettes s'occupent du ménage pendant que la mère vend les légumes du jardin familial au marché. Sa mère élève également quelques moutons bien que la majorité du troupeau du ménage ait été décimée durant les premières années de sécheresse. Afin de vêtir ses plus jeunes filles, la mère vend occasionnellement des moutons avant les fêtes lorsque les prix sont élevés. La femme, quand elle est à Nouakchott, vend des gateaux de mil et d'arachide devant l'école. Une autre femme guerr de cette région a raconté qu'étant jeune fille et l'aînée de la famille, elle devait travailler les champs familiaux avec ses quatre frères et deux soeurs. En général, les femmes wolofs toute comme les femmes soninkes et peulhs/toucouleurs, semblent posséder un éventail d'aptitudes applicables à la culture et à l'élevage, ainsi qu'à la transformation et la commercialisation des produits obtenus.

C Les activités productives des femmes dans les systèmes productifs beidanes nomades et semi-nomades

C.1.a Activités des femmes nobles dans le campement Zawaya

L'organisation spatiale des tentes du camp nomade et semi-nomade reflète la hiérarchie du statut et de l'occupation dans l'unité de production. Les tentes du noble le plus âgé et de ses fils frères sont groupées dans le centre, entourées par celles des groupes serviles chargés du travail domestique, de l'élevage, de la garde des bêtes du ménage et des soins aux enfants. Les moins proches du patriarche habitent des tentes éloignées de la tente centrale par ordre de naissance, et les plus pauvres et les personnes à charge qui ne sont pas membres de la famille à l'extrémité. La distance entre les tentes est déterminée par le besoin de précaution contre un mélange de troupeaux, et entraîne une exploitation expéditive des troupeaux par les gardiens communs zenaga/haratin (Dubié, p. 135).

Les Zawayas sont chargés de préserver l'histoire et l'Islam, ou l'héritage moral et intellectuel de la société. Alors que les hommes sont des éducateurs coraniques, des chefs religieux et des interprètes de la jurisprudence coranique, les femmes sont souvent enseignantes et, en de rares occasions, des éducatrices coraniques qualifiées.<sup>1</sup> Les Zawayas, dans l'ensemble, sont les bénéficiaires privilégiés de tributs en argent et en biens que leur apportent tous ceux qui suivent l'Islam. Par conséquent, ils ont un droit héréditaire à certains présents annuels et saisonniers des disciples (telmîdi) et des chargés possédant d'animaux. Ces droits incluent l'utilisation d'animaux produisant lait ou viande, l'usage des chameaux pour le transport et le paiement pour les mariages ou autres cérémonies publiques.

Le noble Zawaya, en particulier, a des obligations réciproques de faire vivre les timsafren ou personnes à sa charge. Quelques animaux,

---

<sup>1</sup>Cas historiques: voir Certeiny.

par exemple, peuvent demeurer en permanence à la tente du noble comme source de lait pour les membres de la famille les plus pauvres et les personnes à charge de la famille noble. Dubié rappelle un adage que "les grandes tentes sont meilleures à chaparder qu'à hériter" (p. 148) La richesse du noble est systématiquement tempérée par des obligations, et l'ampleur de ces obligations est fonction du **capital accumulé** par le noble. On verra ci-après que le budget de 1943 d'hommes nobles accuse en fait un déficit semi-annuel (Tableau 6). Le poste du financement des charges n'est pas pris en compte dans les dépenses. Si ces dernières étaient comprises dans la colonne des dépenses, le budget enregistrerait sans aucun doute un déficit plus important. D'un autre côté, les cadeaux et tributs fournissent un peu moins d'un tiers des recettes calculées, indiquant l'importance du tribut pour ce qui est de compenser les pertes des hommes nobles.

Le noble Zawaya peut diriger un commerce et s'occuper des comptes des éleveurs et du bétail. Dans les familles possédant des terres cultivables, il surveille la culture et les moissons. Par conséquent, il est souvent absent pendant la saison sèche en raison de ses activités de commerce et d'élevage, après quoi il revient chez lui au moment des moissons et pour superviser les cultures pratiquées en saison pluvieuse. Le femme zawaya est la maîtresse du campement, particulièrement durant l'absence de son époux lorsqu'elle contrôle la distribution des réserves de céréales, de lait et de viande séchée à la famille et aux personnes à charge, autorise les artisans à fabriquer les équipements de tente et les articles ménagers, et surveille le travail ménager des Abids et Haratins. Idéalement, pendant la récolte des dattes au mois de juillet, elle participe à la guetna (cure de dattes) dans les oasis et, jusqu'en décembre et janvier, à la cure de lait (Dubié, p. 149 et entrevues, été 1980). Les femmes des Zawaya sont spécialisées dans la fabrication de récipients pour le beurre et pour l'eau, et dans le tissage des nattes et des tapis. Dans la région de l'Adrar, elles conservent du lait caillé séché pour la consommation en saison sèche.

TABLEAU 6. Budget de six mois d'un noble

Dépenses (10 personnes dont 5 esclaves)			Recettes		
Catégorie	Valeur (francs)	%	Catégorie	Valeur (francs)	%
Bijoux, parfum, cheveux	400	3	Vente mouton	5.250	43
Services	250	2	Vente âne	1.300	11
Taxes	150	1	Transport, location	600	5
Salaires, en- retien des tentes	200		Produits arti- sanaux	1.000	8
Vêtements	5.600	43	Présents, com- merce, travail servile	4.000	33
Mil (480 kg)	1.200	9			
Thé ( 8 kg)	2.800	23			
Sucre (80 kg)	2.000	17			
TOTAL	12.900	100	TOTAL	12.150	100

SOURCE: Dubié, p. 151, Campement Trarza, 1943.

Toutes les femmes zawayas connaissent l'islam, fussent-elles éducatrices ou représentantes de femmes religieuses, ce qui implique leur respect pour la situation des femmes ainsi que le prescrit le Coran. Par conséquent, ces femmes savent généralement parler et écrire l'arabe et ont étudié le Coran, bien que comparativement privées d'interaction étroite avec les hommes. Les quelques femmes voilées que l'on trouve encore en Mauritanie sont des Zawayas (les souviyats) et les quelques enseignants coraniques (entrevues de Boumdeyt, Boutilimit avec Ahmed Salem).

#### C.1.b Activités des femmes nobles hassanis

Historiquement, les conquérants/protecteurs hassanis jouissent des droits irrévocables et universels à l'usage de l'eau, l'hospitalité et

l'utilisation de moyens de transport, aussi bien qu'aux présents politiques des éleveurs, les Zawayas pacifiques, des pêcheurs marins (Imraguens) et des marchands des caravanes parcourant de longues distances.<sup>1</sup> Dubié conclut que c'est pour cette raison que les guerriers hassanis n'ont jamais développé de goût pour les biens matériels ni essayé de se constituer un capital en troupeaux; les coutumes hassanis leurs ont permis de subsister par les tributs et le pillage (p. 172-173).

Durant la pacification, mûs par la nécessité, beaucoup de ces Hassanis ont développé un intérêt pour l'élevage, l'agriculture et le commerce, et se sont sédentarisés de manière semi-permanente. Comme les nobles zawayas, les Hassinis emploient des éleveurs, des artisans et des griots zenagas/haratins pour transmettre l'histoire orale, les légendes des héros de guerre, et l'incitation à la guerre. Tout comme les nobles zawayas, les Hassanis étaient obligés de donner des présents et un appui matériel à ceux qui suivaient le campement.

Dubié considère que la différence fondamentale entre les campements hassanis et zawayas, dans les années 50, était que les Hassanis, n'avaient pas de réserves alimentaires et semblaient "vivre au jour le jour" (p. 180). Il remarque que le pouvoir hassani est basé sur "la suprématie d'une famille sur les autres castes". Le chef est un "despote, mais un faible despote, à la merci de son entourage", et par ailleurs "prisonnier de ses partisans et des personnes à charge qui vivent à ses frais."<sup>2</sup> La base du pouvoir hassani, selon Dubié, ne repose ni sur une adhésion intellectuelle et religieuse, ni sur une richesse productive.

---

<sup>1</sup>Voir Panet

<sup>2</sup>p. 181: "Leur pouvoir est fondé sur la suprématie d'une caste ou d'un clan sur des autres castes: l'Emir est peut-être un despote mais un despote bien faible, à la merci de son entourage, plus ou moins prisonnier de ses partisans et de la tourbe des parasites vivant à ses dépens, les uns et les autres ne le soutenant que dans la mesure où ils profitent de ses libéralités."

Les femmes hassanis, alors qu'elles mentionnent un ensemble analogue d'activités liées à la supervision de la tente, y ajoutent parfois des activités d'élevage et d'agriculture comprenant les soins aux animaux malades, la supervision des moissons céréalières des oasis et la récolte du henné. Il semble que les femmes hassani soient libres de s'exprimer et autorisées à plus de liberté dans leur comportement du fait que leur style de vie est moins circonscrit par la religion.

### C.1.c Occupations des femmes zenagas

La coutume veut que les Zenagas soient les gardiens des troupeaux des familles hassanis et zawayas, et soient chargés de la santé, du regroupement et du pâturage du bétail ayant le plus de valeur, des chameaux et des moutons. Ils sont retribués annuellement pour chaque troupeau au moyen d'un jeune chameau ou mouton et de vêtements, et durant leurs tâches d'élevage, ils peuvent utiliser pour leur subsistance ou

---

<sup>1</sup>La continuité de ce stéréotype se révèle dans plusieurs extraits. L'un, transcrit au journal de Panet vers 1850, évoque la facilité du divorce dans l'Emirat de l'Adrar: "Je faisais ces réflexions un jour que je me promenais dans les champs, lorsqu'un Arabe arrive et demande à une femme cueillant des dattes ce qu'étaient devenues deux planches de sci qu'il avait laissées dans sa case." "Le les ai empruntées," répondit-elle, "pour m'acheter du henné." "Peux-tu me les rendre maintenant?" "Non," reprit la femme, "mais dans deux jours au plus tard." Puis, un silence, et le mari relevant la voix lui dit: "Aran h'lek." C'était fini, leur mariage venait d'être dissout. Cette femme quitta aussitôt le camp et alla pour ménager ses bagages (p. 63). Panet décrit par ailleurs la facilité de certaines relations extramaritales: "Quant aux femmes non mariées et aux jeunes filles du peuple, elles reçoivent, avec ou sans l'agrément de leurs parents, les visites des jeunes gens, jouent et folâ-trent avec eux. Je l'ai pensé en voyant la familiarité grotesque qui existait entre les deux sexes; ensuite, par ce sans gêne avec lequel elles m'arrêtaient souvent pour me demander si j'avais de l'argent." Un autre nous évoqua dans les environs de Dakar à Pikine en 1980 la facilité avec laquelle les femmes hassanis se mêlent aux hommes. Ces extraits expriment davantage les impressions de non-Beldanes concernant les femmes hassanis peut-être que le comportement réel des femmes hassanis.

la vente du lait, des chameaux et des brebis (Dubié, p. 138). Ils accumulent rarement leurs propres troupeaux, car ils vendent généralement les animaux qui leur sont donnés pour d'autres achats de subsistance (Ahmed Salem, septembre 1980). Les Zenagas ne sont pas accompagnés en général mais reçoivent la visite des propriétaires des troupeaux. Gardiens de la richesse de la famille noble, ils sont vitales pour la production bien qu'étant tributaires, leur condition soit relativement modeste dans la société. En fait, dans certains cas, les Zenagas sont considérés inférieures aux Haratins.

Les femmes zenagas accompagnent les troupeaux et les jeunes femmes peuvent aider en suivant et prenant soins des animaux faibles et malades. Outre leur fonction de monter et démonter la tente, ces femmes fabriquent des tentes de laine, des ustensiles de cuir pour le transport de l'eau et du beurre qu'elles préparent à partir du lait de brebis. Le beurre est conservé dans des peaux souvent doublées de dattes qui, une fois bien fermées, peuvent se conserver longtemps. Puisque l'occupation principale de la femme zenaga est la subsistance du troupeau, elle peut avoir une profonde connaissance des soins des animaux et être experte dans l'utilisation des produits animaux. (Note: les femmes beidanes/haratins ne traitent pas les animaux, et considèrent ignoble de vendre le lait et le beurre). Les femmes nobles zawayas sont confiées aux Zenagas pour la cure de lait et la préparation de leur mariage.

#### C.1.d Occupations forgeronnes et griotes

La caste des artisans et des griots ne possède généralement pas d'animaux ou de terres, mais vit en tant que clientèle des familles nobles, et ce dans un état de symbiose. Dubié écrit que cette caste demande énormément à la famille noble, exerçant des droits non seulement sur les céréales et les morceaux de tous les animaux abattus, mais également sur tous les produits apportés par le commerce au campement. Les griots reçoivent des présents importants pour les réceptions, les voyages et les fêtes.

La forgeronne reçoit habituellement les peaux, tannées ou non, et les matières primaires de ses clients nobles pour la fabrication de coussins décoratifs, de petits articles de cuirs, d'ustensiles de thé, de nattes et de récipients à eau. Ces femmes enfilent également des colliers et travaillent de petits bijoux pour les femmes nobles. Bien que la plupart des femmes nobles tout comme celles de la classe servile fabriquent des nattes, des tentes et des récipients, le travail élaboré de la forgeronne est beaucoup plus apprécié.

Le griot n'est pas seulement l'animatrice de la tribu mais possède traditionnellement le don d'influencer l'avenir, d'orienter la chance, d'augmenter l'amour et d'écarter certains démons ordinaires. Le griot hassani chante des histoires épiques et loue la famille du guerrier. Les griots pratiquent aussi une sorte de "religion inférieure" inspirée par la crainte et le danger qui semble avoir une grande importance dans la vie des membres du campement.<sup>1</sup> La crainte de la calomnie de la part du griot est le centre de son pouvoir sur la famille noble et sa fortune. Les marabouts n'en sont pas moins les gardiens principaux de la littérature, de la poésie, de l'histoire et des connaissances médicales.

#### C.1.e Main-d'oeuvre des Abids/Haratis

Dans l'étude de Dubié sur le Trarza, les hommes haratis gardaient les bovins producteurs de viande et de lait<sup>2</sup> et quelques chèvres, soignaient les animaux malades et étaient bouchers. Ils vendaient aussi le lait, ce qui est déshonorant pour un Maure noble, ainsi que le beurre fabriqué

---

<sup>1</sup>Voir Nelson, p. 52: "Comme sorcière, une femme a plus de pouvoir sur un homme qu'en étant sainte parce qu'elle est plus habile à deviner l'avenir, rehausser l'amour, chasser le mal et guérir la maladie.... Il existe une peur superstitieuse de ces femmes ... cette religion inférieure est leur domaine."

<sup>2</sup>La viande des bovins est celle qui a le moins de valeur.

par les femmes beidanes et haratins. Les femmes et les hommes récoltaient le bois destiné au charbon et amenaient les approvisionnements en eau de la famille, pour lesquels ils fabriquaient des seaux et des cordes.

La plupart de tout le travail manuel du camp, considéré infame, est accompli par les Haratins et Abids. Les Haratins sont, à leur tour, aidés matériellement en recevant le lait des bovins, des morceaux des animaux abattus, des céréales et des étoffes. Les Abids sont des esclaves de la famille accomplissant les travaux domestiques, y compris la préparation de la nourriture, le soin aux enfants et de nourrice (Boutilimit, été 1980), l'élevage des chèvres, la culture des parcelles de menthe et, dans certains récents cas, l'élevage des poulets. Héritées de famille en famille, les origines de certains remontent aux esclaves accompagnant les guerriers hassanis dans leurs premières invasions. Comme les esclaves affranchis, ceux-ci reçoivent des produits de subsistance et des présents lors des mariages, baptêmes et fêtes ou, comme l'énonce le Coran, à chaque occasion pour laquelle les membres de la famille noble reçoivent des présents.

Les Haratins et Abids sont également les agriculteurs des familles nobles, et dans le Chemama (sud-ouest), la production est semblable à celle des autres populations riveraines. Au début de l'été, les hommes et les femmes sèment le mil/niébé du diéri, et les femmes les melons. En août, les femmes sarclent et gardent essentiellement les cultures. Septembre est le mois durant lequel elles fabriquent le beurre. Elles récoltent, sèchent, et mettent en sacs les graines de melon en octobre/novembre, et toute la famille moissonne le diéri. En décembre, les hommes préparent les champs du walo, qu'ils sarclent et gardent avec les femmes. Lorsque la production de gomme était encore possible, les hommes partaient pour les gommiers et les femmes moissonnaient le walo, et battaient le sorgho et le mettaient en sacs. La récolte, à part un pourcentage minime, était donnée à la famille noble qui distribuait tout excédent aux hôtes, parents et personnes à charge, conservant une quantité suffisante pour les besoins de la famille individuelle (Dubié p. 140, 191-195, 201). Beaucoup d'Haratins sont ainsi les métayers des Beidanes.

Dans les régions du nord ou des oasis, les palmiers dattiers sont entretenus par les Haratins durant mai-juin et la récolte se fait en juillet-août pendant que les femmes plantent les melons. Dans les régions où l'eau peut être retenue par des barrages, les hommes construisent les barrages en septembre/octobre, les femmes portent l'eau, les provisions et les outils. La région est ensuite semée de mil/sorgho/niébé. Dans les oasis, le mil/niébé, le blé et l'arachide, et maintenant les légumes et le maïs sont plantés par les hommes et les femmes. Comme dans les systèmes riverains, les femmes produisent essentiellement les légumes, melons, arachide et les hommes cultivent les céréales, que les femmes aident à ensemercer, garder, moissonner et battre. En règle générale, aux dires de la plupart, les travaux lourds comme le défrichage, les clôtures et les labours sont réservés aux hommes, et les tâches à forte composante horaire comme l'arrosage et le gardiennage reviennent aux femmes.

Puisque la terre est encore en majeure partie la propriété des Beidanes, leur implication dans cette production continue à être celle de la supervision et comprend la disposition d'un grand pourcentage du rendement (Dubié, p. 201; entretiens dans l'Assaba). Le déclin des rendements, en raison des arrangements de métayage, affecte essentiellement les Haratins qui doivent encore céder un pourcentage de leur récolte aux propriétaires beidanes. La conséquence en est le manque d'incitations pour les agriculteurs haratins à investir dans leur production. Curieusement, les Abids jouissent d'un meilleur accès que les Haratins à l'utilisation des terres beidanes. Par exemple, le maître beidane peut promettre à l'Abd l'utilisation de la moitié de son domaine si l'Abd défriche et cultive tout son domaine pendant un certain nombre d'années. Du vivant de l'Abd, ces domaines et leur produit sont totalement à son usage. À sa mort, les propriétés prêtées reviennent au maître beidane. Dans ce cas, l'Abd est plus incité à travailler la terre et entreprendre des aménagements techniques que le Haratin. Alors que l'Abd est propriétaire de facto du terrain pendant toute sa vie, le Haratin est un simple métayer et est obligé de donner chaque année un gros pourcentage de sa récolte au Beidane (Grayzel).

## C.2 Concept du statut lié au rôle des femmes dans la production du ménage

### C.2.a Dépendance de la main-d'oeuvre

Le facteur déterminant du système de production décrit est la dépendance de la main-d'oeuvre servile abid/haratin, qui, une fois **altérée** laisse la terre et le troupeau à la caste propriétaire mais peu de personnes actives pour produire. Un second facteur, et une caractéristique connexe, est la nécessité d'activités économiques dispersées ou extensives: les activités de commerce, d'élevage et d'agriculture sont exercées simultanément et dans différentes localités. Les familles répartissent la main-d'oeuvre servile entre les troupeaux, les palmiers dattiers et les parcelles à cultiver. L'entreprise commerciale durant la saison sèche, par exemple, implique que les propriétaires **absents ne sont capable de maintenir la production qu'en** utilisant la main-d'oeuvre servile masculine et féminine. Des effectifs réduits permettent un moindre accès aux diverses activités productives.

La femme noble, comme son mari, se consacre à des activités de supervision et de gestion. En l'absence de son mari, ces tâches peuvent s'accroître en responsabilité, mais elle n'assume pas nécessairement elle-même les tâches d'élevage et de culture (Billouwaire, août 1980). Bien qu'elle puisse tisser des nattes ou accomplir des travaux raffinés à domicile, ces tâches sont de préférence exécutées par les artisans et serviteurs. Ces serviteurs apportent aussi bien les matières premières nécessaires à sa production:<sup>1</sup> écorce, cendres et eau pour tanner les peaux de même que les peaux tannées. Peu de Beidanes sont compétentes dans le travail des produits animaux.

---

<sup>1</sup>D'autres plantes incluent des suivantes: tare, eberar, chrou, eguenat, edbagh, salahaa, tejmki, tarya, henné, dubarq, menthe; toutes sont cueillies par les Haratins (Kiffa, 16 août).

### C.2.b Séparation des activités entre hommes et femmes beidanes

Bien qu'en Mauritanie, la tente soit ouverte à la fois aux hommes et aux femmes de toute caste, les hommes sont absents à la fois durant la journée pour la supervision de l'élevage et de l'agriculture et durant les périodes saisonnières pour s'adonner à des entreprises commerciales d'élevage. Les hommes et les femmes ne partagent pas leur lieu de travail; les hommes contrôlent les troupeaux et dirigent le commerce, tandis que les femmes supervisent la distribution des produits alimentaires du campement et l'entretien du ménage et des ustensiles. Alors que les responsabilités masculines et féminines sont considérées complémentaires, leur travail coïncide seulement dans l'éducation de leurs enfants et l'administration du campement à certains moments bien déterminés.<sup>1</sup>

Nelson écrit que la rupture maritale, ou la distance entre mari et femme, est inhérente à la société nomade: avec la minimisation des contacts entre les époux et "l'accommodement basé sur la méconnaissance des activités des époux, la méfiance tend à accentuer le schisme" (p. 49). Cette affirmation a été confirmée pendant des entretiens avec des hommes et des femmes qui ont avoué n'avoir aucune connaissance des activités productives de leur époux ou épouse. La plupart des hommes ont déclaré avec véhémence que leur épouse ne faisait rien, alors que les femmes, en énumérant la liste de leurs activités quotidiennes, reconnaissent que les femmes travaillaient. D'autres encore, reconnaissant les activités de leur épouse sans pouvoir les décrire. Cet élément d'ignorance, ou d'attitude de déférence, est vital pour comprendre la persistance de la ségrégation du travail, même dans les circonstances où l'absence des hommes et de la main-d'oeuvre servile nécessitent l'accomplissement des tâches initialement masculines. L'adaptation demande l'apprentissage d'activités non familières, tout comme l'adaptation à la perte de la main-d'oeuvre servile demande la mise en oeuvre de techniques qui auparavant étaient seulement supervisées.

---

<sup>1</sup> Pour examen de la "claustration", voir les écrits de Delarozière. Lorsqu'on a demandé à une femme quelles responsabilités mutuelles les hommes et les femmes partageaient, elle a répondu: "Le travail de la nuit, et c'est tout." (Ntaka el Wasa).

### C.2.c Valeur exprimée dans les loisirs

La ségrégation des activités des hommes et des femmes et la dépendance de la main-d'oeuvre faite d'esclaves créent dans la société beidane une femme idéale qui est éloignée des hommes et pour laquelle le travail est ignoble. La rigueur de la vie au désert s'exprime dans la grande valeur attribuée aux loisirs qui sont rares. En un sens, l'accumulation ou la consommation des loisirs compense l'impossibilité, dans un système itinérant, d'accumuler les biens de consommation. Dans le même temps, seule l'existence de la main-d'oeuvre servile et tributaire permet l'inactivité. L'accumulation de la richesse est possible à peu de gens, et le degré auquel la femme peut être oisive est le reflet de l'importance de cette richesse accumulée. Par conséquent, un facteur déterminant du statut social réside dans la richesse qui se manifeste par l'oisiveté de la femme.

La valeur centrale des loisirs est renforcée par l'éducation fonctionnelle qui décourage l'activité et la mobilité de la femme. Les trois aspects fondamentaux de l'éducation traditionnelle de la fille zawayá, par exemple, se résument par le gavage jour et nuit, par son éducation élémentaire coranique et par son éducation passive d'observatrice des tâches ménagères de sa mère. La morale sous-jacente de cette éducation est son infériorité spirituelle. Comme fille on la considère davantage encline à un comportement amoral, et plus sujette au "mauvais oeil", au diable et autres démons terrestres. Par conséquent, elle doit être étroitement surveillée et gardée dans la tente, protégée des démons qui pourraient la posséder et, chose plus grave, qui pourraient déshonorer sa famille (septembre 1980).

En fin de compte, la fille est perçue comme une charge pour la famille qui doit la nourrir, payer son éducation et la surveiller tout le temps. Si elle gifle son frère, par exemple, on peut lui faire le reproche suivant: "Ce geste est plus grave que ta naissance", montrant ainsi que sa naissance avait un caractère désagréable. De même, étant donné la circonscription forcée de son monde, elle est incapable de choisir un partenaire valable

pour son mariage (bien que cela change lors des mariages ultérieurs). Rester célibataire et attachée à la tente familiale est par ailleurs odieux. Une fois mariée, elle y retourne uniquement au moment des accouchements (septembre 1980).

#### C.2.d Valeur de la richesse de la mariée

Jusqu'à une époque récente où la pratique du gavage a commencé de décliner, le gavage entravait le niveau d'activité et la mobilité des femmes. Il en résultait souvent des problèmes de santé, particulièrement durant les accouchements. Ces difficultés, liées à l'obésité, classaient la femme beidane comme physiquement inférieure aux hommes et moins résistante que la femme haratin. Dans les années 40, Dubié écrit de façon désobligeante que les nobles épousent souvent des Haratins parce qu'elles sont plus résistantes physiquement. Leurs "enfants supportent mieux la rigueur du climat que ceux des femmes blanches".<sup>1</sup> En fait, la femme beidane gavée était contrainte - l'immobilité non seulement à cause de la haute valeur attribuée à son oisiveté, mais aussi par la nécessité sociale, de son obésité. Bien que le mariage fût monogame, il était socialement acceptable d'épouser des "concubines" ou des femmes serviles à des fins de procréation. Aujourd'hui la pratique du gavage décroît, cependant les critères de beauté physique demeurent les mêmes.

La femme beidane, immobile physiquement, est néanmoins considérée puissante dans son ménage. Nelson établit un rapport entre la distribution et l'exercice du pouvoir parmi les femmes des sociétés nomades et le degré d'Islamisation: "Dans ces sociétés nomades, qui adhèrent plus au droit coutumier qu'à la loi de la Sharia'a, les femmes bénéficient d'un

---

<sup>1</sup> Dubié, p. 25: "La fécondité des femmes est faible, leurs grossesses sont rarement normales, ... constatant qu'elles sont plus résistantes, les Maures épousent des concubines de race noire dont les enfants supportent les rigueurs du climat avec plus de succès que ceux des femmes de race blanche."

statut légal plus élevé et peuvent plus facilement influencer les décisions politiques." Nelson avance au surplus que le prototype nomade définit le ménage, ou la tente, comme le domaine politique des femmes, et le campement celui des hommes, ou les problèmes collectifs sont débattus (p. 41). En Mauritanie, cette division paraît synthétique à certains égards puisque les femmes, tout comme les hommes, distribuent des céréales vivrières au campement et administrent certaines catégories de main-d'oeuvre du campement. D'un autre côté, les hommes ne tendent pas à assumer les tâches relatives au ménage. De surcroît, si les femmes sont présentes parmi les hommes aux réunions politiques du campement, elles sont censées rester calmes. Une femme vociférante n'est pas considérée respectable (septembre 1980).

Nelson suggère également que les femmes contribuent à l'accumulation de la richesse que constitue le bétail. Elle ajoute que "bien qu'il y ait souvent des discussions au sujet du montant de la fortune de l'épouse à payer, le débat n'intervient pas entre les deux familles". Plutôt, "les hommes des deux familles s'entendent et s'unissent pour diminuer le prix qu'exige la mère de la mariée avec l'appui des femmes de la famille" (p. 48). Le dernier mot sur le prix de la mariée est laissé à sa mère. En Mauritanie, aussi bien, le statut de propriétaire de troupeau est lié à sa capacité à accorder du bétail à sa future épouse et à donner à sa fille une dot convenable. Dans ce sens, le "pouvoir" de la femme est assez inapproprié parce qu'il représente avant tout la lutte des hommes pour être acceptés socialement parmi les hommes. La femme beidane exprime, d'après son degré d'immobilité et de loisir de même que l'étendue de sa richesse de mariée, l'accumulation des biens détenus par son mari et sa famille.

### C.3 Effets du rôle productif et concept du statut relatif au potentiel productif des femmes

#### C.3.a Isolation relative et réclusion dans la tente

Comparées aux hommes de la société prototype, les femmes beidanes sont isolées géographiquement, en ce sens que leur vision du monde se

limite au campement et que leur champ essentiel d'activités est limité à la tente. Jusqu'à l'indépendance, les missions commerciales et politiques incombaient presque exclusivement aux hommes du campement. Les femmes étaient conscientes de ces activités mais y participaient rarement.

### C.3.b Accès au capital, institutions politiques et aptitudes

Par l'héritage, les présents et le prix de la mariée, certaines femmes beidanes possèdent néanmoins un capital personnel en animaux et, occasionnellement, en terres, et leurs droits à ce capital en cas de divorce ou de veuvage sont protégés, dans une certaine mesure, conformément aux dispositions savantes de la loi islamique.<sup>1</sup> Après l'indépendance, ces femmes ont joui d'une capacité financière et elles ont bénéficié, par le biais des efforts du parti politique national (le MNF), d'un mécanisme politique collectif qui les a aidés dans leurs activités. Durant cette période, les femmes beidanes utilisent leur familiarité avec le commerce et leur meilleure connaissance de la gestion du campement pour s'engager dans diverses entreprises de commerce et d'affaires. Au niveau national, à plusieurs endroits, le MNF ouvrit des centres pour la fabrication des tapis, pour celle des nattes et pour la couture. Les femmes zawaya, notamment, firent pression pour l'implication éducative nationale des femmes.

---

<sup>1</sup> Alors que Dubié écrit, en 1943, que la terre tribale est distribuée seulement par le consentement du chef aux fins de conserver l'indivision (p. 185), PUF estime que les droits de cultiver paraissent équivalents à la propriété dans sens légal français, et remarque des ventes considérables de terres entre Maures dans le Chemamma, indiquant l'aliénation. Selon la loi islamique, les femmes peuvent hériter de la moitié de la part masculine de tout héritage, mais puisqu'elles sont mineures aux yeux de la loi, leurs propriétés doivent être gérées par des hommes de sa famille, ou quand elles se marient par leurs époux.

<sup>2</sup> Voir premières déclarations politiques, CSF/MNF et "Le dossier de la Mauritanie", ch. XVI.

Après le changement de gouvernement, la plupart de ces efforts s'écroulèrent par manque de soutien politique et financier.<sup>1</sup> Le mouvement organisé des femmes s'identifiait à la femme française d'Ould Dadda et, bien que la présidente du Conseil supérieur des femmes fût mauritanienne et toucouleur, ce mouvement était connu pour avoir été créé et dirigé par une femme occidentale ce qui fut préjudiciable à son acceptabilité. Individuellement, quelques femmes beidanes poursuivent des activités commerciales et intellectuelles bien que peu d'entre elles possèdent les moyens ou l'appui familial pour le faire. La vaste majorité des femmes beidanes ne possèdent guère d'autres aptitudes que celles de la gestion de la tente. Quelques-unes, antérieurement tributaires de serviteurs pour la préparation des repas et les soins aux enfants, sont désespérément ignorantes des bonnes pratiques ménagères. Une fois séparées de la tente, du bétail et des serviteurs, ces femmes ne sont pas seulement privées des matières premières, de la main-d'oeuvre et des techniques de production, mais elles sont également aliénées du monde avec lequel elles sont familières. Le choc psychologique de ce changement inhibe leur désir d'adaptation aux nouvelles conditions d'environnement.

Les femmes haratins, en revanche, apportent leurs aptitudes en travaux des champs, activités domestiques et transformation des produits animaux, aussi rudimentaires qu'elles puissent être. Elles ne sont contraintes ni par des empreintes sociales ni par des difficultés physiques: elles sont plutôt inhibées par leur position d'infériorité sociale et, souvent, par une attitude effacée émanant de leur passé de travailleuses serviles. Les forgeronnes et les griotes possèdent aussi des aptitudes commercialisables dans le travail du cuir et le divertissement. D'autre part, les Zenagas sont les plus isolées socialement du fait de leurs occupations, elles sont pour la plupart dépourvues d'éducation et elles sont considérées comme marginales par rapport à la société.

---

<sup>1</sup> Les essais d'emploi des femmes coïncident par ailleurs avec la politique nationale d'industrialisation, qui s'anéantit après le changement de régime.

## SECTION II. ELABORATION DE PARADIGMES: PRESSIONS AFFECTANT LES SYSTEMES PRODUCTIFS DE MAURITANIE

### A. Pressions antérieures à la sécheresse

#### A.1 Réimplantation de lieu d'affaires

La sécheresse des années 70 est différente des sécheresses antérieures du vingtième siècle à plusieurs égards: (1) les sécheresses antérieures étaient localisées; (2) la proportion de population et d'animaux par rapport aux terres était plus faible durant les sécheresses antérieures; et, (3) la sécheresse des années 70 coïncide avec d'autres changements socio-économiques. Ces changements précèdent la sécheresse des années 70, étant l'aboutissement de deux phénomènes séculaires: la campagne française de pacification et l'attrait du commerce hors des itinéraires trans-sahariens et sahariens vers les liaisons du fleuve Sénégal et du sud.

La caractéristique dominante de la collectivité pastorale est une stricte cohésion et une hiérarchie des occupations face aux ressources minimes et au climat pénible, ou l'équilibre de l'homme et de la nature. Le type de vie au campement est frugal et le troupeau représente l'accumulation de richesses. L'accumulation de biens immobiliers ou matériels entrave le fonctionnement de l'économie du camp, qui nécessite un déplacement saisonnier d'adaptation. La campagne de pacification française a supprimé la base du pouvoir des tribus guerrières hassanis, dont les moyens de subsistance étaient centrés sur la guerre, le tribut et le pillage. La structure administrative française, bien qu'elle utilisât le pouvoir politique des tribus intellectuelles awaya, préférait les diplômes occidentaux à l'éducation coranique. L'alternative essentielle offerte par l'occupation française a été la protection des nouvelles tentatives commerciales. C'est ainsi que le commerce devint l'occupation de choix d'un nombre croissant de **beïdanés** avec deux conséquences critiques: le Beïdane s'enrichit lui-même matériellement, et la caravane

commerciale de longue distance fut remplacée par le marché commercial des importations occidentales monétarisées.

Les vingt dernières années ont enregistré un accroissement considérable dans la consommation de produits importés comme le riz, le thé de Chine, le sucre, le damas (bazine), les sandales en plastique, les allumettes et le tabac. Les articles de luxe régionaux obtenus par les caravanes ont occupé longtemps une place importante dans les budgets de la tente,<sup>1</sup> bien qu'après la pacification, les importations extra-régionales obtenues au marché des ports fluviaux et au Sénégal aient absorbé un plus grand pourcentage de produits de consommation quotidienne. Dans le même temps, la radio avait réduit l'éloignement du monde européen et diminué l'isolation protectrice de la collectivité nomade par rapport à celle des sédentaires. Un centre de marché généralisé réglé par les changes monétaires et reflétant les cours mondiaux a progressivement remplacé le commerce régional de longue distance, monopole de la caravane nomade.<sup>2</sup>

#### A.2 Dégradation des termes de l'échange pour les produits agricoles et animaux

A l'exception du commerce des dattes, qui est essentiellement localisé, le commerce de la gomme de Trarza et le commerce du sel de Tichit, le seul produit nomade pouvant se vendre en quantité pour de l'argent était le bétail. Dans la vallée, aucune récolte marchande monnayable n'a été développée en particulier pour financer les importations. Bonte ~~af-~~ firme que le mil, jusque tard dans les années 50, était produit comme culture régionale d'exportation dans la région du fleuve. L'implantation

---

<sup>1</sup> Pour les produits autres que le thé, voir Dubié.

<sup>2</sup> Bonte, p. 14: "De nouveaux réseaux commerciaux se mettent aussi en place au sud, en particulier avec les traitants de Saint-Louis remplacés par les maisons de commerce coloniales au début du 20<sup>ème</sup> siècle ... Cependant, là encore, les Maures ont plus une fonction de transporteur que de commerçant." La position du commerçant beidane durant le début de la période coloniale est imprécise, bien que Bonte laisse entendre que les maisons commerciales employaient les Beidanes comme transporteurs et intermédiaires.

dans la région de nombreux Haratins fournit au début la main-d'oeuvre pour la production du mil. Plus tard, la migration a contribué à la parcellisation et à la concentration des terres fluviales. Tard dans les années 50, le mil n'était plus produit en quantité suffisante pour l'exporter, et la production du mil a cessé de financer les importations régionales.<sup>1</sup>

Les termes de l'échange appliqués au bétail à l'intérieur des terres sont extrêmement désavantageux. L'animal est le plus souvent acheté à bas prix à l'intérieur par un intermédiaire et emmené à pied sur de longues distances, alors que le produit de consommation importé est vendu par le marchand local à un prix élevé reflétant la distance et les conditions difficiles du transport.<sup>2</sup>

Afin de régler les prix d'importation, le gouvernement mauritanien a créé la SONIMEX (1960) qui détient le monopole de tous les produits importés en gros. Néanmoins, une bonne partie des échanges se pratiquent en dehors de cette institution dont la couverture de la demande au niveau de la consommation est limitée. Avec l'établissement de ce mécanisme imparfait pour la régulation des prix, l'éleveur de l'intérieur échange un produit primaire dont la valeur fluctue considérablement, selon les conditions saisonnières, contre un produit final dont le prix plancher est fixe. A la fois dans sa vente au négociant de bétail et dans ses achats de biens de consommation au commerçant, le producteur doit accepter les prix.

---

<sup>1</sup>Bonte, p. 10: "Dans les régions d'agriculture pluviale extensive, on retrouve cette tendance aux migrations agricoles et à la densification des terroirs. La conjonction de ces migrations agricoles et de l'implantation croissante au sud des agro-pasteurs Haratins va assez rapidement déboucher sur une situation de relative saturation compte tenu de la nature des techniques de production. Cependant, en une première étape, ces migrations agricoles favorisent un certain développement de la production céréalière de la vallée qui, jusqu'aux années quarante reste exportatrice de céréales." (Études du changement social: mouvements de population et migrations en Mauritanie, document non officiel).

<sup>2</sup>Pour les indices de prix réels des termes de l'échange, voir Toupet.

L'agriculteur est lui aussi confronté aux fluctuations énormes de rendement face à des prix d'importation toujours croissants (Van Chi, p. 458-459).

### A.3 Importance consécutive des activités des marchands et des migrants

#### A.3.a Relations de crédit

Les possibilités d'accumulation de richesse par le biais du commerce monétarisé étaient considérables à cette époque. En raison des fluctuations saisonnières des prix, des niveaux des prix d'importation relativement élevés, des difficultés liées au transport et aux licences de commerce, le principal moyen d'achat du consommateur de l'intérieur était et est encore le crédit.<sup>1</sup>

L'Islam condamne l'usure mais définit mal la différence entre un présent et un prêt portant intérêt.<sup>2</sup> Les moyens de transformer un simple échange en crédit avec des taux d'intérêt sont multiples. Toupet cite une pratique, le moudaf, qui permet le remboursement du crédit en nature avec un second ou un troisième produit: "L donne à Y une quantité de riz, de thé ou d'étoffe, et réclame le mois suivant un lot d'animaux dont la valeur est beaucoup plus élevée".<sup>3</sup> Alors que des commerçants de Boghé et Kiffa (juin/juillet 1980) ont nié l'usage de taux d'intérêt, ils ont décrit un prêt en nature une saison et la récupération de ce prêt en espèces ou en nature durant une saison d'inflation des prix. Ce genre d'échange se limite à ces commerçants possédant des licences de vente en gros et par

---

<sup>1</sup>Van Chi, p. 469. "Villes ou campagnes, l'endettement est lié ainsi, pour une part déterminante, à la faiblesse des revenus et du pouvoir d'achat de ses revenus: le crédit devient partout indispensable pour simplement survivre".

<sup>2</sup>Allah a déclaré honteux le troc et déclaré illicite l'usure ... Allah annulera les profits de l'usure alors qu'il fructifiera les aumônes.

<sup>3</sup>Toupet, p. 333: "X donne à Y une quantité de riz ou de thé ou de tissus et lui réclame le mois suivant un lot d'animaux dont la valeur est beaucoup plus élevée". Voir aussi Dubié, p. 218-219.

conséquent capables d'emmagasiner les produits durant les fluctuations de prix saisonnières. Dès lors, le commerçant bénéficie de deux facteurs: le taux d'intérêt compris dans le remboursement du produit en nature, et l'effet de l'inflation saisonnière de la valeur du produit.<sup>1</sup>

D'autres pratiques rencontrées dans des régions rurales concernent plus d'un produit. Par exemple, la famille d'un agriculteur peut contracter un crédit de saison sèche auprès d'un commerçant pour sa consommation de céréales, de thé et de sucre. La moisson antérieure a été insuffisante pour stocker une réserve céréalière excédant deux ou trois mois. Pendant la saison sèche, lorsque le mari migre à la recherche d'un emploi salarié, la famille, étant non productive, achète les produits à crédit au commerçant patenté du village. A la fin de la saison sèche, le mari revient payer les dettes et commence la préparation des champs. A ce moment, son salaire étant insuffisant pour couvrir ses dettes, il cède un animal en remboursement au commerçant. Le prix des céréales par rapport à la viande a augmenté depuis le moment du prêt des céréales jusqu'à son remboursement en viande. Ensuite, le commerçant garde l'animal jusqu'à ce que les prix augmentent, par exemple avant la fête du Tabaski, quand l'achat d'animaux est une obligation sociale. Il bénéficie d'un taux d'intérêt sur son prêt original, autant que des fluctuations saisonnières de la valeur des animaux.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Dans l'exemple suivant, le recouvrement du prêt excède 100 pour cent de la valeur du produit prêté (conditions réelles, Kiffa, 17 août 1980).

	Conditions de prêt t (février)	Conditions de rembourse- ment t (août)
Mil	0	1
Marché P (Kiffa)	60 UM/unité	100 UM/unité
Prêt P (intérieur)	65 UM/unité	105 UM/unité

<sup>2</sup>En février, le consommateur achète 10 moudes de mil à crédit. Le prix du mil par rapport à la viande est 1:7. Le consommateur rembourse le commerçant avec un animal en juin, lorsque le prix du mil par rapport à la viande est de 1:10. En octobre, le commerçant vend l'animal, après la moisson céréalière et lorsque la demande des animaux est élevée au moment de Tabaski; le prix de la viande par rapport au mil est 10:2. A la première transaction, le commerçant gagne 3 unités de viande à un taux d'intérêt effectif de plus de 40 pour cent et, à la seconde, la valeur de la viande s'apprécie à raison de 100 pour cent.

La signification de ce système de crédit n'est pas sans rapport avec l'affirmation que la combinaison de la détérioration des termes de l'échange pour le bétail et les céréales par rapport aux importations régionales de produits de consommation a fait que le lieu d'activité économique en est venu à s'axer sur le Sénégal. Le bétail était négocié dans le sud, et le travailleur migrait vers le sud afin de gagner de l'argent. Les valeurs à la fois de la viande de boucherie et de la main-d'oeuvre étaient retenues hors de Mauritanie. En Mauritanie, les taux d'intérêt exorbitants ne faisaient que majorer les besoins en argent liquide, alors qu'avec le recul de la production locale, le crédit devenait de plus en plus nécessaire pour acquérir des produits locaux.<sup>1</sup> Les valeurs relativement faibles appliquées aux exportations de bétail régional et à la main-d'oeuvre locale, et celles élevées des importations se sont accentuées sous l'effet du système de crédit.

### A.3.b Migrations saisonnières

#### A.3.b(1) Migration beidane/haratin

L'importance des diverses activités commerciales et des migrations vers le Sénégal pour l'économie bédanes/haratins s'illustre par le fait qu'en 1970, avant les plus mauvaises années de sécheresse, l'Ambassade mauritanienne comptait un quart de million de Bédanes/Haratins au Sénégal, peut-être près d'un quart de la population mauritanienne officielle de l'époque. Le recensement constitue à l'évidence une sous-estimation car il ne compte pas les déplacements à court terme et le nombre d'Haratins ayant adopté des noms, la langue et mode de vie sénégalais (Dubié remarque le même phénomène au début des années 50).

---

<sup>1</sup>Bonte, p. 15: "Cela correspond au développement des pôles économiques hors de la Mauritanie qui constituera pour l'essentiel, aux yeux du colonisateur, une réserve de produits de consommation, du bétail, dans une moindre mesure de force de travail humaine, les deux à bon marché, qui rendront plus rentable l'exploitation de la zone arachidière Sénégalaise."

La très nette majorité de ces Beidanes sont des détaillants, domaine dans lequel ils excellent. Ici encore, Van Chi attribue leur position avantageuse à la flexibilité de crédit accordé par le détaillant Beidane, qui est "tout à la fois souple pour l'octroi du crédit à sa clientèle sénégalaise et intraitable à l'échéance du prêt". Le commerçant beidane est "infiniment plus proche du client africain que ne l'est le Libanais", et sa force réside dans "son silence et sa discrétion". Qui plus est, le client sénégalais préfère accumuler des dettes avec le Beidane plutôt qu'avec le Sénégalais, car le Beidane garde le secret, tandis que le Sénégalais juge. Par conséquent, les détaillants beidanes ont pratiquement monopolisé la distribution des denrées alimentaires quotidiennes, et quelques-uns sont parmi les détaillants les plus prospères de Dakar et des villages.<sup>1</sup>

Pour les Beidanes, l'occupation française au Sénégal offrait également des opportunités de ventes commerciales de bétail. Selon Van Chi, l'abattage et la vente de la viande ont été une spécialité et le quasi-monopole des migrants beidanes pendant vingt ans dans la plupart des villages du Sénégal du nord, et, depuis 1960, à Dakar.<sup>2</sup> Le marché du bétail, en 1980, est un marché verticalement intégré encore que largement contrôlé

---

<sup>1</sup>Van Chi, p. 812: "Il est à la fois souple pour accorder le crédit dont ne peut se passer la clientèle sénégalaise, mais intraitable dans l'exigence de ce qui lui est dû. Il est infiniment plus proche du client africain que ne peut l'être le Libanais ... La force du Maure, c'est son silence et sa discrétion. Le client sénégalais préfère avoir des dettes chez le Maure plutôt que chez un congénère car le Maure se tait tandis que le boutiquier sénégalais parle et juge. C'est pourquoi les épiciers maures ont pratiquement monopolisé la distribution aux Sénégalais des denrées composant la "ration" et, grâce à cela, sont les détaillants les plus prospères des quartiers populaires de Dakar et des villes de l'intérieur." Voir aussi Dubié, p. 239.

<sup>2</sup>Van Chi, p. 809: "L'abattage du bétail et la vente de viande sont une spécialité, voire un monopole des Maures, depuis longtemps dans toutes les villes de l'intérieur du Sénégal, et depuis 1960, à Dakar." Voir également Dubié, p. 239, et Boute, p. 16: "En 1904, le marché de bétail est installé à Louga centralisant les arrivages de bétail de Mauritanie pour les distribuer sur Dakar et jusqu'en Gambie.

par la population des migrants et expatriés beidanes (Grayzel et Ahmed Salem, juillet 1980).

Pendant la période coloniale, les bouchers français ont dominé le marché de la viande à Dakar, en finançant les Beidanes pour l'achat d'animaux dans les régions d'élevage. Après le départ des bouchers européens, l'abattage et la boucherie se sont "africanisés" ou plutôt ont été pris en charge par la population beidane et haratin. Les Beidanes confiaient encore aux membres de leur famille, aux pasteurs peulhs, aux soninkes ou Haratins serviles la garde de leurs troupeaux. Van Chi explique la persistance de ce monopole par le système de crédit facile utilisé avec les éleveurs. Les animaux achetés sur pied sont payés plusieurs mois après la transaction. Cette avance des éleveurs aux bouchers permet à ces derniers de négocier les achats moyennant de faibles dépenses d'investissement.

Les fournisseurs du marché de Dakar sont des commerçants ambulants et des intermédiaires qui achètent aux éleveurs en dehors de Dakar et revendent sur le marché de Dakar. Ce sont essentiellement des Beidanes/Haratins, bien que ce groupe comprenne des Maliens, des Sénégalais et des Ivoiriens. La catégorie de commerçants suivante achète le bétail sur pied et le vend aux abattoirs. Les Beidanes achètent les gros animaux; les Haratins les petits (Ahmed Salem, juillet 1980). Les travailleurs des abattoirs sont généralement des Haratins,<sup>1</sup> qui sont aussi bouchers et vendeurs de viande grillée au marché de la ville et aux éventaires dans les rues de Dakar.

La boucherie est généralement considérée comme quelque chose de non musulman; autrement dit le boucher ne peut accéder au paradis. Cette croyance a permis aux Haratins ou aux travailleurs de basse condition de demeurer bouchers et vendeurs de viande. Actuellement, les conditions économiques sont telles que vendre la viande grillée attire les Sénégalais.

---

<sup>1</sup>Le quartier de Pikine fut créé pour les travailleurs des abattoirs.

Ceux-ci, contrairement aux Haratins, ont les moyens financiers et l'expérience nécessaires pour monter une boutique et se faire connaître (Grayzel, Dakar, juillet 1980). Van Chi assure que même les vendeurs de viande sénégalais, dont certains appartiennent à la classe wolof la plus basse, sont employés par les Beidanes (p. 810-811).

La prospérité consécutive des Beidanes s'observe facilement à Pikine, un quartier presque entièrement peuplé de Beidanes et de Haratins--quartier de migrants, Pikine n'est pas protégé des incidents de banditisme et d'homicide dont il est actuellement victime (entrevue, juillet 1980). Alors que la compétence en matière de prêt peut avoir facilité les relations entre Sénégalais et Beidanes, l'endettement, l'assujettissement dû au crédit et la prospérité relative de quelques Beidanes ont contribué à une tension considérable.

Van Chi note également la "solidarité" de la collectivité migrante qui est structurée en groupes familiaux, gérés par des Beidanes, et servis comme en Mauritanie par les Haratins. La division de la main-d'oeuvre beidane/haratin se reproduit largement dans la ville nouvelle où les Haratins travaillent comme porteurs de charbon et d'eau, pileurs de cocous, vendeurs et bouchers. Dans l'intervalle, l'usage persistant de la main-d'oeuvre esclave et servile dans la production d'oasis de Mauritanie a permis cette migration saisonnière vers Dakar des Beidanes devenus propriétaires absents. Par la suite, le Sénégal s'est également vu en refuge pour esclaves et serviteurs en partance: ils peuvent, au Sénégal, rejeter leur identité de caste plus facilement qu'en Mauritanie. Ainsi, alors que la production de la main-d'oeuvre faite d'esclaves, à la fois dans les oasis et dans la nouvelle ville, permet la croissance des migrations saisonnières beidanes, l'absentéisme beidane à son tour, affaiblit graduellement la main-d'oeuvre effective des Haratins.

### A.3.b(2) Migration toucouleur/peulh

Pour l'achat du sucre, du thé, du tabac et des étoffes importées, et pour l'accumulation d'argent pour payer le prix de la mariée, l'emploi salarié est devenu une nécessité dans l'économie de subsistance et de troc prépondérante dans la région vingt ans avant la sécheresse. Les possibilités d'emplois salariés se trouvaient à Dakar et dans les régions sénégalaises productrices d'arachide. Depuis longtemps, les Peulhs sont classés comme travailleurs agricoles migrants et les Toucouleur comme porteurs, garçons de café et de restaurant à Dakar.<sup>1</sup>

Dans les années 60, la plupart de la migration était masculine et saisonnière, comprenant des membres de toutes les castes mais très peu de femmes ou d'épouses. Alors que l'étude du PUF constate que deux tiers des hommes interrogés avaient quitté au moins une fois la vallée à la recherche d'activités salariées, un tiers seulement des absences durait plus d'une année. La durée d'absence moyenne était de dix mois et celle de la présence au village, le temps d'une ou deux campagnes agricoles.<sup>2</sup> En d'autres termes, le rythme de départ et de retour du migrant ne se conformait pas à un schéma saisonnier distinct, impliquant qu'il émigrerait dans le but précis d'apporter un revenu supplémentaire à sa famille sur une base irrégulière et également que les perspectives de travail en ville sont loin d'être constantes.<sup>3</sup> Le migrant des années 60 n'était pas un migrant "professionnel".

---

<sup>1</sup>PUF, p. 240 (années 50): "C'est d'ailleurs la constatation que chacun peut faire à Dakar ou dans les autres centres urbains au Sénégal, en interrogeant sur les origines. Les garçons de restaurant, les vendeurs de journaux ou de cigarettes ... la plupart sont toucouleurs."

<sup>2</sup>PUF, p. 243: Sur 300 entretiens, "plus de la moitié (54%) des absences sont supérieures à la durée d'une campagne agricole, mais seulement un tiers environ (36%) sont supérieures à une année. En moyenne, un migrant reste absent dix mois. Il reste pour au moins une ou deux campagnes agricoles au village."

<sup>3</sup>Pour élaboration, voir PUF, p. 250.

Pendant l'absence du chef de famille masculin, ou dyom gallé/foyré, les champs sont cultivés par les membres de la famille, des métayers, des matiubes, ou des Haratins embauchés. L'étude du PUF révèle que dans les années 60, plus de 75 pour cent des hommes qui migraient avaient leurs champs du walo cultivés durant leur absence.<sup>1</sup> Dans cette étude, on ne mentionne nulle part que les femmes travaillent ou gèrent les champs. Le travail féminin était considéré accessoire, plutôt qu'essentiel à la production ménagère, et cet "oubli" reflète un réel contrôle sur le produit du travail des champs, distribué et vendu par les hommes de la concession.

L'étude du PUF met également l'accent sur l'importance fondamentale des remises de migrant dans les budgets familiaux durant les années 60, soit avant la dernière sécheresse. Lorsque le potentiel des recettes monétaires imputables aux activités rurales est comparé au salaire réel de l'emploi urbain, l'importance de ces remises n'en est que plus évidente. L'étude évalue la production rurale en appliquant des coûts hypothétiques aux produits du marché local. Au Tableau 7, les salaires obtenus dans l'économie urbaine ont fourni 28 pour cent de tous les revenus monétaires de la famille, y compris la valeur hypothétique de la production rurale.<sup>2</sup> Cependant, plus de 50 pour cent des dépenses consistent en produits d'économie urbaine, qui sont rares pour l'économie locale du fleuve et dont la valeur est élevée en termes de produits fabriqués localement.

---

<sup>1</sup>Voir PUF, p. 247.

<sup>2</sup>L'étude du PUF affirme que "près de 40 pour cent du revenu monétaire de la vallée et donc plus de 20 pour cent du revenu global, compte tenu de l'autoconsommation et du troc, résultent de transferts de revenus acquis en dehors de la vallée par ses habitants lors de leur migration", tenant compte du fait qu'un certain pourcentage du revenu des ventes au village provient des produits achetés en ville et revendus au village, aussi bien que des remises, des pensions et du commerce.

Dans le même temps, la valeur des produits ruraux est destinée à fournir 22 pour cent des achats d'économie urbaine, soit la différence entre toutes les importations régionales (50 pour cent) et les espèces fournies par le biais des remises de l'économie urbaine (28 pour cent). Par conséquent, la valeur des produits locaux peut être surestimée puisqu'une partie considérable de cette valeur est utilisée pour l'achat d'importations.<sup>1</sup> La valeur de ces produits, si elle est déterminée sur la base de la valeur d'échange réelle (ou, sur la base du salaire urbain et des structures des prix), serait moindre.

Finalement, il faudrait aussi ajouter que les revenus monétaires des migrations sont moins significatifs dans l'échantillon de budgets peulhs que dans celui des toucouleurs. Les autres produits de consommation non alimentaires occupent une place moindre dans le budget d'importation peulh. Il est possible qu'à cette époque, la migration saisonnière des Peulhs ait été largement concentrée sur l'élevage non monétarisé plutôt que sur un mouvement en faveur des ventes du bétail et du travail salarié.

#### A.3.b(3) Migrations des Soninkes

Les Soninkes sont de la classe des migrants du fleuve, recrutés par les entreprises maritimes et plus tard des travailleurs manuels, et représentent en fait la plus grande ethnie parmi les travailleurs migrants d'Afrique noire en France. Tant leur structure sociale de migrants dans les foyers de Paris que celle de leur village est adaptée à l'épargne simplifiée et aux transferts de fonds substantiels au village. Le système est renforcé par les institutions sociales liées à l'émigration, comme la gestion patriarcale du groupe et les pressions sociales émanant de la compétition aiguë parmi les migrants masculins.

---

<sup>1</sup>Ces produits comprennent le travail des femmes

TABLEAU 7. Revenu des migrations en pourcentage de revenu (1), ménage fouta moyen, 1957-58, par personne/année

<u>Catégories de recettes</u>	<u>FCFA/personne/année</u>
Revenu monétaire	4.395
Valeur d'échange (2)	735
Valeur de consommation au foyer (2)	5.060
	Revenu total 10.190
Revenu des migrations	1.210
Migrations comme revenu monétaire	28%
Migrations comme pourcentage du revenu total	11%
<p>(1) Le revenu des migrations est fourni par les hommes; l'échange, la valeur de la consommation du foyer et les autres revenus monétaires sont fournis par les hommes et les femmes.</p> <p>(2) La valeur de l'échange et des produits consommés au foyer est calculée à partir des prix du marché local. Cette méthode surestime la demande locale effective, et partant le prix applicable au marché local; elle déforme de plus la valeur réelle parce qu'elle omet le salaire rural/urbain et les disparités de prix.</p>	
<u>Ventilation des dépenses monétaires</u>	
Produits alimentaires locaux	23,5%
Produits alimentaires importés	22,0%
Autres catégories d'importations:	
Etoffes	28,5%
Produits de consommation (fil, savon, kérosène)	1,0%
Produits lourds	4,5%
Construction	3,0%
Cérémonies, présents	2,5%
Taxes	6,5%
Transport	3,0%
Culture (location, main-d'oeuvre, outils)	5,5%

SOURCE: PUF, Extraits, p. 196.

1

Ces biens incluent la main-d'oeuvre des femmes.

En dépit de la facilité d'adaptation de la société soninke, la stricte adhésion à ces institutions sociales a contribué à une détérioration continue dans la production agricole du Guidimakha. Dans cette région, plus que dans la région ouest du fleuve, la production agricole est réalisée par les femmes et une main-d'oeuvre servile produisant des céréales, de l'arachide et des légumes. On observe des contradictions saisissantes dans l'application de l'indivisibilité de la propriété au détriment de l'enrichissement individuel des migrants, et dans la maintien du système de prise de décision patriarcale au détriment de la main-d'oeuvre agricole éminemment féminine et servile.

Bien qu'en théorie, les femmes conservent le produit de leur travail sur leurs propres champs, de plus en plus leur production individuelle est destinée à l'usage familial, en raison de la faible production des champs familiaux et des hausses du coût de la vie.<sup>1</sup> Alors qu'une part écrasante des revenus monétaires familiaux sont fournis par les migrants masculins, leur manque de spécialisation et leur faible salaire à l'échelle européenne ne peuvent suivre le rythme de l'augmentation des prix associés au maintien du mode de consommation qu'ils ramènent chez eux.

D'après la conclusion de War on Want, alors que des courants monétaires importants existent dans la collectivité rurale, ceux-ci suivent des circuits bien définis. Dans les entrevues de village, on constate que quelques femmes produisent encore des pagnes de coton teints à l'indigo et du savon-maison, consomment peu de thé, et échangent leurs produits. L'argent venant des salaires européens revient souvent à l'économie européenne par les achats de consommation plutôt qu'à l'investissement dans la technologie agricole. Bijoux et radios sont achetés, mais rarement des outils agricoles, des pompes ou des puits. Dans certains cas, les remises servent à employer de la main-d'oeuvre (voir les documents War on Want).

---

<sup>1</sup>Entrevues à Sélibaby, Danquéremou, Gouraye, août 1980.

## B. Pressions résultant de la sécheresse

L'impact de la sécheresse des dix dernières années n'est pas facilement dissociable des influences qu'éprouvaient déjà la société mauritanienne avant cette époque. Plusieurs facteurs ont modifié de manière permanente la société transhumante, et notamment la société nomade. Ce sont la dépossession, les migrations accélérées, la sédentarisation et la dépendance de l'aide alimentaire.

### B.1 Dépossession nomade et perte d'effectifs de production

Toupet affirme que la sécheresse des années 70 annonce la "crise" de la société nomade. Orientée vers la richesse matérielle et l'économie commerciale du sud, nombre de Beidanes ont été, dans les années 70, dépossédés du fait de la perte de leurs troupeaux, et forcés de s'installer définitivement dans la zone agricole du sud et dans le capitale administrative et commerciale de Nouakchott.

Durant cette période, le gouvernement a également exercé des pressions politiques pour libérer les esclaves et les travailleurs serviles. Alors que beaucoup de Haratins et Abids isolés géographiquement ou liés par leur occupation demeurent comme locataires, travailleurs serviles ou esclaves pour leurs maîtres, la plupart d'entre eux peuvent en principe désertier afin de trouver un emploi. Bon nombre, en raison de leur modeste statut social et du manque général de possibilités d'emploi dans le secteur moderne, ont des positions serviles ou des petits commerces. Les travailleurs itinérants haratins interrogés ont confirmé que leur situation financière actuelle est à peine préférable à celle de leur position antérieure; or, étant donné qu'ils sont prêts à accomplir n'importe quelle tâche, même avilissante, ils ne sont pas "sans emploi" mais plutôt "sous-employés" (Entrevues, Kiffa).

Les Beidanes, d'autre part, ont perdu aussi bien leur capital de bétail que la main-d'oeuvre haratin. Ceux qui conservent leurs Haratins

sont moins à même d'en acquitter les frais et ces derniers deviennent souvent un fardeau financier pour le foyer beidane. Quelques Beidanes ne sont pas habitués aux aspects de la production agricole d'oasis et de décrue dont ils ignorent les méthodes. D'autres Beidanes, qui s'adonnent depuis longtemps à l'agriculture, sont confrontés par des rendements agricoles déclinants et par l'exode des travailleurs haratins. En général, ces systèmes de production ont perdu une grande partie de leur capital en bétail et en terres et se sont affaiblis avec la perte d'une main-d'oeuvre bon marché qu'ils ne peuvent remplacer.

## B.2 Migrations accélérées, axes de migration différents et nouvelle composition de la population migrante

Dans les régions sédentarisées, la sécheresse a accéléré les migrations et créé des absences saisonnières de longue durée. Ainsi, dans la région de l'Assaba, l'homme actif du ménage en donne la responsabilité à des hommes inactifs jusqu'au moment où, ayant amassé un pécule, il oblige les femmes et enfants de la famille à le suivre. La migration temporaire, quelle qu'en soit la durée, est encore préférable à l'émigration. Même si, avec les conséquences de la sécheresse, le potentiel de production du ménage s'anéantit, il est préférable de garder la famille au village étant donné: (1) l'attachement sentimental à la propriété; (2) l'investissement immobilier et les droits fonciers; et (3) le coût relativement élevé de la subsistance des membres inactifs de la famille dans l'environnement urbain.<sup>1</sup> En brousse, la famille peut vivre avec des

---

<sup>1</sup>Entrevue paraphrasée de Kiffa, Ahmed Salem, 21 juin 1980: "J'étais habitué à venir de temps en temps à Kiffa pendant la saison sèche pour avoir de l'argent en plus. Ma famille ne possède rien en brousse maintenant--plus de culture--et cette année, les derniers animaux sont morts. J'ai été obligé d'amener ma famille ici car ils ne pouvaient subvenir à leurs besoins en brousse. Heureusement, nous pouvons habiter la maison de ce parent. Nous ne pouvons aller à Nouakchott, même si nous ne trouvons pas de travail à Kiffa; je ne peux pas aller à Nouakchott et laisser ma famille ici parce qu'ils n'ont pas assez pour vivre sans moi. Nous sommes attachés à l'Assaba. Nous sommes nés ici."

besoins minimaux et des suppléments d'aide alimentaire. En ville, la famille est également entourée d'amis et de parents qu'elle doit soutenir financièrement.<sup>1</sup>

Non seulement les migrations extérieures se sont accélérées, mais les axes sont différents. Alors que la plupart des migrations saisonnières beidanes et toucouleurs allaient particulièrement vers le Sénégal, la plupart des nouvelles migrations se dirigent vers Nouakchott qui offre des emplois administratifs et commerciaux, et vers Nouadhibou où se trouvent des emplois militaires, de pêche et portuaires.<sup>2</sup> Très peu de ces migrants obtiennent des emplois salariés, et les activités commerciales de rente à grande échelle demeurent le privilège d'un petit groupe beidane.<sup>3</sup> La caractéristique des années 60 des migrations toucouleurs à Dakar était également le manque de spécialisation des emplois. Cependant, dès qu'il a acquis un certain degré de spécialisation, le Toucouleur migrant a tendance, selon l'étude du PUF, à s'établir lui-même plus ou moins définitivement.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup>Diop, p. 131: "Ces personnes qui vivent auprès des migrants, avec lesquels elles forment des groupes de consommateurs effectifs, constituent des charges beaucoup plus lourdes et permanentes que celles qui sont au Tota."

<sup>2</sup>Colvin, p. 283-286: "Le trait caractéristique le plus frappant de l'urbanisation en Mauritanie est sa forte concentration à Nouakchott, centre administratif qui a très peu d'activités productives."

<sup>3</sup>Colvin, p. 283-286: "Très peu d'immigrants ont été intégrés dans le secteur salarié. Au contraire, ils ont cherché des débouchés dans le secteur privé: le commerce, les emplois subalternes, la vente d'eau ... la spéculation immobilière: Voir également Samir Amin, Neo-Colonialism in West Africa, 1973, p. 77-78: "20.000 employés salariés dont 5.400 dans les mines, 4.000 dans le secteur privé, 4.000 dans l'administration et plus de 2.000 dans le secteur marchand." Aujourd'hui, le chiffre afférent aux mines s'est contracté en raison de la fermeture des mines d'akjoujt, et le chiffre du secteur privé est peut-être moindre par suite de l'écroulement des raffineries de sucre et d'huile.

<sup>4</sup>PUF, p. 249: "Une fois que le Toucouleur atteint un certain degré de spécialisation professionnelle, il se fixe plus ou moins définitivement là où il a un emploi stable."

La plupart de ces nouveaux migrants de Nouakchott n'ont pas suivi ce modèle de migration plus ancien, lequel offre des opportunités ultérieures d'emploi stable.

Un autre courant saisonnier migratoire correspond aux habitudes de négoce provoquées par le système des tarifs et des prix différentiels imposés aux produits d'importation sénégalais, mauritaniens et maliens. Quelques catégories de produits alimentaires, médicaments et étoffes demandés par la population croissante de Nouakchott sont disponibles à meilleur marché à Dakar, tandis que d'autres catégories du même genre de produits sont moins chères à Nouakchott. De même, le thé et le sucre sont moins chers dans le sud-est mauritanien que dans la région adjacente du Mali. Le train Dakar-Bamako offre aussi la possibilité de livrer certains produits de consommation sénégalais à un meilleur prix que ce qui est offert après le transit au Mali. Par ailleurs, la difficulté d'obtenir des devises étrangères favorise les voyages au Sénégal ou vice-versa afin d'obtenir des produits de base, cependant que leur vente rapporte également des devises étrangères. Ce négoce est à la fois facilité et augmenté par un courant continu de migrants et de voyageurs de commerce. Un courant définitif en direction du Sénégal est constitué de réfugiés haratins, et, en raison des liaisons politiques en Mauritanie, ces déplacements peuvent être à la fois permanents et uni-directionnels.

L'ampleur géographique des migrations internationales ne peut se mesurer. Les études ont indiqué que l'importance des revenus qui en découlent est cruciale pour l'économie mauritanienne dans son ensemble:

Les auteurs de l'étude IDEP ont estimé que les transferts monétaires liés aux migrations de toute la Mauritanie pour une année récente ont totalisé 1 milliard 450 millions de FCFA, soit 290 millions UM. Cette même étude démontre que ce montant est supérieur à la moyenne annuelle d'aide en prêts et dons que la Mauritanie a reçus durant les années 1963-1968 (War on Want, 1977, p. 54).

Il semble que les migrations offrent désormais la source de revenu la plus importante pour l'ensemble de la population et excède les contributions

fournies par les services, l'assistance ou le secteur agricole qui se meurt. Pour la plupart des ménages, il reste très peu d'autres alternatives que celle de la migration.

La sécheresse a mis l'accent sur l'importance des migrations pour l'économie, modifiant son orientation et la composition de sa population migrante. A Nouakchott notamment, divers groupes ethniques et castes se font concurrence pour les mêmes créneaux d'emplois. La configuration des castes peut se reproduire sur le modèle spatial des implantations, où les Haratins et les populations riveraines s'assemblent au centre de la ville, et les Beidanes habitent la périphérie, bien qu'il n'y ait pas de séparation spécifique en quartiers selon les groupes ethniques. Il peut exister une différenciation dans le secteur principal entre les grands commerçants haratins, encore que les Peulhs/Toucouleurs aussi bien que les Beidanes/Haratins s'adonnent au commerce. A l'inverse des migrants de Dakar, il y a peu de spécialisation ethno-professionnelle. Ceci est peut-être dû au très faible niveau d'activité productive primaire et secondaire de Nouakchott.<sup>1</sup>

### B.3 Sédentarisation dans l'intérieur et orientation selon les routes et les débouchés commerciaux

La sédentarisation le long des routes goudronnées et dans les villes n'a pas nécessairement accru la productivité de ces dernières. Antérieurement, l'économie des villes était caractérisée par l'échange des produits--elles étaient, dans un certain sens, des postes de négoce. Actuellement, le recul des possibilités de production autour de ces nodules démontre qu'ils sont essentiellement des débouchés pour les importations originaires de Nouakchott et pour les prestations de services (comme l'aide

---

<sup>1</sup> Les femmes Beidane penchent plutôt pour les étoffes et voiles d'import-export, et les femmes du fleuve pour les denrées, légumes, étoffes teintées et pagens de fabrication locale.

alimentaire). Relativement peu de produits mauritaniens sont acheminés en sens inverse.<sup>1</sup>

Dans le même temps, les villes elles-mêmes offrent peu de possibilités d'emploi à leur population croissante. Durant l'été 1980 à Kiffa, les seuls emplois salariés étaient des travaux temporaires auprès de la compagnie de construction routière MENDES, des emplois dans la cadre du projet SONADER pour le forage de puits, des postes de mécaniciens dans les garages et des emplois administratifs remplis par des agents désignés. La production animale locale est relativement faible, et de grandes vents n'ont lieu que saisonnièrement, ou avant les fêtes. Il existe également un marché de produits artisanaux et de produits maliens pour les expatriés.

Pendant une grande partie de l'année, le marché de Kiffa, est davantage l'expression d'une irrégularité très marquée au niveau de l'offre et de la demande et d'un chômage déguisé plutôt qu'un exemple de centre commercial florissant.<sup>2</sup> Un petit nombre de commerçants patentés contrôle des chaînes de modestes marchands et vendeurs endettés. Par conséquent, la plupart de l'activité se réduit à la circulation superflue de biens et à la circulation inflationniste de l'argent.

Plutôt qu'une différenciation par produits,<sup>3</sup> il existe sur le marché de Kiffa une différenciation par quantité de biens, caste et sexe. Les

---

<sup>1</sup> Les camions de fret revenant de Kiffa sont souvent vides. Quelques grands marchands de bétail peuvent se permettre de louer des véhicules de transport. Sinon, ces camions de fret transportent des amis et de petites marchandises d'ami ou circulent sans chargement de retour. A Kamour et Guérou, le commerce d'importation est monopolisé par un ou deux marchands, et la production domestique circule dans la ville. A Kamour, la production maraîchère d'oasis semble avoir cessé entièrement faute de débouchés commerciaux (juin-août 1980).

<sup>2</sup> Marchand de Kiffa, 19 août: "Ce n'est pas un marché, ce n'est pas le commerce qu'ils font, c'est une occupation du temps ... le sous-emploi."

<sup>3</sup> ... à l'exception du charbon, du henné, des produits de beauté et des épices locales habituellement vendus par les Haratins, et les produits de beauté, par les Beidane. Même, ces derniers vendent également des produits alimentaires.

grossistes, en majorité beidanes, possèdent des licences d'import-export et assurent la distribution à crédit aux détaillants moyens. Ces marchands paient des taxes en fonction des bénéfices calculés selon un plafond fixe. Les détaillants, également beidanes, distribuent à crédit aux vendeurs de table et de rue qui sont en majorité des femmes haratins. La location d'une boutique coûte 400 UM/mois, alors que les vendeurs de table et de rue paient une taxe quotidienne de 10 à 15 UM s'ils sont autorisés. Les grossistes importants achètent à Dakar par l'intermédiaire de Nouakchott, ou, si les liaisons d'affaires le permettent, par Mataam afin de diminuer les taxes et les différences de prix (Entrevues, 16 août). Les relations de crédit entre le grossiste et le détaillant sont basées sur une relation de client et sont remboursées saisonnièrement. Les grossistes, et les détaillants dans une certaine mesure, peuvent profiter des fluctuations de prix saisonnières sur l'octroi de crédit aux autres détaillants et aux consommateurs.

La grande majorité des détaillants et des petits vendeurs achètent quotidiennement aux détaillants ou aux grossistes à crédit et remboursent quotidiennement ou hebdomadairement. Puisqu'ils ne peuvent spéculer sur les changements de prix, ne possédant pas de stock et vendant de petites quantités, ils vendent par unités variables--des verres, des conserves, des boîtes--afin de conserver des profits. Ceci est illustré par le fait que les vendeurs à qui l'on a demandé quelle était la période où les profits s'accroissaient a répondu: "Plus je vends, plus j'ai de profits, quelle que soit la saison."<sup>1</sup> En d'autres termes, ils perçoivent leur profit comme étant lié à la quantité plutôt qu'au coût/prix de vente par unité. Parce que ces femmes achètent (à crédit) et vendent quotidiennement, le rapport coût/prix de vente par unité demeure presque constant. Incapables d'emmagasiner des biens, elles ne peuvent abaisser leurs coûts, mais plutôt elles ajustent leur prix

---

<sup>1</sup>Kiffa, 23 juin/16 août: Les femmes haratins et peulhs, vendeurs de charbon, tabac, henné, huile et mil.

augmente. Après remboursement au marchand et acquittement de la taxe quotidienne, les petits vendeurs touchent en moyenne 50-100 UM par jour.

D'autres exemples illustrent les difficultés de trouver un emploi.<sup>1</sup> L'occupation quotidienne de quelques femmes haratins est de porter de l'eau à 10-20 minutes de marche du marché, la vendant à un ou deux UM à un vendeur qui la revend à deux ou trois UM par boîte vide sur le marché. Le boulanger emploie soir et matin des garçons de courses pour porter à pied le pain aux détaillants de la ville. Les détaillants, à leur tour, emploient des sous-vendeurs pour le marché et la clientèle indépendante. Les petits vendeurs et les garçons de courses ne sont pas payés en fonction de la quantité vendue mais une somme globale de 50-100 UM la course. Le travail d'un domestique bien payé rapporte 1000/2000 UM/mois.

#### B.4 Dépendance de l'aide dans l'intérieur

La pénurie générale d'emplois salariés en ville et la productivité déclinante à la campagne signifient que le migrant de saison sèche ne trouve pas de revenu en ville et que le villageois en saison sèche n'a pas de réserves lui permettant de subsister. A la fois le citadin et le villageois deviennent tributaires du crédit et de la distribution de l'aide alimentaire. Dans certains cas observés à Kiffa, des villages entiers survivent grâce à l'aide alimentaire, car leurs troupeaux sont réduits et leurs moissons négligeables. Bien que les membres masculins de la famille envoient des produits ou de l'argent sporadiquement, les

---

<sup>1</sup>Kiffa, 22 juin, famille haratin: "Ceux ayant une profession ont le plus de difficultés ... MENDES, SONADER, l'Hydraulique ont déjà recruté. Ceux qui sont disposés à accomplir des tâches serviles peuvent trouver un travail ... Les hommes font du charbon, les femmes le vendent, les hommes sont gardiens chez des fonctionnaires pour 1000-2000 UM/mois. C'est bien payé. Il y a les garçons boulangers qui gagnent de 50 à 100 UM la course. Les femmes vendent des colliers, du tabac, du charbon. D'autres apportent l'eau, la vendent à 1-2 UM aux vendeurs qui la revendent à 2-3 UM la boîte Celia. D'autres pilent le mil pour les gens à raison de quelques UM par jour.

villages, composés de jeunes enfants, d'hommes et de femmes plus âgés, survivent quotidiennement grâce aux donations emmagasinées de céréales et de lait, ainsi qu'au thé et au sucre obtenus à crédit. Dans ces villages, hommes et femmes ont déclaré ouvertement que sans les dons alimentaires ils seraient partis depuis longtemps, n'ayant aucune activité économique qui les retienne.<sup>1</sup>

Reinstallés dans la ville la plus proche le long de la route, sans aptitude utilisable, leur capital pouvant être porté au dos d'un âne et n'ayant guère de possibilités d'emplois, ces gens, une fois de plus, dépendent de l'aide alimentaire. Pour les Beidanes, les emplois manuels ou de service sont déshonorants et inconnus. En ville, du moins, les Beidanes peuvent demander la charité et le tribut aux autres castes, selon le système traditionnel d'obligations mutuelles comme on peut s'y attendre:

Nous sommes une famille noble. Nos fils sont religieux. Nous ne connaissons pas le travail. Nous avons des animaux et des esclaves, nous les avons perdus et sommes venus à Kiffa. Les gens nous donnent de l'argent, de la nourriture, des vêtements parce que nous sommes respectés; ils nous les donnent par devoir envers l'Islam. Habituellement, les gens essaient de se montrer capables. Nous avons plutôt dit la vérité. Nous ne connaissons pas le travail. Seule la vérité peut avoir des résultats positifs. La vérité est celle d'Allah (Kiffa, 20 juin).

Pour ces gens, vivre de charité ou de dons alimentaires revient moins onéreux que de travailler manuellement, car la charité ne menace pas leur sens de l'honneur et leur respectabilité. Ils ont choisi de vivre de cette manière.

---

<sup>1</sup>L'affirmation répandue concernant la distribution de l'aide alimentaire est qu'elle attire les populations rurales vers les centres urbains où la nourriture est fournie gratuitement ou à des prix subventionnés. Cependant, l'autre aspect de ce service, est que la fourniture d'approvisionnements alimentaires à des régions isolées permet aux gens de continuer à habiter ces terres improductives qui, sinon, risquent d'être abandonnées.

C. Effets des migrations et des pressions de la sécheresse sur les activités économiques de la femme et de sa position dans le ménage

C.1 Conditions rurales

C.1.a Immobilisme forcé de la femme beidane

La femme beidane idéale est inactive et décorative, physiquement immobile et sachant s'exprimer. Chez les Beidanes, si l'interprétation de l'Islam dicte rarement la réclusion des femmes, elle encourage néanmoins sa protection de l'oeil du public vulgaire. Les aptitudes beidanes, en raison de l'usage répandu d'esclaves et de travailleurs serviles dans les champs ou les pâturages, sont presque exclusivement liées à l'entretien et à la gestion de la tente, ainsi qu'à la répartition des produits.

A cause de cet idéal, et dans l'intérêt de garder la propriété, l'homme actif demande à sa femme de rester dans la tente pendant qu'il migre pour prendre un emploi. Confinée à la tente, laissée au foyer, elle symbolise, contre les pressions de l'urbainsation, un passé idéalisé. Cependant, elle assume rarement le rôle de chef du ménage, de la famille ou de la fraction. Si elle possède des servantes, elle accomplit sa tâche traditionnelle qui consiste à gérer ou surveiller leurs activités afin d'être sûre que ses jeunes enfants reçoivent chaque jour mil, charbon de bois et eau. La plupart des femmes interrogées avaient l'impression que leur vie n'avait guère changé au cours des dix dernières années. En les observant de plus près, elles ont révélé que leurs conditions matérielles s'étaient dégradées, et qu'elles cherchaient donc des moyens d'améliorer leur situation (Voyages dans les oasis de l'Assaba, Billouwaire, Legrane, N'Takat-El-Wasa).

C.1.a(1) Inertie et manque de ressources

L'inertie décrit le mieux la position des femmes beidanes: incapable de quitter sa région en raison des sanctions sociales et du désir de son mari de la voir assurer "la protection de la tente", elle est maintenant, à cause de la productivité déclinante des troupeaux, des palmiers dattiers et de l'agriculture d'oasis, reléguée à un niveau de subsistance précaire.

Par ailleurs, on n'observe aucun investissement rural significatif soit par un individu, soit par les services publics, hormis la construction de bâtiments en banco (argile) par les jeunes et des travailleurs embauchés. Lorsqu'un investissement du Service de l'agriculture existe, il est souvent négligé ou abandonné: "Le Service de l'agriculture nous a acheté des semences de légumes il y a trois ans--c'est la seule fois où il est passé--mais nous ne savions pas quoi faire des semences et nous n'avions pas d'outil. Les semences sont encore dans un bâtiment adjacent (Legrane, juin 1980).

L'exception à cette règle est le village haratin où les femmes, habituées à la production agricole, souffrent plutôt d'une productivité en régression et d'une demande effective limitée pour leurs produits. Leurs techniques sont rudimentaires, et leur culture maraîchère, produite après les céréales, et les légumineuses, est ravagée par les animaux et les insectes, et demande un arrosage à la main quotidien fastidieux. Les femmes de l'Oued Rhoda ont déclaré que leur travail inclut maintenant des responsabilités masculines comme le défrichage, les clôtures et le transport. Leur problème primordial est la faible rémunération de leurs efforts. N'étant pas grands consommateurs de légumes, ils les produisent pour le marché de Kiffa. Le principal consommateur de légumes de Kiffa est la compagnie de construction routière MENDES (Kiffa, 16 août). Les récoltes maraîchères des alentours de Kiffa y parviennent simultanément; aussi la saison de production aboutit-elle à de gros excédents saisonniers par rapport à la demande effective. A chaque village, les femmes disent qu'une partie importante de leur récolte est perdue dans le champ, une autre partie durant le transport au marché et une troisième pourrit au marché. Pour cette raison, certaines ont cessé de produire des légumes (Kamour, N'Takat, Oued Rhoda, Billouvaire). Ceci vaut non seulement pour les villages éloignés de la route goudronnée, mais également pour ceux qui longent la route ou ont un accès aux pistes facilement utilisables pour le transport.

La femme productrice de légumes a deux options: (1) si elle dispose d'un moyen de transport, elle peut commercialiser toute sa récolte à Kiffa, à un prix très bas de production excédentaire et un risque de perte absolue; ou, (2) elle peut vendre de petites quantités à des intermédiaires qui achètent au champ à un prix relativement moins élevé que celui du marché, et ce sur une plus longue période. L'avantage des ventes par un intermédiaire sur les ventes par le producteur est que l'intermédiaire peut contrôler les conditions sur le marché et connaît une certaine clientèle. Le producteur qui vend doit attendre longtemps au marché et risquer de ne pas vendre, sans pouvoir s'occuper de ses autres champs. Ainsi, trois facteurs de base freinent la rentabilité de la production maraîchère: (1) une demande effective limitée qui conduit à des effondrements de prix aux moments de la récolte; (2) le fait que le producteur n'est pas en mesure d'échelonner les ventes au marché ou de contrôler l'évolution du marché en modifiant ou en conservant sa production; et (3) les conditions adverses de l'offre dues aux animaux, pestes, techniques et transport. L'investissement nécessaire pour remédier à ces conditions dépasse de beaucoup les capacités du Service de l'agriculture régional.<sup>1</sup>

C.1.a(2) Rupture de la division par caste de la main-d'oeuvre et activités rémunératrices sporadiques des Beïdanes

La perte de la main-d'oeuvre servile, l'incertitude de recevoir régulièrement l'argent et des produits<sup>2</sup> des migrants masculins absents et les

---

<sup>1</sup>Discussion avec le chef de Service de Kiffa: "Les coopératives existantes (13) sont des groupes de producteurs, de petits groupes d'entraide, qui n'ont pas encore de fonds de roulement. Nous avons seulement quatre agents de vulgarisation, peu qualifiés, pour toute la région, et un véhicule. Les facteurs de production, extrêmement rares, sont vendus deux tiers du prix de Nouakchott et sont néanmoins très coûteux pour le producteur. A la fois les hommes et les femmes ont besoin d'une formation extensive à temps complet et d'un soutien matériel fiable."

<sup>2</sup>Pour la plupart des cas interviewés, l'expéditeur décidait l'utilisation de l'argent, en envoyant de l'argent destiné à des buts spécifiques par l'intermédiaire d'un émissaire, ou des produits en nature (ce qui réfute l'hypothèse que ces femmes jouissent maintenant d'une plus grande liberté de gestion).

exemples visibles des ventes maraîchères haratins ont à certains égards diminué l'isolation et le dédain pour le travail agricole qui caractérisaient les femmes beidanes. Les hommes et les femmes de Legrane ont décrit sommairement l'évolution de la dernière décennie:

Avant la sécheresse, nous étions gras et tranquilles (c'est-à-dire, enviés et satisfaits), mais les hommes se sont épuisés durant la sécheresse à chercher des pâturages et de l'eau, ... maintenant, les hommes sont inutiles et nous vivons de notre graisse. (Traduction d'Ahmed Salem, paraphrasée par l'auteur).

Bien que ces femmes fournissent peu de produits agricoles, les femmes des oasis essaient par diverses méthodes de se procurer un revenu sporadique en vendant du henné, de la menthe et les produits artisanaux qui sont leur spécialité. Cependant, ces occupations ne les absorbent qu'occasionnellement, et à seule fin de pallier des lacunes spécifiques dans leurs revenus. Bien qu'une tente puisse être fabriquée par cinq femmes en un jour, et une natte de grande dimension en deux mois, leur production occupe souvent une ou deux semaines et six à huit mois respectivement (comparaison des durées citées par Boghé, Mondy, Boutilimit, Boumdeyt, Legrane). Quelques femmes beidanes habituées aux soins des chèvres et des moutons faibles ou malades s'occupent de négoce intermédiaire d'animaux, si le capital le permet, bien que l'on décourage la vente du bétail et du campement. Elles n'élèvent pas réellement du bétail vendent rarement des produits animaux (lait, beurre ou peaux) parce qu'actuellement ils suffisent à peine à la seule consommation du ménage. Ces efforts visant à obtenir des revenus ne doivent pas être analysés comme des occupations génératrices de revenus: selon la plupart des femmes interrogées, ils sont sporadiques et loin d'être rentables.

### C.1.a(3) Non-rentabilité des aptitudes connues

Les villageois interrogés qui étaient les plus éloignés d'un centre commercial sont ceux de Boumdeyt. Les femmes y sont relativement recluses et ont laissé les hommes répondre à la plupart des questions les concernant qui leur ont été posées. Les hommes ont déclaré que les femmes

beidanes de Boumdeyt s'adonnent uniquement au tissage de nattes et à la fabrication de coussins, et conservent les pratiques traditionnelles. Les femmes ne quittent jamais Boumdeyt pour vendre leurs nattes de luxe (le prix plancher cité était 20.000 UM), qu'elles fabriquent en moyenne sur une période de huit mois. Les nattes sont emportées par des marchands ambulants qui fixent leur prix à la production en fonction de leur connaissance du prix de vente en vigueur. Les femmes, en raison de leur immobilité et de leur isolement n'ont apparemment pas connaissance des conditions du marché s'appliquant à leurs produits. Elles savent que les prix de leurs facteurs de production--cuir, paille, produits de tannage et de teinture (habituellement écorces d'arbre et cendre)--ont accusé une hausse marquée ou ne sont plus disponibles localement.<sup>1</sup> Elles vendent désormais moins de nattes à un prix supérieur, et voient peu de chances d'accroître leur production en raison des contraintes qui affectent tant l'offre que la demande. Par conséquent, leur production demeure plus une distraction qu'une source de revenu (voir Tableau 8).

N'Taket-el-Wasa est une oasis peuplée de Haratins et Massanis, située à environ 10-50 km de la collectivité établie le long de la route de Guérou, et à environ 45 km de Kiffa, ou assez près à pied ou à dos d'âne de la route goudronnée. Bien que la majorité des cultivateurs de céréales et de légumes dans les oasis soient des femmes haratins, les femmes beidanes travaillent à la production de quelques légumes et de henné. Ces dernières fabriquent également des nattes et des portes-clés en cuir et en plastique qui se vendent à Guérou. Il existe ici un consensus entre hommes et femmes: celles-ci doivent entretenir le ménage durant l'absence des hommes. Par exemple, une femme achètera le cuir et les

---

<sup>1</sup>La paille vient de l'est de l'Assaba et du Hodh, les teintures sont importées de l'extérieur de la région et les produits de tannage, dérivés des arbres se trouvent moins facilement en raison de la sécheresse et de l'interdiction de dépeuiller l'environnement. Etant donné que la plupart des animaux sont vendus sur pied au Sénégal, au Mali ou en Côte d'Ivoire, le cuir et les autres sous-produits animaux sont relativement rares. Ceci est particulièrement vrai en raison des conditions particulières à la sécheresse.

TABLEAU 8. Exemple de la rentabilité comparative du tannage et de la fabrication de nattes

	CAS: TRADITIONNEL		CAS I: HARATIN DE KIFFA, 1960 (peaux tannées)				CAS II: BEIDANE DE BOUNDÉYT, 1980 (natte de luxe de 6m <sup>2</sup> )				CAS III: BEIDANE DE BOUNDÉYT, 1980 (1,5 m <sup>2</sup> de natte par jour)			
	SOURCE	IMPACT/ SECHE-RESSE	PRIX MARCHÉ UM	UNITE	NBRE D'UNITES	COUT EN UM	PRIX MARCHÉ UM	UNITE	NBRE D'UNITES	COUT EN UM	PRIX MARCHÉ UM	UNITE	NBRE D'UNITES	COUT EN UM
<b>TANNAGE</b>														
<b>Matériaux</b>														
Peau	sous-prod.		100	Cuir moyen	1	100	C-100 <sup>1</sup>	Peau moyen	30	(30.000)	100	Peau moyen	3	200
Cendre	sous-prod.		10	Mètre de bois	0,5m	5								
Ecorce, cosses <sup>1</sup>	collecte	Tributaire des ressources	30	Boîte celia	1	30	75 moyen	Moude	0,5/peau	1.125	75 moyen	Moude	0,5/peau	112,5
Eau			2	Boîte celia	6	12								
Couteau		?								Trib. ress.				Trib. ress.
Basin		?								Trib. ress.				Trib. ress.
Total partiel						Trib. ress. 147 (+)				Trib. ress.				Trib. ress.
Main-d'oeuvre <sup>2</sup> (Salaire imputé)	Servile		(36)	Heure	7	253 (-)					Heure	(21)		
Prix de vente cité - par le product - au marché	Troc		(14)	Heure		103 (-)								
						400								
						250								
<b>FABRICATION DE NATTES</b>														
<b>Matériaux</b>														
Paille/feuilles							?	Charge d'âne	2-3	1.000		Charge d'âne	1	300
Peaux tannées							75	Sachet	15	1.125				
Teinture														
Eau										Trib. ress.				Trib. ress.
Total partiel														
Main-d'oeuvre (Salaire imputé)							(-)	3 femmes 8 mois	(-)	(8,6)		Heure	(24)	612,5
Prix de vente cité par le producteur												(45)	(387,5)	
														1.000

SOURCE: Prix marché de Kiffa: Ahmed Salem--Temps de travail, renseignements sur les facteurs de production, prix Boundéyt: enquêtes.

<sup>1</sup>Coût d'achat le cas échéant; ici: valeur imputée.

<sup>2</sup>Salahaa ou dubarg

<sup>3</sup>Enlever les poils-4 heures; tanner-3 heures; trempage et séchage: 10-12 jours, sans main-d'oeuvre.

TABLEAU 8: NOTES

<sup>1</sup>La catégorie intitulée salaire imputé indique le gain du producteur puisque le producteur dans les trois cas est également le vendeur du produit fini. En d'autres termes, le gain a été imputé en soustrayant simplement le total des coûts des facteurs de production matériels des prix de vente cités par le producteur et des prix atteints sur le marché, et en divisant le solde par les heures nécessaires citées par le producteur.

<sup>2</sup>Dans le cas II, la valeur des peaux est comprise en tant que prix de Kiffa, ou le prix du marché le plus proche pour ce facteur de production. Cette colonne montre que la fabrication des nattes, avec des peaux fournies par le marché, coûterait davantage en facteurs de production matériels que les prix de vente cités par les producteurs. Autrement dit, la fabrication traditionnelle des nattes demandant trente peaux n'est pas rémunératrice si ces peaux sont achetées à la valeur du marché. Dans le cadre d'un système commercial, on ne produirait tout simplement pas de nattes.

<sup>3</sup>Le cas III montre qu'une plus petite quantité de nattes produites avec seulement trois peaux est en fait rémunératrice pour le travailleur, au modeste taux de 8,6 UM l'heure dans les conditions actuelles applicables au travail horaire.

88

provisions alimentaires pour deux semaines à crédit à Guérou. De retour à N'Takat-el-Wasa, elle tisse une petite natte, avec l'aide des voisins ou des femmes de la famille, en utilisant des feuilles de palme et du cuir. Elle vend ceci 1000-1500 UM à Guérou, rembourse le marchand auprès duquel elle s'est endettée, et, avec le bénéfice, achète des stylos Bic, du plastique et quelques provisions. Elle tisse une douzaine d'étuis en cinq jours, qu'elle vend pour de la nourriture dans l'oasis ou à Guérou. Les femmes affirment que là où ces activités étaient auparavant un revenu supplémentaire pour l'achat de vêtements et de colliers, elles deviennent de plus en plus nécessaires pour leurs achats de thé et de sucre, car les hommes s'absentent chroniquement. Dans ce cas, les femmes, en raison de leur interaction directe avec le marché, sont à la fois conscientes de l'évolution des prix des facteurs de production et de la demande pour leur produit. Elles varient leurs produits, et sont désireuses d'apprendre des techniques plus raffinées. Une fois encore, leur problème immédiat est le prix élevé des facteurs de production et de ce fait, le coût élevé d'articles qu'il leur est difficile de vendre localement.

A Moundi, situé à trente kilomètres du marché de Boghé, les femmes haratins ont complètement abandonné le tissage de tapis ou de nattes à vendre. Elles ne parviennent pas à se procurer les éléments nécessaires à la production, ni à trouver le temps de quitter le village pour vendre leurs produits, et rencontrent rarement un marchand qui peut leur offrir un prix profitable. L'agriculture des terres sèches de Moundi est une activité qui leur incombe de plus en plus, et elles y consacrent plus de temps alors que les rendements fléchissent. Le maraîchage irrigué n'est pas actuellement une perspective viable pour la saison sèche parce que l'eau doit être tirée d'une profondeur de 55m.

L'enseignement élémentaire coranique, qui est un autre talent beidane et une profession hautement appréciée, n'est pas nécessairement rémunérateur dans les régions rurales. La rétribution citée pour donner une leçon par jour est de 10-20 UM. D'autres ont signalé que ces salaires ne sont pas demandés mais représentent plutôt des présents que leur offrent leurs

clients par respect pour leur connaissance. L'enseignante religieuse zawaya dédaigne la richesse matérielle et préfère une quasi-réclusion. Spécialement dans les régions rurales, sa profession appréciée n'est pas perçue comme un travail, ni comme une source de revenu, mais comme une bénédiction ancestrale et une obligation sociale (Boutilimit, mai; Boghé, juillet).<sup>1</sup>

C.1.a(4) Insécurité - Attrait de la ville

Les femmes beidanes possèdent peu d'aptitudes commercialisables, et celles qu'elles possèdent perdent de leur valeur économique. Par conséquent, alors que ces femmes possédant des techniques artisanales (notamment les Beidanes) deviennent beaucoup plus dépendentes des transferts des migrants pour faire face aux frais du ménage, celles qui cultivent (principalement les Haratins) voient leurs efforts pour faire vivre ce ménage perdre de leur valeur. Les deux catégories sont sujettes à une insécurité financière extrême.

C'est pour cette raison, qu'elles le veuillent ou non, que la plupart des femmes quittent leur village. Une femme âgée de Moundi explique:

Tous les jeunes hommes sont partis et si vous n'avez pas construit une maison vous êtes obligés d'emmener votre femme avec vous. L'investissement d'une maison est la raison pour laquelle les femmes mariées doivent rester au village. Le problème le plus grave est que ces femmes sont obligées de nourrir la famille entière en l'absence de leur mari. Quelquefois, l'argent n'arrive pas. Ce n'est pas la faute des hommes. Lorsqu'il parvient ce n'est pas suffisant pour nourrir et vêtir la famille entière. Une femme ne sachant plus que faire écrivit à son mari en lui disant que s'il ne pouvait pas envoyer davantage il pouvait aussi bien ne rien envoyer (impliquant le divorce). Elle était fatiguée de prendre soin de la famille et de sa belle-mère. Elle

---

<sup>1</sup>L'exception à ce portrait est une enseignante coranique wolof interrogée à Nouakchott qui dirige avec son mari un pensionnat pour étudiants, de même qu'un restaurant.

cultivait les champs du diéri--les hommes n'étaient pas revenus cette saison--attendant la moisson et revenant avec une maigre récolte. (30 juillet, Dieo).

La femme expliqua que si les femmes âgées sont satisfaites de leur vie, étant trop vieilles pour changer, les jeunes femmes sont lasses et mécontentes, menaçant souvent de partir.

Il n'y a pas seulement une raison objective à ce départ (excès de travail) mais aussi une perception idéalisée par les récits de la vie possible ailleurs, et qu'en partant leur vie serait meilleure. "Chaque homme venant à la maison parle de la ville comme d'un palais", et les jeunes femmes, "pleines de curiosité, pensent que vouloir vivre en ville représente la politique de la jeunesse" (ibid). Même dans l'isolement de Boumdeyt, une jeune femme s'est mise à apprendre la dactylographie et, châtié par sa mère et son oncle, a menacé de plier bagage et de partir (Boumdeyt, juin).

Plus on s'approche du "goudron" (route goudronnée), qui est le symbole de l'alternative, plus les opinions sur le comportement des femmes changent de manière radicale (Voir Schéma 1). Une jeune fille de Kiffa, dont le père était marchand ambulant de bétail, reçoit des jeunes gens pour le thé en présence de sa mère.<sup>1</sup>

Elle ne compte pas, comme les filles de Boumdeyt, épouser un cousin qu'elle a rarement vu. Au contraire, elle et sa mère choisiront parmi les différents partis de sa classe sociale.<sup>2</sup> Elle méprise ses soeurs de brousse, et parle de Casablanca et Dakar aussi facilement que de Kiffa.

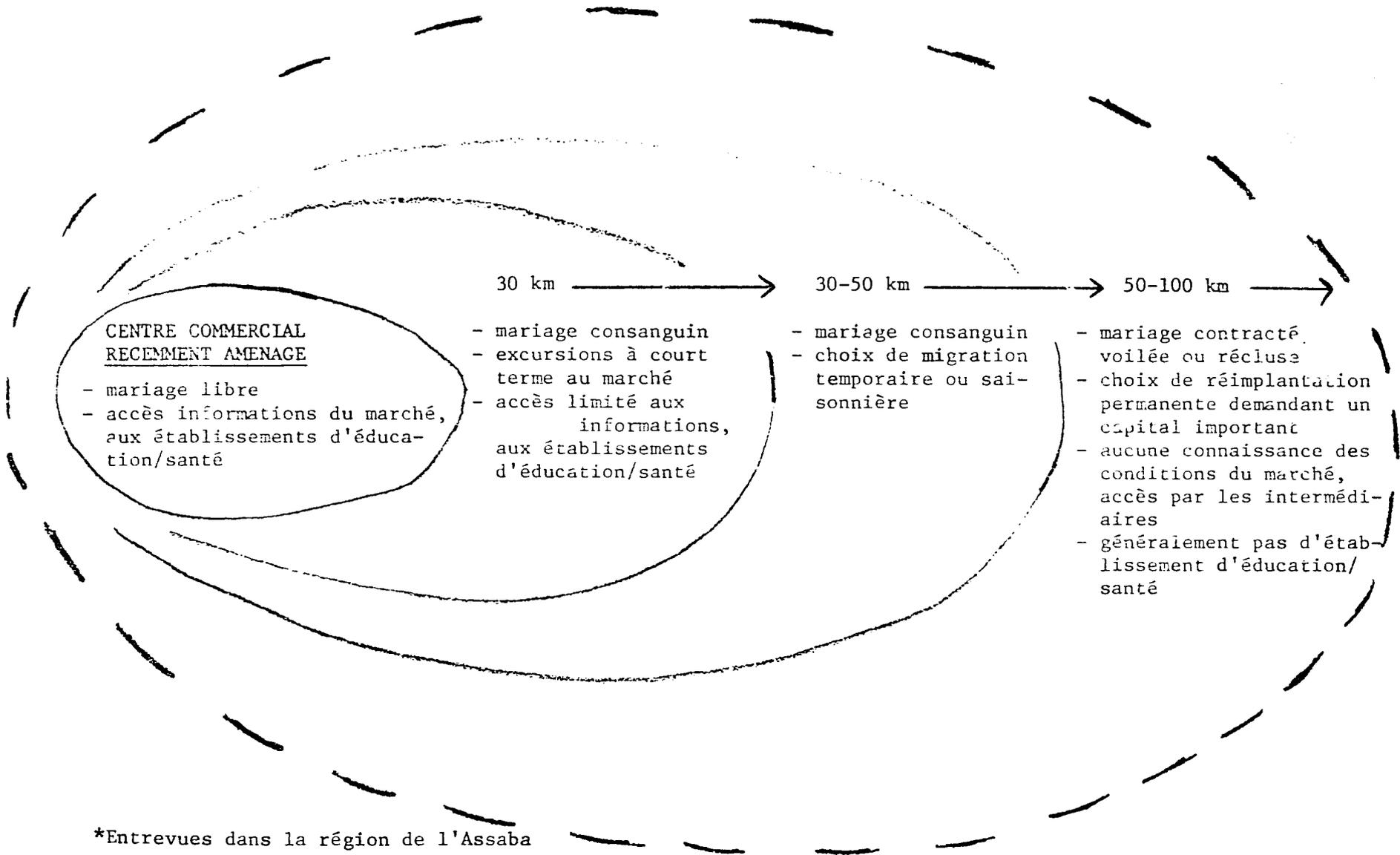
---

<sup>1</sup>Le thé est une coutume sociale centrale autour de laquelle s'élaborent le travail, les mariages et les romances.

<sup>2</sup>Beaucoup de jeunes femmes se plaignent du manque de jeunes gens à épouser dans les régions rurales--une raison de partir qui ne doit pas être sous-estimée!

ILLUSTRATION 2:

Proximité d'une route goudronnée, accès aux ressources et mobilité\*



\*Entrevues dans la région de l'Assaba

Alors que les femmes âgées considèrent la migration des hommes et "la protection de la tente" avec fierté,<sup>1</sup> la migration représente pour les jeunes femmes un défi et une partie de la rébellion de la jeunesse contre les aînés. Souffrant encore d'un isolement relatif, ces jeunes femmes sont inconscientes des conditions de l'alternative urbaine. Elles épousent leur cause poussées par les conditions matérielles d'insécurité et dans un esprit de rébellion.

C.1.b Mobilité sélective des femmes peulhs, toucouleurs et soninkes

C.1.b(1) Accroissement de l'activité productive des femmes et changement de la division du travail au niveau du ménage et de la caste

Etant donné les activités intégrales de production du ménage de la femme peulh, soninke et toucouleur, la migration extérieure accélérée des hommes a affecté l'étendue des tâches qu'elle accomplit et l'ensemble de sa production, et a accru l'importance des activités de subsistance du ménage.

C.1.b(1)(a) Condition changeante des femmes peulhs

Dans la plupart des régions nomades peulhs, tant les zones que fleuve que celles de l'Assaba, les femmes sont obligées, avec la perte du bétail, de s'adonner à l'agriculture. Par exemple, près de Sani, quelques femmes accompagnent encore leurs troupeaux pendant la saison sèche, alors qu'un grand nombre reste au village, cultivant une nouvelle forme de cultures de saison sèche comprenant des légumes, des pommes de terre et des melons. Comme auparavant, durant la saison des pluies, un pourcentage d'hommes revient cultiver le mil et le tamarin. Les femmes cultivent le riz, le bissap, le niébé et le maïs, et contribuent à la culture du mil. Dans ce village, les habitudes migratoires sont encore bien organisées; si les hommes ne reviennent pas, ils envoient généralement de l'argent afin que

---

<sup>1</sup>"Elles ont l'orgueil en jeu" (Moundi, 17 juillet).

les femmes puissent embaucher un travailleur pour le champ de mil. Néanmoins, tant les nouvelles tâches culturales (maraichères) que les nouvelles tâches de préparation (réparation des maisons et de l'équipement) et de gestion (embauche, surveillance des travaux dans le champ de mil) ont été adoptées par les villageoises.<sup>1</sup>

Parmi les Peulhs interrogées dans le Guidimakha, les femmes sont devenues extrêmement dépendantes de l'agriculture comme source de revenu. Bien qu'elles produisent des gombes, du mil et de l'arachide, elles se considèrent comme des amatrices en matière d'agriculture et dépourvue de formation aux techniques culturales. Leur domaine est l'élevage et, ayant perdu la source de leurs moyens d'existence, elles ont été réduites au travail agricole dans lequel elles réussissent moins bien que les femmes soninkes. Brusquement, ces femmes peulhs se sentent inférieures aux Soninkes. Elles pensent également qu'ayant l'habitude de boire du thé et du café et ne sachant pas fabriquer le savon, elles souffrent matériellement plus que les Soninke. Bien que les hommes achètent occasionnellement du thé, ces dépenses incombent aux femmes, qui vendent maintenant du lait en poudre, et travaillent comme domestiques à Sélibaby pour acquitter ces frais.<sup>2</sup> Elles ne peuvent plus jouir des opportunités de vendre du lait frais et caillé, du beurre et des peaux, qui sont de leur compétence et leur activité préférée.

Les femmes de Seyna Koune ne pratiquent guère l'agriculture. Proches de la route goudronnée, elles peuvent dépendre plus facilement des transferts périodiques des migrants, et des marchés de Boghé et Babôbe. Maintenant que la viande et le lait sont moins abondants les femmes ramassent de grandes quantités de gidile, lalo et oulo qui servent de compléments à leur régime alimentaire mais qu'elles peuvent également vendre sur le marché.<sup>3</sup> Elles échangent et vendent également des oeufs, des supports

---

<sup>1</sup>Un cas analogue est celui d'Oulyinge où, en plus du mil, de l'arachide, du niébé et du riz, les femmes cultivent maintenant des légumes.

<sup>2</sup>Traduit par Ba Khlidou, Sélibaby Danquéremou, paraphrase de l'auteur.

<sup>3</sup>A Theynil, les femmes disent que les activités de ramassage ont généralement diminué avec la sécheresse, bien que quelques-unes de ces plantes soient plus résistantes que d'autres.

et des couvercles de récipients, tissés à partir de résidus de sacs et de paille, aux Européens de Boghé. Ici, comme ailleurs, les femmes réparent aussi les maisons et ont quelques activités culturelles (pendant la production de mil et de niébé) qui étaient auparavant des tâches essentiellement masculines (Seyna Kouna, 26 juillet, Dieo).

C.1.b(1)(b) Nouvelles occupations des femmes toucouleurs

Parmi les occupations de caste toucouleurs, notamment les occupations artisanales, il est difficile de distinguer les incidences de la sécheresse et de la migration extérieure de celles qui sont liées à l'influx des importations, ou de la marginalisation subséquente de l'artisanat traditionnel. Les activités des femmes d'un forgeron de M'Bagne se résumaient auparavant au nattage, à la fabrication de bijoux de pacotille, et à l'aide aux hommes pour la moisson saisonnière de leurs champs de culture sèche de mil et de niébé. A mesure qu'empiraient les conditions climatiques, ces femmes, voyant les prix du bétail augmenter, commencèrent à acheter et vendre de petits ruminants. Avec leurs bénéfices, elles voyagent maintenant à Kaédi pour acheter des vêtements, des bijoux et des produits alimentaires qu'elles vendent à M'Bagne. Alors que les perspectives pour les cultures de diéri avaient diminué, ces femmes aident à cultiver les champs du falo prêtés à la coopérative de femmes de M'Bagne. Bien que leurs activités soient maintenant plus complexes et moins constantes ces femmes, estiment qu'elles ont pu s'adapter aux changements.<sup>1</sup> Il est significatif qu'en s'adaptant au changement, elles ont abandonné leurs activités de forgeronnes.

Le changement d'activités n'indique pas nécessairement la rupture des castes, puisque la caste se définit également par certaines relations sociales. Une forgeronne décrit sa profession comme étant d'aller visiter les Torobes et les Fulbes dans différents centres urbains afin de demander la charité ou un soutien matériel. En échange, elle leur parle des activités du village, tresse les cheveux, enfile des colliers ou des bracelets.

---

<sup>1</sup>M'Bagne, 28 juillet.

Avec sa rétribution, généralement en nature, elle pratique un commerce lucratif de produits obtenus dans les centres urbains et revendus dans les villages le long de la route. En d'autres termes, les devoirs et obligations mutuels de la relation sociale traditionnelle entre le noble et la caste sont ici monétarisés.

Avec la sécheresse, les Subalbes, en raison de leur droits aux terres du falo se retrouvent dans la position enviable de cultivateurs, sinon de pêcheurs. La valeur des champs diéri et walo est, dans beaucoup de régions, négligeable alors que celle du falo, pouvant être cultivée toute l'année avec l'irrigation manuelle ou par petite pompe, s'est accrue. En outre, ces champs sont moins nombreux que ceux de walo ou de diéri. A la fois par sa valeur de rareté et par son rendement économique, le falo est devenu comparativement plus précieux.<sup>1</sup> D'un autre côté, la rentabilité de l'exploitation du fleuve est devenue incertaine, et les hommes subalbes de Bodhé/Theynil ont adopté des occupations commerciales. L'entreprise de pêche qu'exploite la famille Theynil s'est transformée en coopérative de commercialisation subalbe centralisée de quarante membres, qui achète le poisson à une compagnie libanaise de Nouakchott, paye les frais de transport encourus par un commerçant intermédiaire, et vend le poisson directement aux clients du marché. Par conséquent, alors que les Subalbes conservent leur monopole sur le marché local, le prix de vente est à présent déterminé par des conditions exogènes--le fournisseur de Nouakchott et le transporteur de Nouakchott. Au surplus, l'occupation féminine du transport de poissons, soit directement soit par l'intermédiaire d'un bana-bana, est maintenant superflue.

---

<sup>1</sup>Dans les meilleures conditions, les walo sont le plus hautement convoités et sont strictement alloués par droits ancestraux. Les diéris, d'accès "libre" sont souvent laissés en jachère et sont soumis aux droits de défrichage et d'usage. Les estimations générales de propriétés de Boghé, par exemple, étaient cités comme walo--plus de 10.000 ac de diéri, des fondés et falos "infinis"--seulement 1.200 hectares. "La plupart des diéris et beaucoup de walos ne valent plus rien maintenant" (Ahmed Salem).

En conséquence, le déclin de l'industrie de la pêche du fleuve s'accompagne d'un début de production maraîchère des falos par les femmes subalbes. Les villageois qui cultivent les arbres fruitiers sur les fondés ont prêté leur falo/fondé aux femmes afin qu'elles le cultivent. Le défrichage, les clôtures, l'arrosage, la plantation et la moisson sont des tâches accomplies uniquement par des femmes. Avec le produit de leur travail, elles sont censées non seulement fournir les condiments culinaires mais également quelques produits de base comme le thé et le sucre. Parallèlement, ces femmes commercialisent encore de petites quantités de poisson séché et fumé qu'elles obtiennent individuellement avec l'aide de leurs enfants. Les hommes interrogés, s'ils sont fiers de leurs femmes et heureux de leur sérieuse contribution au ménage, n'en préfèrent pas moins demeurer les uniques pourvoyeurs. Les femmes, bien que se plaignant de l'excès de travail étaient heureuses de cette nouvelle source de revenu.

Dans un village, les hommes subalbes ont prêté ou "donné" à la coopérative de femmes qui sont disponibles à chaque femme de la collectivité. Les femmes subalbes gèrent habituellement les fonds, et sont représentantes politiques de cette coopérative extrêmement bien organisée.<sup>1</sup> Pour les quelques hommes qui restent au village, le travail est temporaire et difficile à localiser; hommes et femmes se plaignent des chômeurs qui "traînent" au marché. Par contraste, les femmes sont très fières de leur coopérative et ont de grands espoirs d'installer une pompe à moteur leur permettant d'amener l'eau plus facilement, et de se procurer un moyen de transport qui leur permette de commercialiser leurs produits à Kaédi.

Le "succès" de la culture maraîchère a provoqué, selon les femmes interrogées, du ressentiment de la part des hommes inoccupés. Les hommes ont contesté lorsque le responsable local a offert un pourcentage d'aide

---

<sup>1</sup>Des opinions diverses ont été exprimées pour savoir si les terres ont été données ou prêtées et si les femmes subalbes sont en fait administratrices en chef.

alimentaire a la coopérative comme récompense. Par le biais de leur organisation, les femmes ont rallié l'aide d'un avocat et d'autorités, qui, selon elles, se sont prononcés en faveur de la coopérative. A l'évidence, la productivité de ces femmes les a aidés à donner plus de poids à leur statut dans la collectivité.

Actuellement, la source du débat est que la terre appartenant aux hommes est exploitée par les femmes, et que, par conséquent, les décisions concernant la terre et ses produits sont contestables (M'Bagne, 28 juillet). En outre, les femmes comptent sur des approvisionnements variables en semences, engrais et outils, qui, étant sujets à des priorités, sont destinés d'abord à l'usage sur les champs familiaux. Leurs droits à la fois sur la terre et sur les facteurs de production sont incertains.

Les conséquences des droits de succession traditionnels sont illustrés par un cas décrit dans un autre village, où hommes et femmes cultivaient par le passé mil/niébé/maïs sur le walo/diéri, et maïs/légumes sur le falo/fondé. Quand le walo fut planté de riz irrigué, et ce avec l'encouragement des pouvoirs publics, les hommes donnèrent les champs du falo aux femmes. Maintenant, alors que les femmes accomplissent les activités à forte composante main-d'oeuvre pour la riziculture (transplantation, surveillance, mise en sac et transformation), avec l'aide de leurs enfants, elles ont fait de la production maraîchère leur activité exclusive. Récemment, on a refusé leur demande d'étendre la terre réservée au maraîchage et de clôturer de nouvelles parcelles (29 juillet).

A la foi ici et dans un autre village, les champs des femmes sont arrosés à la main avec la pompe installée sur les champs des hommes enregistrés par la SONADER. Dans ce dernier village, les femmes cultivent leurs propres champs de légumes et de riz, qui ne sont pas enregistrés par la SONADER. Elles se plaignent essentiellement de pouvoir louer la pompe et le gaz à la SONADER pendant la saison rizicole, mais que la pompe est arrêtée durant leur saison maraîchère.

Dans chaque cas, les groupes/coopératives de femmes rencontrent des difficultés à: (1) disposer des terres nécessaires; et (2) obtenir les facteurs de production nécessaires. Lorsque le walo est réservé à la riziculture irriguée, sa valeur est encore une fois nettement plus importante que celle du falo.<sup>1</sup> A Boghé, dans le cadre du projet de développement de la SONADER, les parcelles maraîchères des femmes sont devenues les rizières des hommes. Alors que les femmes travaillent les rizières, ces champs sont enregistrés par les hommes auprès de la SONADER, et le riz en tant que culture économique appartient aux hommes.<sup>2</sup> Ici, l'usage de facteurs de production matériels sur les champs des femmes est secondaire, et donc en période de pénurie, comme dans le cas de la pompe, ceux-ci risquent d'être inexistantes. De surcroît, en l'absence de culture économique (rizières), le maraîchage est une source de revenus potentielle, et la terre peut être redistribuée. Dans un village, des potagers d'école avaient été préparés pour les femmes et les enfants. En raison de leurs propres difficultés à trouver un travail rémunérateur, les hommes ont décidé de s'approprier les parcelles pour leur propre production.

Afin de combattre ces restrictions, dans chaque cas, les femmes ont formé des coopératives pour accumuler leurs économies. Ces coopératives ne peuvent encore leur permettre d'obtenir les terres, ni l'accès aux facteurs de production, à moins de mettre en place un mécanisme autonome pour l'acquisition, la protection et la livraison des produits. Certaines autorités estiment que la prestation des services aux hommes assure une meilleure utilisation des maigres ressources, dans l'hypothèse où,

---

<sup>1</sup> Actuellement, le riz connaît une plus grande demande effective et peut être emmagasiné; les légumes du falo ont un marché saisonnier limité et, en dehors des pommes de terre, du manioc et des ignames, ne peuvent être conservés au moyen des techniques en application.

<sup>2</sup> Les autorités ont suggéré que lorsque les rizières commencent à produire, les hommes reviennent et embauchent des travailleurs pour la production. Par contraste, la plupart des travailleurs mentionnés dans les rizières durant la transplantation étaient des femmes, impliquant que le retour à la production rizicole peut ne pas être aussi significatif que prévu.

particulièrement dans une société islamique: (1) les hommes sont plus accessibles que les femmes; et (2) ils innovent davantage. Ces arguments ne sont défendables ni l'un ni l'autre lorsque les femmes sont abordées par des femmes,<sup>1</sup> ou lorsque les produits leur sont fournis de manière fiable.

C.1.b(1)(c) Changements de condition des femmes soninkes

Tinker<sup>2</sup> écrit que "la persistance de la ségrégation des sexes tant au niveau des occupations que des responsabilités signifie que même la femme (de la famille) est censée assurer l'alimentation, l'habillement et l'éducation de ses enfants, ainsi que l'alimentation de mari à partir de son propre budget". Cependant, "comme les recettes des hommes se sont accrues avec les cultures ce rapport ou les emplois urbains, il n'est pas rare qu'ils ne se sentent plus dans l'obligation d'accroître leur part dans le soutien des enfants". En d'autres termes, dans certaines sociétés où la division du travail et des obligations est très stricte, l'augmentation du revenu des hommes n'atténue pas nécessairement le fardeau des femmes.

Parmi les Soninkes, le "War on Want" note que "les femmes produisent de plus en plus de sorgho aux dépens de leurs cultures traditionnelles antérieures (arachide, coton, indigo); et dans certains cas, "la production totale céréalière des parcelles des femmes était beaucoup plus élevée que celle du champs collectif" (p. 114, 1977). Dans le système de production soninke, bien que les femmes conservent théoriquement le droit de disposer des produits de leurs champs, le kagame peut s'approprier les produits

---

<sup>1</sup>Alors que la conclusion évidente peut être de fournir des agents de vulgarisation féminins, les mêmes séries de problèmes se rencontrent parmi les agents masculins et féminins--manque d'attrait de l'environnement rural et manque de sensibilité aux conditions rurales. De plus, les femmes ne sont encore formées à la vulgarisation agricole.

<sup>2</sup>Irène Tinker, voir source bibliographique.

en période de pénurie. C'est pourquoi, le rendement collectif diminuant avec la perte systématique de la main-d'oeuvre masculine, il devient nécessaire d'entamer la production féminine afin de soutenir les niveaux de consommation.<sup>1</sup>

Les femmes soninke de Danquêremou ont réitéré qu'il appartient aux hommes de fournir les aliments de base et le logement. Les femmes **affirment** que l'argent qui leur est envoyé est loin d'être suffisant pour couvrir les coûts, maintenant que la production céréalière baisse et que les prix ont augmenté. Pendant la saison des pluies, elles produisent du savon, tissent et teignent des étoffes, tissent des nattes, réparent les maisons et prennent soin des ruminants et des poulets du ménage. Théoriquement, elles sont responsables de l'approvisionnement en savon, nattes, vêtements et des condiments pour leurs plats quotidiens. Dans le passé, leur production familiale suffisait à leurs besoins. Maintenant, avec le déclin de productivité de leurs champs et la pénurie de l'essence utilisée pour faire du savon (myrobalan), elles cultivent du mil afin de le vendre pour acheter les produits dont elles ont besoin pour le ménage.

Les femmes de Katamange sentent que la femme dont la production diminue n'a plus sa place dans la collectivité, et sont indignées que le projet de la région s'adresse aux hommes en tant que cultivateurs, mais non aux femmes. Cependant, par le passé, les anciens et les marabouts du village ont interdit aux agents de vulgarisation masculins de s'adresser directement aux femmes cultivatrices. En outre, dans la région de Sélibaby, alors que le projet de l'année dernière fournissait la seule récolte de légumes, ceux-ci ne se sont pas vendus. Alors que les hommes produisaient des légumes, les femmes, inaccoutumées à utiliser les légumes dans la préparation des repas, n'ont pas été portées à les acheter.

---

<sup>1</sup>"War on Want", afin d'induire cet ordre de fait, des champs garantis de façon indépendante pour les femmes, encourager l'amélioration de la production de gombes et du maraîchage.

L'introduction de légumes en tant que culture des hommes est contraire à la répartition usuelle de la production et des responsabilités. Etant donné que les femmes préparent et fournissent les mets, elles doivent soit: (1) être encouragées à produire elles-mêmes les légumes; ou (2) être convaincues de l'efficacité de leur utilisation dans leurs repas, ou adopter les deux options à la fois.

C.1.b(2) Fréquence de la migration féminine extérieure--l'attrait de la ville

La tradition bien ancrée de la migration masculine de la région du fleuve a amené des changements critiques dans les structures de consommation du ménage et, en général, une plus grande ouverture au monde urbain qu'on ne trouve parmi les Beidanes du nord, plus isolés et plus réclus. Dans le même temps, tout comme pour la population beidane, les femmes de la famille sont considérées les gardiennes de la tradition (entrevues, Sélibaby, Boghé). On prête aux femmes le rôle de contrepois de l'effet désintégrant des migrations masculines extérieures.<sup>1</sup> Par exemple, les enfants nés en ville sont généralement renvoyés au village pour leur première éducation.

Alors que des gens interrogés niaient le principe de la migration féminine, ils se plaignaient souvent de leur incapacité à retenir les jeunes femmes au village. Bien que les jeunes femmes qui partent reviennent fidèlement avec mari, présents et argent, une fois parties elles ne peuvent plus jamais devenir une partie intégrante de la collectivité. Une villageoise peulh a expliqué que c'était là une question de fierté--une femme non mariée qui quitte son ménage n'est plus respectable ("elle

---

<sup>1</sup>Voir Little, p. 15-28, p. 26: Une mesure de stabilité ne pouvait se préserver que si les femmes adultes demeuraient à la maison, et on se rendait compte que si la gente féminine abandonnait les systèmes paysans, les hommes ne reviendraient pas ou n'enverraient plus rien ... l'objectif ... était de les lier au village tels des otages garantissant le retour des hommes.

n'est plus peulh"). Des jeunes femmes qui étaient revenues à Oulyinge en vacances pour la saison des pluies dirent plutôt qu'après avoir quitté le village elles étaient physiquement incapables de reprendre les activités villageoises. En une génération, elles avaient perdu les connaissances de leur mère en matière de soins au bétail et de transformation des produits animaux.

A l'inverse des hommes, les femmes quittent leur maison définitivement à leur mariage et sont obligées de suivre leur mari et d'adopter leur mode de vie. Plus les hommes quittent la campagne, plus les jeunes femmes les suivent. Les jeunes femmes ont ajouté que les hommes peulhs de leur région, à l'inverse des Soninkes, ont un système de migration moins organisé et se sentent moins obligés de retourner au village. Parmi les Peulhs, il existe un potentiel de retour indéterminée, par contraste avec le modèle d'aller-retour des Soninkes. Par conséquent, la femme peulh, au contraire de la femme soninke, suit son mari parce qu'elle ne perçoit pas de contrainte sociale qui le fasse revenir au village.

Des conversations avec des femmes soninkes ont corroboré cette affirmation. L'homme soninke, plutôt que de s'assimiler à la culture française, vit dans une unité villageoise reconstituée dans les foyers (foyéés) de Paris. Les économies importantes qu'il peut réaliser par son style de vie frugal lui permettent d'envoyer au village un pourcentage considérable de son salaire. Au village, son statut est consolidé par la richesse visible des domaines de sa famille. C'est pourquoi le Soninke émigre avec l'intention de rehausser son statut au village, et, mu par une vive compétition avec ses compagnons migrants, il demeure attaché à son village. Les femmes soninke accompagnent rarement leur mari en France. Elles quittent le village lorsque leur mari est déraciné, ou lorsque incapables de se marier, elles sont rejetées par la collectivité.

Dans les villages toucouleurs visités, les femmes ont inmanquablement nié que les filles quittaient le village volontairement. Le seul but acceptable pour partir est le mariage ou, dans les cas extrêmes, la

quête d'un mari. Cette dernière solution augmente de plus en plus en raison du manque d'hommes au village. Une autre catégorie de femmes à qui il est permis de partir est celle des divorcées et des veuves, désormais libres d'épouser qui elles veulent afin de trouver une source indépendante de revenu, car elles sont une charge pour les familles.

Le fait que le départ d'une femme soit toléré, mais non encouragé, est illustré par la différence dans l'attitude du village concernant son action et celle de l'homme. Le départ d'un homme, accepté avec fierté, entraîne habituellement l'achat d'un animal que l'on égorgera à son retour. La femme part dans l'anonymat et, si elle revient avec un mari, reçoit quelques présents de ses pairs. Sinon, son retour est accueilli par le silence.<sup>1</sup>

Ces axiomes sociaux sont néanmoins atténués par une migration visible de jeunes femmes célibataires. Dans les villages peulhs de l'Assaba, les femmes pleuraient le grand nombre de filles qui partent tenter leur chance à Kiffa, Nouakchott et Noudhibou, ostensiblement en quête de mari et d'aide pour leurs parents: "Dès qu'elle entend qu'elle est jolie, elle part en ville" et "il suffit qu'un jour elle se regarde dans son miroir ... pour partir le lendemain à Nouakchott."

Bon nombre de ces femmes trouvent des maris, d'autres ouvrent des restaurants, des maisons de rencontres, de jeux ou des salons de thé. Bien que ces activités soient strictement interdites au village, une fois en ville, elles sont préférables aux travaux ordinaires et aux occupations serviles. Travailler comme vendeuse ou domestique compromet plus sérieusement l'auto-perception de la femme peulh:

---

<sup>1</sup>Voir Little, p. 27: "Elle devra se plier à toutes les conditions pour lesquelles elle est partie ... un homme migrant dont les affaires tournent mal peut être honteux de revenir au village les mains vides, mais c'est son seul problème, et rien ne l'empêchera de tenter sa chance à nouveau."

Travailler à Kiffa est comme s'abaisser au niveau du captif. Vous dites que vous êtes Peulh et les gens haussent les épaules. Ainsi, les femmes ouvrent des maisons de loisirs si elles le peuvent. Elles envoient beaucoup d'argent au village. Les gens savent d'où il provient mais ils se résignent parce qu'ils n'ont pas le choix (Kiffa, 19 août).

Les villageoises savent qu'elles ne peuvent rien faire pour prévenir le départ des jeunes filles et que, désormais résignées, elles leurs fournissent des gris-gris (amulettes) et un petit capital de base.

D'autres femmes du fleuve ayant migré à Nouakchott parlent des fortes pressions de leurs pairs pour les faire quitter le village. Certaines de leur âge sont revenues avec des présents et des achats. Elles se sont senties obligées de faire la même chose, et de fournir, par respect pour leur mère infatigable, un revenu supplémentaire (Nouakchott, 15 juin; 15 juillet).

Un fois mariées, elles continuent à envoyer de l'argent à la maison, à l'inverse des hommes qui ont tendance à économiser afin d'échapper à la juridiction paternelle. Un homme âgé de Boghé a conclu que l'éducation d'une jeune femme était un investissement plus certain que celle d'un jeune homme parce que la jeune femme envoie toujours de l'argent à la maison. (Boghé, 29 juillet, Corps de la Paix; voir Appendice sur les transferts aux personnes à charge du village.)

TABLEAU 9. Quelques comparaisons de production, avant et pendant la sécheresse, par les hommes et les femmes (Toucouleurs, Peulhs, Soninkes)

		AVANT SECHERESSE			SECHERESSE		
		WALO	DIERI	FALO	WALO	DIERI	FALO
<b>TOUCOULEURS</b>							
Gidali:	Hommes:	Mil, niébé, maïs, sorgho	Mil, niébé	Maïs, quelques légumes	Riz, niébé	Mil, niébé	-
	Femmes:	Mil, niébé, maïs, sorgho	Mil, niébé, melons	Maïs, quelques légumes	Riz <sup>1</sup> sur champs d'hommes	Mil	Légumes
Theynil:	Hommes:	Mil, niébé, sorgho	Mil, niébé	Maïs, quelques légumes	-	-	Arbres fruitiers
	Femmes:	Mil, niébé, sorgho	Mil, niébé, melons	Quelques légumes	-	-	Manioc, henné, bissap, ignames, légumes
Dar-El-Barka:	Hommes:	Mil, niébé, sorgho	Mil, niébé	Maïs, quelques légumes	Riz	-	-
	Femmes:	Mil, niébé, sorgho	Mil, niébé	Maïs, quelques légumes	Riz (champs d'hommes et femmes)	-	Légumes
M'Bagne:	Hommes:	Mil, niébé, sorgho	Mil, niébé	Quelques légumes	-	-	-
	Femmes:	Mil, niébé, sorgho	Mil, niébé, melons	Quelques légumes	-	-	Légumes
Boghé:	Hommes:	Mil, niébé, sorgho, maïs, canne à sucre	Mil, niébé	Quelques légumes	Mil, niébé <sup>2</sup> riz	-	Légumes
	Femmes:	Maïs, indigo, coton, niébé, mil, légumes	Mil, niébé	Quelques légumes	-	-	Légumes

<sup>1</sup> Les cas de culture de maïs hors saison sur les périmètres, vraisemblablement par les femmes, ont été notés dans les projets SONADER.

<sup>2</sup> Métayage

TABLEAU 9. Suite

		AVANT SECHERESSE		SECHERESSE	
		AGRICULTURE	ELEVAGE	AGRICULTURE	ELEVAGE
<u>PEULHS</u>					
Assaba:	Hommes:	Mil, niébé	Elevage	Mil, niébé	Un peu d'élevage
	Femmes:	Riz, maïs, melons, bissap, tamarin, coton, indigo	Produits animaux	Riz, maïs, melons, bissap, tamarin, mil, niébé, légumes	Quelques produits animaux
Danqéremou:	Hommes:	Mil, niébé	Elevage	-	Un peu d'élevage
	Femmes:	Mil, niébé	Produits animaux	Mil, niébé, gombes, arachide	Quelques produits animaux
Oulinge:	Hommes:	Mil, niébé, dattes	Elevage	-	Un peu d'élevage (éleveurs embauchés)
	Femmes:	Mil, niébé, riz, arachide, gombes	Produits animaux	Mil, niébé, riz, arachide, gombes, légumes	Quelques produits animaux
Seyna Kouna:	Hommes:	Mil, niébé	Elevage	Mil, niébé	Un peu d'élevage
	Femmes:	Cueillette	Produits animaux	Mil, niébé, davantage de cueillette	Quelques produits animaux
<u>SONINKES</u>					
Village du fleuve:	Hommes:	Mil, niébé, sorgho,	-	Mil, niébé, sorgho	-
	Femmes:	Riz, arachide, okra	-	Riz, arachide, okra, mil, niébé, légumes	-
Danqéremou:	Hommes:	Mil, niébé	-	Mil, niébé	-
	Femmes:	Mil, niébé, gombes, coton, indigo, arachide	-	Plus de mil, niébé; moins d'arachide, gombes, coton, indigo	-

C.2 Réactions urbaines aux changements de conditions

C.2.a Structures urbaines peulh, toucouleur, soninke et wolof

C.2.a(1) Rupture de la complémentarité du travail entre hommes et femmes

Dans son ensemble, l'économie urbaine n'offre pas aux femmes migrantes les mêmes "sauvegardes et sécurité" dont elles bénéficiaient dans leur système rural. En dépit de la productivité déclinante des régions rurales, bien des femmes étaient en mesure de subsister avec leurs enfants grâce à la production de leur parcelle, et "bien que dans le système rural, les femmes dépendent de leur famille et de leur mari, à la fois à l'exploitation agricole et à la maison, la coopération (et le travail!) des femmes est à son tour essentielle aux hommes" (Little, p. 29).

Par contraste avec le secteur rural basé sur la complémentarité du travail des hommes et des femmes, les travailleurs du secteur moderne sont sélectionnés selon de nouvelles catégories de qualifications dont le caractère inhérent est défavorable à la plupart des mauritaniennes: accès au temps complet, travail en public, alphabétisation ou compétence en mécanique et construction. L'éventail des possibilités d'emploi salarié à Nouakchott est fermé aux femmes rurales généralement analphabètes (en français) dont les heures de travail doivent être aménagées en fonction de ses obligations à la maison, d'hospitalité, et de soins aux enfants, et dont le travail ne doit pas être en conflit avec les normes de ce qui est "acceptable" pour les femmes.<sup>1</sup>

Commerces modestes et travail domestique, par exemple, sont presque totalement acceptables parmi les Wolofs, Peulhs/Toucouleurs. Une bonne partie du commerce a lieu dans la maison, comme dans le cas des ventes de boissons réfrigérées, de glace, de paquets d'épices et de gâteaux. Souvent

---

<sup>1</sup>Les femmes alphabétisées ont la possibilité de travailler comme secrétaires et clercs, mais peu ont des aptitudes en sténographie et comptabilité. Très peu, éduquées à l'étranger, occupent des postes de fonctionnaires.

les enfants achètent les matières premières et les femmes les transforment tout en s'occupant de leurs travaux domestiques. Elles peuvent accomplir également à la maison d'autres activités, comme le tressage.

Par ailleurs, les hommes ayant peur des "femmes gâtées",<sup>1</sup> la femme du fleuve est à certains égards plus étroitement contrôlée par son mari et ses activités ménagères sont plus circonscrites lorsqu'elle vit à Nouakchott. Beaucoup de femmes du fleuve, ayant décrit leurs nombreuses obligations agricoles aussi bien que leurs études scolaires avant la migration, ont affirmé qu'à Nouakchott, leurs maris leur refusaient tant l'étude que le travail. L'éducation et le travail (style urbain) rendent les femmes "curieuses", ce qui entraîne leur "ambition", "perte de religion", voire "adultère".<sup>2</sup> Quelques femmes répètent ces idées, ajoutant que l'obéissance au mari est le principe fondamental du mariage, et si elles désobéissent, leurs enfants seront également "gâtés" ou "ratés".

Privée des sources de revenus rurales et rejetée des sources de revenus urbaines, la contribution des femmes au revenu familial décroît d'autant. Souvent, les femmes sont tenues éloignées des décisions sur l'utilisation du revenu familial, puisqu'il est maintenant fourni presque exclusivement par les hommes. Certaines femmes affirment qu'elles ne sont pas certaines de ce que gagne leur mari mais sont certaines "qu'il gagne davantage qu'il ne dit". Elles ne peuvent prendre ou demander cet argent, parce que l'argent gagné par leur mari ne leur appartient pas, et interférer équivaut à "voler".<sup>3</sup> Dans l'environnement urbain, il semble y avoir une

---

<sup>1</sup>Le sens est davantage celui de femmes "ratées".

<sup>2</sup>Juillet, Dieo: "Elle a suivi ses études jusqu'au CM2. Elle voudrait travailler, mais le mari a catégoriquement refusé. Il dit qu'elle sera déracinée et se sentira en mesure de pouvoir faire ce qu'elle veut ou devenir une petite ambitieuse qui est prête à tout pour l'argent".

<sup>3</sup>Voir Mariem Tall, Dieo Gadiaga 15-25 juin: "Le mari lui donne 3.000 à 4.000 UM à garder, elle n'ose pas en prendre même en cas grave sinon ses enfants seront maudits. C'est du vol et toute femme qui vole l'argent aura des enfants maudits. Elle n'ose pas emprunter quoi que ce soit--son mari n'aime pas une femme qui emprunte". 30 juin: "Il dit qu'il a un salaire de 11.000 UM/mois, mais je pense que c'est plus. Les hommes cachent trop".

perte générale de responsabilité et de confiance mutuelles en raison de la nouvelle séparation exclusive des tâches masculines et féminines. Dans le même temps, pour jouer leur rôle complexe d'hôtesse et de maîtresse de maison, les femmes dépendent des remises quotidiennes et mensuelles de leur mari ou de leurs fils pour effectuer les achats nécessaires.

C.2.a(2) Nouveaux réseaux urbains

C.2.a(2)(a) L'Association d'épargne "secrète"

Little prétend "qu'il existe un système dans lequel les femmes analphabètes et partiellement alphabétisées agissent plus ou moins comme une entité à la fois dans le travail et les loisirs", et auquel "même les femmes des hommes représentant l'élite participent lorsque leur éducation et leur position fonctionnelle est bien inférieure à celle de leur mari". Pour Little, c'est là un monde en lui-même--un univers bien séparé de celui des hommes--dans lequel les femmes non seulement ont essentiellement affaire à des femmes, mais **se rivalisent entre elles-mêmes** (p.24). La réaction de la femme face à la réduction de ses activités consiste à adopter d'une nouvelle formule pour ses achats personnels, ses économies et ses investissements. Etant donné sa connaissance traditionnelle des associations d'âge et de groupe, elle est comparativement bien préparée à l'établissement de réseaux urbains. En fait, elle est passée maître dans l'art de faire fructifier son petit magot.

D'une manière significative, alors qu'aucune des femmes du fleuve interrogées ne travaillaient ensemble,<sup>1</sup> excepté pour les tâches ménagères et les soins aux enfants, presque toutes économisaient ensemble. Les travaux domestiques et le commerce s'accomplissaient individuellement, bien que les activités commerciales fussent souvent appuyées par un système de

---

<sup>1</sup>Les exceptions sont les CPF et les PMI, centres artisanaux placés sous la tutelle de l'Etat et les épouses d'un même mari qui s'adonnent à un commerce conjoint.

publicité et de clientèle de groupe. La forme la plus commune d'association d'épargne est la tontine, où l'argent est amassé périodiquement et le total remis au gagnant du tirage. Ces flux d'argent relativement importants ont lieu parmi les travailleuses domestiques, les commerçantes ou les femmes ayant une source substantielle de revenu privé.

Une méthode très intéressante est ce qu'on pourrait appeler l'association des vingt ouguiyas, trouvée, par définition, parmi les femmes mariées. On donne généralement aux femmes une petite somme de 5 à 20 UM par jour pour l'achat de condiments, alors que les hommes achètent les rations mensuelles d'aliments de base: riz, sucre, huile. A partir de leur allocation quotidienne, les femmes mettent occasionnellement de côté quelques ouguiyas qu'elles gardent dans un fonds commun. Ce fonds peut être utilisé à diverses fins, comprenant les nécessités ménagères comme le savon, aussi bien que des articles tels que le fil et des étoffes que les femmes teignent ou cousent pour la vente. Un exemple fourni par une femme Toucouleur, qui reçoit 100 UM par jour pour ses dépenses spéciales, est un groupe de vingt femmes torobés qui économisent 90 UM chaque mois afin d'acheter du fil et une étoffe Mélicanne (à 40 UM le mètre). Les vingt femmes cousent des pagnes (jupes) individuellement et les vendent individuellement à 700 UM le pagne en moyenne. Les recettes de ce commerce sont gardées par chaque femme (Nouakchott, Dieo, juillet). Par le biais de ces associations, l'argent peut être accumulé pour les achats d'investissement comme des machines à coudre, et des fournitures comme des tissus chers, qui dépasseraient ordinairement les moyens individuels de la femme.

C.2.a.(2)(b) Réseaux d'aide sociale pour les divorcées, les sans emploi et les moins favorisées

D'autres exemples illustrent l'importance de ces associations qui aident les femmes en période difficile, comme celle où le mari est sans emploi. Une femme toucouleur/wolof a raconté être membre d'un groupe de sept femmes qui "mettent chacune de côté 20 UM tous les dimanches". Les

femmes "prennent le thé et parlent de leurs problèmes ménagers et de la vie actuelle". Quand une femme a un bébé, chacune donne 100 UM à la femme, et "si le mari d'une des femmes est sans emploi ou si elle a des problèmes, les six autres donnent du riz, de l'huile, du savon et un peu d'argent" (Nouakchott, Dieo, 30 juin).

Pour la divorcée, en particulier, ces associations fournissent un soutien matériel important. Pour la femme mariée, ce sont des suppléments à l'allocation qu'elle reçoit de son mari et aux bénéfices de tout autre commerce qu'elle pratique. Habituellement, la divorcée ne dispose pas de ce genre d'allocation quotidienne.

Les associations permettent également aux femmes de partager les biens dont une femme plus riche peut disposer. Un groupe décrit par une khordo est composé de femmes cousant des trousseaux de baptêmes, qui comprennent vêtements, savon, peignes et parfum pour le nourrisson. La femme qui possède la machine à coudre travaille comme salariée. Après leurs ventes, elles divisent les recettes en cinq parts, la cinquième part revenant à la propriétaire de la machine à coudre (Nouakchott, Dieo, 2 juillet).

#### C.2.a(2)(c) Réseau du soutien pour le voyage

En réponse à l'exigence sociale du retour au village présents en moins, l'association type comprend des provisions pour les subventions de voyage. Une telle organisation compte plus de cent femmes, ou une majorité des femmes ou une majorité des femmes du quartier. La plus âgée du groupe a la responsabilité financière de l'association, et vit au centre de Nouakchott. Chaque femme donne 20 UM par mois au fonds central. Le fonds décaisse l'argent pour les naissances, baptêmes, mariage et funérailles aussi bien que pour les voyages. A chacune de ces occasions, chaque femme doit contribuer un complément de 20 UM. C'est ainsi, par exemple, qu'une femme partant dans son village retire 500 UM du fonds central, et reçoit 2.000 UM des membres.

Un autre exemple est une association composée de femmes soninkes, toutes du même âge et du même village:

Cette association fait que chaque femme donne 200 UM pour que celle qui retourne à M'Bout puisse avoir de l'argent pour prendre des produits avec elle. A chaque baptême, également, les membres donnent de l'eau, du riz ou du savon selon leurs moyens--en l'occurrence, l'argent est rare. Si le mari d'une femme est sans emploi ou ne subvient pas à ses besoins, les autres femmes lui donnent chacune 200 UM afin qu'elle puisse retourner à M'Bout jusqu'à ce que sa situation s'améliore (Dieo, 7 juillet).

En d'autres termes, le but de ces associations traditionnelles s'est élargi pour comprendre les besoins des femmes qui sont inhérents à leurs styles de vie urbains. Bien que les groupes puissent souvent se composer de femmes du même village ou de la même classe, ils ne sont pas exclusifs par nature, bien que restreints à un groupe ethnique.

#### C.2.a(3) Forces et tensions de la famille élargie

La capacité des femmes migrantes à fournir la nourriture et l'habillement du ménage par son travail aux champs est supprimée dans la région urbaine. En même temps, ses besoins monétaires augmentent avec le courant continu d'amis, de visiteurs et de parents qui utilisent souvent sa maison comme base de départ pour la recherche d'un emploi.

La plupart des femmes interrogées ont cité des personnes résidant dans leurs maisons ne faisant pas partie de la famille proche. Beaucoup de celles-ci sont sans emploi et ne sont pas censées contribuer aux besoins du ménage. Nourrir ces personnes et recevoir des invités est une mesure de respectabilité de la femme, bien qu'elle puisse se plaindre du surcroît de travail. Les heures consacrées à ce protocole social sont nombreuses--à tel point que beaucoup de femmes questionnées sur leurs occupations répondent en premier "recevoir les visiteurs". Cette tâche n'est pas réservée aux femmes plus aisées, mais concerne les femmes de n'importe quelle classe sociale et de tout groupe de revenus.

Au surplus, en tant que citadine privilégiée de la famille on attend d'elle des envois d'argent et de produits à ses parents ruraux. Les dépenses des femmes comprennent généralement un pourcentage substantiel de leur propre revenu destiné à la famille rurale.<sup>1</sup> Dans certains cas, la famille est bien entendu chargée d'élever les jeunes enfants et de s'occuper des animaux appartenant à la femme urbaine. Souvent, aussi, les femmes reçoivent un pourcentage de la récolte des terres familiales. En bref, la famille élargie est à la fois une aide matérielle et une charge matérielle. De nouvelles tensions apparaissent lorsque la famille est séparée géographiquement et financièrement divisée en contreparties de subsistance rurale et d'emplois salariés urbains.

#### C.2.a(4) Variantes d'exogamie/polygamie

Dans la société Fouta, le mariage est davantage l'union de familles, ou de lignées, que celle d'individus. Par le mariage, des alliances sont scellées et des domaines de lignées consolidés. Dans les années 60, Diop nota parmi les migrants de Dakar une diminution de la tendance à se marier dans la famille mais, pour le premier mariage spécialement, le respect enraciné des unions intra-ethniques (p. 185). Les femmes de Nouakchott ont confirmé que les premiers mariages étaient encore généralement contractés dans la famille, les mariages ultérieurs impliquaient des étrangers à la famille ou d'autres groupes ethniques. La première union est une responsabilité familiale; les secondes épouses ou les remariages sont des questions de choix individuel.

Théoriquement, le fait que le mariage représente un contrat de famille permet à celle-ci d'arbitrer les dissensions familiales et le divorce. La fréquence du divorce est habituellement en corrélation avec l'accroissement de la migration masculine, qui a tendance à menacer la stabilité

---

<sup>1</sup>Dieo, 18 juin: "De temps, elle se paie des parures (or) et elle le fait très rarement puisqu'elle doit envoyer obligatoirement 4.000 UM/mois à ses parents, plus les habits et la nourriture. Elle doit aussi nourrir 6 personnes qui vivent chez elle à Nouakchott."

conjugale. Néanmoins, l'étude du PUF indique un taux de divorce et de remariage significatif dans la région du fleuve avant la période des migrations intensives et de la sécheresse.

TABLEAU 10. Nombre de mariages contractés par groupe ethnique  
(pour 1.000 femmes de chaque groupe ethnique)

Groupe ethnique	0	1	2	3	4	5+	N/A
Toucouleur	48	659	229	44	12	3	5
Peulh	37	647	231	53	13	5	14
Wolof	72	699	209	14	3	-	3
Soninke	67	789	111	25	3	-	5

SOURCE: PUF, p. 35.

Il semble que d'autres facteurs de divorce soient inhérents à l'institution maritale de la vallée. On exerce des pressions sociales considérables sur les femmes pour les marier jeunes et à un cousin. Une femme de Nouakchott a expliqué "s'être mariée afin d'échapper à la critique de (ses) parents. Dans le Fouta, si une femme ne se marie pas entre 12 et 17 ans, elle risque de rester jeune fille éternellement. Les hommes craignent les vieilles filles" (Dieo, 15 juillet).

Pour une femme, il est également préférable de vivre dans un ménage polygame plutôt que de "végéter" en dehors de tout ménage. De même, il est également préférable pour une première épouse d'accepter une seconde femme plutôt que de demander le divorce. En demeurant au foyer, elle: (1) respecte le lien familial; et (2) est assurée de conserver le soutien matériel. Des femmes ont raconté que leurs maris avaient décidé de prendre des secondes épouses, essentiellement parce que la première femme ne leur avait pas donné d'enfant, ou que celle-ci n'ayant pas été choisie n'était plus désirable. En principe, les premières et les secondes femmes ne sont pas co-épouses au sens de détenir une position égale dans le ménage, mais sont cotravailleuses car elles partagent les tâches du ménage. La

première femme, "promise", est le symbole de l'union familiale et représente le matriarchat; la seconde, "choisie", a moins d'ancienneté dans le ménage et moins de pouvoir dans la famille.

En réalité, certaines femmes travaillent bien ensemble et se respectent mutuellement. Une entrevue de Nouakchott s'est déroulée avec deux femmes qui partagent un négoce de crèmes glacées et se partagent leurs recettes. A part cela, une femme est coiffeuse tandis que l'autre est blanchisseuse. A Kiffa, trois femmes--une haratin, une beidane et une toucouleur--gèrent une boutique prêtée par leur mari (Dieo, 23 juin, 16 août). Les femmes peuvent dans certains cas bénéficier matériellement de la polygamie.

Les responsabilités mutuelles de travail cachent cependant peu la compétition pour les faveurs du mari et une fréquente méfiance. Lorsque des cotravailleuses étaient interrogées séparément, elles faisaient souvent état de différences de remises d'argent de la part de leur mari. Par exemple, une première femme, après six ans de mariage, reçoit 260 UM pour ses dépenses quotidiennes et 100 à 200 UM comme allocation de son mari. La seconde épouse, récemment mariée, reçoit 460 UM pour ses dépenses quotidiennes et 2000 UM à la fin de chaque mois pour ses dépenses personnelles. La première et la seconde femme partagent les frais d'eau, de gaz et de savon. La seconde femme, avec ses 2000 UM supplémentaires peut acheter des bijoux et des vêtements. La première épouse n'a pas d'enfants, la seconde en a un (17 juin, Dieo).

Un autre femme a décidé d'accepter une seconde épouse afin de subvenir aux besoins de ses enfants. La seconde femme gagne un bon salaire comme domestique, la première vend chez elle du bissap glacé. La première femme "cache son argent dans un endroit connu d'elle seule, et prétend que tous les bénéfices de son négoce de bissap sont utilisés pour les achats quotidiens". De temps en temps, "elle achète une bague en N'Galam ('plus précieux que l'or')". La seconde épouse "pense qu'elle n'a rien" (8 juillet, Dieo).

La méfiance éprouvée entre femmes et entre mari et femmes est à son tour accentuée par la perspective du divorce. Les droits du divorce, variables selon les cas, ne sont pas nécessairement réciproques. Dans certains cas cités, les femmes demandant le divorce étaient obligées de rembourser leur prix d'épouse (Mariem Tall, 14 juillet, et session d'examen, Tall, Dieo, Awa, 7 août). Dans les cas où les femmes demandaient le divorce, les enfants de tous âges devenaient la responsabilité des hommes. Par le divorce, une femme risque de perdre ses enfants, sa terre, son logement et ses économies. Finalement, elle risque de se voir marquée socialement.<sup>1</sup>

Alors que ces problèmes sont aggravés par la mobilité et l'insécurité financière de l'environnement urbain, ils ne sont ni définis ni créés par les nouvelles conditions. Dans une famille géographiquement séparée, la famille a certainement moins la possibilité de choisir l'épouse et moins d'influence sur le mariage lui-même. Auparavant, "les deux groupes de famille avaient un intérêt à conserver le mariage intact", alors qu'aujourd'hui "on exerce moins de pressions sur le couple pour l'inciter à maintenir le mariage" (Little, p. 165). La question essentielle, cependant, concerne la protection des droits fondamentaux du mariage et du divorce dès lors que le cadre institutionnel traditionnel pour la négociation des querelles familiales s'est dans beaucoup de cas dissout.

---

<sup>1</sup> Les réponses féminines indiquent certains thèmes sous-jacents concernant le divorce et les difficultés de la polygamie. Une femme affirme qu'en tant que femme, elle doit "accomplir les ordres de son mari", et bien qu'elle redoute une seconde épouse, elle doit accepter le choix de son mari, parce que les choses se sont toujours passées ainsi" (Mariem Tall, 19 juin). Une autre femme pleure la perte de ses enfants après le divorce, bien qu'admettant que "les enfants soient l'affaire de leur père et que je n'ai pas osé parler du problème parce qu'il concerne seulement le chef de la famille". Elle continue, "si une femme demande le divorce, elle doit rendre son prix d'épouse" (Mariem Tall, 16 juillet). M'Bagne, 28 juillet, Dieo: "Ses amies vont jeter les flèches ... mais la plupart du temps les vieilles les acceptent".

C.2.b Structures beidane et haratin

C.2.b(1) L'attrait du commerce, de la gestion et de la transaction immobilière

Elise Boulding soutient que dans la mesure où la vue du monde de la femme nomade englobe "un contexte élargi, elle est capable de percevoir les possibilités de modes alternatifs pour exploiter les ressources de l'environnement sur de vastes étendues géographiques".<sup>1</sup> La caractéristique des grands espaces particulière à la vie nomade est reproduite dans la femme nomade sous forme de mépris des distances et de dédain à l'égard de la vie sédentaire délimitée. Dans ce sens, l'entreprise sur de longues distances est un talent naturel du nomade.

Certaines femmes beidanes, dotées de connaissances sur la gestion du campement et habituées veiller aux questions d'échange et de distribution quotidiens des biens parmi ses membres, ont des atouts au plan commercial qui peuvent facilement s'appliquer à la gestion d'une petite affaire urbaine. D'autres Beidanes, possédant leur propre terre et troupeaux, ont profité de la sédentarisation en investissant leur propre capital dans des biens immobiliers. Toupet confirme que durant les années 60 à Moudjéria, "huit maisons sur dix étaient construites par les femmes qui avaient abandonné la vie du désert afin de s'établir indépendamment en ville".<sup>2</sup>

A l'évidence, la progression des investissements de rente a caractérisé la sédentarisation et la vague commerciale de la période postérieure à l'indépendance. Actuellement, beaucoup d'affaires immobilières sont gérées par des Beidanes aisés, dont des femmes. Quelques-unes d'entre

---

<sup>1</sup>"Nomades, mobilité et statut des femmes", Toronto, août, 1974.

<sup>2</sup>Toupet, p. 382: "Huit maisons construites sur dix l'ont été par des femmes qui abandonnent la vie de la badiya pour s'installer après, en ville".

d'entre elles continuent à vivre dans des tentes peu coûteuses à côté des appartements et des villas de type occidental qu'elles louent, préférant, pour elles-mêmes, la souplesse et la simplicité de leur style de vie coutumier.<sup>1</sup>

Après l'indépendance, au vu de la prospérité commerciale de leur époux et des étrangers, beaucoup de femmes possédant un petit capital commencèrent à acheter des perles et des bijoux bon marché qu'elles vendirent dans des centres urbains voisins. A mesure qu'elles ajoutaient à leur capital, elles achetaient des perles et des bijoux de meilleure qualité, de petites quantités d'étoffes et des produits artisanaux. A présent, le commerce de ces femmes rayonne de Nouakchott à Dakar, Tunis, Las Palmas, Marseille et La Mecque. Ce négoce florissant se concentre sur les articles de beauté, les cosmétiques et les produits de luxe dont la valeur monétaire est élevée en Mauritanie,<sup>2</sup> et sert donc essentiellement une élite de la population résidant à Nouakchott.<sup>3</sup>

En guise d'exception à cette règle générale d'exclusivité de caste pour le commerce, quelques femmes haratins ont pénétré ce commerce de luxe longue distance. Une commerçante haratin de Kiffa décrit ses affaires qui impliquent à la fois le commerce de luxe et celui de l'alimentation. Elle échange des produits artisanaux locaux au Mali et en revient avec de l'or, des épices maliens comme le sambara et des produits artisanaux maliens. Elle échange également des produits artisanaux locaux et des voiles de Nouakchott à Dakar, contre des pagens, des cosmétiques et des produits alimentaires. Lorsqu'elle est interrogée sur ses techniques de publicité elle réplique que la publicité se fait à la maison parmi les amies et les parents ou auprès d'une clientèle informée et sélectionnée.

---

<sup>1</sup>Entrevue, 7 août, Awa.

<sup>2</sup>Une perle peut coûter 20.000 UM; une natte de luxe atteint 80.000 UM.

<sup>3</sup>Cette description historique a été fournie par un riche commerçant hassani vivant à Kiffa, Dakar et Nouakchott.

Par exemple, après être allée à La Mecque, elle a rapporté des cadeaux qui deviennent la source d'échange de produits de luxe de La Mecque contre des marchandises mauritaniennes. Ce commerce "invisible" se restreint à un petit groupe et fonctionne sporadiquement, ou à des époques déterminées du calendrier qui précèdent les quatre fêtes religieuses. Par la suite, la commerçante a ouvert un commerce local de produits alimentaires qui offre des profits moindres mais une activité plus continue, **et qui diversifie** par conséquent ses risques.

La commerçante haratin a compris que pour les femmes beidanes et haratins, le commerce est non seulement l'activité économique la plus tentante, mais une occupation plus acceptable que les activités agricoles ou pastorales. Bien que cette femme fasse partie d'une coopérative agricole locale, elle a embauché un homme pour cultiver sa parcelle. Une entreprise commerciale lui offre une vie raffinée, où bien qu'elle parcoure de longs trajets, elle ne va plus au marché voir ses produits. Ses ventes de produits de luxe se font en prenant le thé dans la maison de ses clients, et ses ventes de produits alimentaires, dans une maison de banco sur sa concession de Kiffa.

Par contraste avec cette femme, beaucoup de femmes haratins viennent à Kiffa avec quelques chèvres ou un âne qu'elles vendent afin d'installer un petit étal sur le marché. D'autres travaillent comme domestiques pendant environ deux années afin d'amasser un capital de démarrage. Par les ventes, ces femmes peuvent avoir 50-100 UM par jour après avoir enlevé les taxes et charges de crédit. Enfin, quelques Haratins ont formé des entreprises conjointes utilisant des enfants sachant lire et écrire comme comptables, dans le but d'avoir un capital commun pour louer des boutiques où elles paieront des droits mensuels fixes par boutique, réduisant ainsi leurs pertes.<sup>1</sup> Les activités de ces femmes sont surveillées étroitement par la SONIMEX et les autorités locales qui se plaignent des prix de inflationnistes de Kiffa. Blamant essentiellement les masses de petits

---

<sup>1</sup>Kiffa, 16 août.

vendeurs, les autorités tentent d'éliminer cette catégorie au moyen de taxes. Des structures de marché similaire ont été décrites à Boghé. Une poignée de grands commerçants beidanes ayant des licences d'import-export pratiquent un négoce avec des clients et des fournisseurs de Dakar/Nouakchott. La catégorie suivante, également beidane, est composée de commerçants qui importent de Nouakchott seulement. La troisième catégorie consiste en Beidanes et Haratins qui achètent à la seconde catégorie de commerçants moyens. La catégorie finale est composée uniquement de vendeurs qui sont des Haratins et des femmes beidanes dépossédées qui achètent à crédit aux seconde et troisième catégories. Exceptionnellement, une femme haratin peut amasser un capital suffisant pour louer une boutique.<sup>1</sup>

La rigidité de la structure du marché et le système exclusif des licences d'import-export créent un paradis de contrebande dans lequel les femmes sont privilégiées par l'anonymat et le secret. Parcourant de longues distances pour des bénéfices relativement modestes, elles offrent une alternative de moindre prix aux consommateurs de l'intérieur. Quelques-unes sont également des femmes artisans qui, après avoir terminé de travailler un lot de nattes et de coussins à Dakar, reviennent avec une petite quantité d'articles de consommation.<sup>2</sup>

C.2.b(2) Persistance de l'inactivité: contraintes sociales et ressources

C.2.b(2)(a) Contraintes sociales

En dépit de l'attrait du commerce à longue distance et du petit commerce, qui ne demandent pas de savoir lire et écrire, un grand nombre de femmes arrivant de l'intérieur n'ont aucune espèce d'activité économique

---

<sup>1</sup> Ahmed Salem, Boghé, 27 juillet.

<sup>2</sup> Alors que ces produits se vendent lentement à Dakar, les moindres coûts des facteurs de production compensent le volume de ventes moins élevé, aussi le bénéfice total est-il en réalité plus élevé à Dakar qu'à Nouakchott.

déclarée. Les entrevues de Nouakchott réalisées du 15 juin au 16 juillet ont montré que peu de femmes beidanes avaient une source indépendante de revenus--fussent-elles célibataires, mariées ou divorcées.<sup>1</sup>

Boulding écrit que dans les sociétés nomades de l'Afrique du Nord, les femmes éprouvent du mépris pour leurs soeurs urbaines "enfermées".<sup>2</sup> Quelques écrivains musulmans, en fait, accusent le monde hellénistique d'avoir introduit la purdah dans les sociétés nomades arabes qui sont sensiblement plus libres. Pour les femmes nobles recluses, la ségrégation n'a pas entraîné de privation, car la cour des femmes était un forum politique. Pour la femme du citadin, en revanche, il y avait seulement l'espace fermé et les femmes de sa famille immédiate.

Certaines Mauritanienues affirment que la société nomade berbère a donné un caractère "matriarcal" à la société beidane,<sup>3</sup> le résultat étant que la position coutumière des femmes beidanes, en ce qui concerne les hommes et leur société tribale, est plus "substantielle" que celle de leurs homologues d'Afrique du Nord. Bien que les femmes beidanes nomades aient assimilé certaines pratiques religieuses de l'Islam, elles n'ont jamais porté le voile, et parlent en général librement avec les hommes de la famille.

Cependant, le domaine de la femme beidane est la tente, dans laquelle elle est pratiquement enfermée. La tente peut être déplacée, mais la femme sort rarement de la tente: "La femme est dans sa chambre jusqu'à la tombe."<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup>Pour une description détaillée des femmes beidanes de Nouakchott, voir Abeillé.

<sup>2</sup>Boulding, p. 14-15.

<sup>3</sup>Le dossier de la Mauritanie, p. 162, chapitre XVI: "La Mauritanienne féministe du désert".

<sup>4</sup>Adage cité à Kiffa, 25 août: "La femme va de sa chambre jusqu'à sa tombe".

En Mauritanie, la femme du commerçant, ou la commerçante elle-même, est en quelque sorte libérée de cet axiome, encore que l'éloignement du public demeure la condition de ses activités commerciales. Pour les Beidanes, celles-ci évoluent selon des paramètres spécifiques.

Non seulement juge-t-on l'activité physique ou le travail comme étant de nature dégradante, mais les femmes se sentent inférieures aux hommes aussi bien mentalement que physiquement.<sup>1</sup> L'instruction coranique approfondie est le domaine des hommes, même si l'éducation coranique fondamentale est hautement appréciée tant par les hommes que par les femmes. Ainsi, peu de possibilités sont offertes aux femmes mauritaniennes respectables, et lorsqu'il en existe, seuls certains niveaux de compétence sont permis. Face à ces limites sociales, il y a très peu d'encouragement à l'étude et au travail pour les femmes. En fait, le travail est souvent considéré comme le contraire de leur idéal.

Une variété de croyances justifie la continuité de critère: peur et méfiance des hommes, ignorance de la manière d'obtenir de l'argent par le travail et médiocrité du travail salarié. Un exemple pertinent a été donné par une femme disant qu'elle "respecte une femme qui est capable d'éviter les hommes, espère que les autorités établiront des impôts séparés pour les hommes et pour les femmes, et souhaite que l'Etat interdise le travail féminin" (Dieo, 6 juillet). Les hommes, l'éducation, le travail, le manque de respectabilité sont liés.

En principe, "une famille noble (hassani) n'envoie pas ses enfants à l'école, mais plutôt ses captifs ou ses artisans". Pour les filles, "l'école (moderne) est le pire" car "elles en reviennent culturellement déracinées". Alors que les jeunes filles peuvent commencer des études avant le mariage, celles-ci sont souvent interrompues "par leur mari". Dans une réunion de groupe tenue dans le premier arrondissement, les femmes beidanes assemblées ont tout bonnement déclaré ne pas "connaître

---

<sup>1</sup>Entrevues.

le travail". Même une activité comme la couture peut cesser avec le mariage, et être définitivement abandonnée une fois que la femme est occupée avec les enfants.<sup>1</sup>

Puisque les possibilités d'amasser un peu d'argent sont inaccessibles aux femmes, les sources de revenus sont souvent réservées aux membres de la famille, aux amis, et aux services du gouvernement. Des femmes n'ayant pas de revenu ont expliqué qu'elles vivaient de dons, de charité et de crédit. Une femme en particulier fait vivre sa famille de six personnes en demandant la charité en argent et en nature. Ensuite, les dons en nature sont revendus pour avoir de l'argent. Cette femme est l'épouse d'un marchand de bétail, dont les revenus ne suffisent pas à couvrir les besoins familiaux, mais même lorsque les femmes sont mariées à des hommes plus riches, les dons et la vente des dons procurent un revenu personnel. En fait, gagner un revenu de cette sorte trouve l'approbation: "J'en conclus que cette femme est fort courageuse ..."<sup>2</sup> La tentation de vivre ainsi est renforcée par le fait que ces moyens sont largement acceptés par la société.

#### C.2.b(2)(b) Ressources

Les aptitudes que les femmes beidanes peuvent exploiter dans l'environnement urbain comprennent la confection de tentes, d'artisanat, et de bijoux. La plupart des femmes possèdent des talents artistiques et artisanaux considérables, mais sont entravées dans leur épanouissement par le manque de facteurs de production, le manque de formation systématique et un marché déclinant pour les plus précieux de ces articles. Les nattes, les tentes et les coussins à usage quotidien sont souvent fabriqués dans

---

<sup>1</sup>Awa, 30 juin: "Avant son mariage, elle a appris à coudre dans un centre féminin, mais un mois après son mariage, son mari lui a demandé de cesser parce qu'elle risquait de mauvaises affaires. Depuis, elle n'a plus travaillé. Elle dit qu'elle ne peut travailler à cause de ses enfants."

<sup>2</sup>Fatima, 9 juillet: "Je vois en fin de compte que cette femme qui a cette grande famille est si brave ..."

les maisons à titre privé, et les produits de l'artisanat de luxe sont du domaine de la caste des artisans fournissant une petite élite et le marché touristique. Les pouvoirs publics ont établi plusieurs institutions et petites industries pour encourager l'artisanat traditionnel: le Centre des artisans de Nouakchott, la fabrique de tapis de Nouakchott, Atar et Boutilimit, et les Centres professionnels féminins (CPF), répartis à l'intérieur du pays. Fortement subventionnés, ces organisations partagent un problème commun de ventes. En tant qu'investissements, ils peuvent en général être caractérisés par leur conservatisme plutôt que par leur nature économique. Par conséquent, ils suscitent peu de soutien local.

Les femmes beidanes et haratins interrogées à Nouakchott ne fréquentaient pas d'associations de femmes autres que ces centres artisanaux. Alors que la famille et la fraction étaient une source d'appui matériel, travailler ou économiser avec d'autres femmes n'était pas considéré souhaitable. Une femme haratin a dit que, bien qu'elle et plusieurs autres vendent du couscous au même endroit chaque jour, elles sont concurrentes et n'ont jamais proposé d'acheter un broyeur à couscous en commun, de partager le travail ou la commercialisation, ou de développer leur négoce. Ainsi, alors que les femmes rurales fabriquent habituellement des tentes, des nattes et des coussins avec des femmes d'autres familles, les femmes urbaines une fois séparées de leurs familles se méfient des autres femmes. N'appréciant pas la tradition des associations informelles qui unissent les familles et les castes, la femme migrante beidane ou haratin est souvent isolée des autres femmes, d'où sa qualification d'"individualiste."

C.2.b(3) Dépendance des hommes: prix exorbitant de l'épouse et mariage périodique

Le dernier recours pour la femme beidane qui ne travaille pas est l'aide financière des hommes. La femme beidane est souvent décrite comme une être charmeur et l'homme beidane romantique. Les hommes paient souvent une grosse somme d'argent uniquement pour une cérémonie de thé, et, au mariage, ou attend d'eux qu'ils achètent l'épouse à un prix exorbitant (exemple cité: 100.000 UM). Après le mariage, ils doivent continuer à

offrir des cadeaux tout en satisfaisant aux besoins matériels quotidiens. Le Chaab dit catégoriquement "qu'une femme qui franchit le seuil marital, par delà les dépenses qu'elle a déjà occasionnées, devient une source de dépenses qui ruine l'unité familiale".<sup>1</sup>

Au divorce, tous les biens qui ont été donnés à la femme à son mariage lui sont cédés, par honneur. Alors que dans le désert ceux-ci consistent en animaux, étoffes et bijoux, dans l'environnement urbain, ces biens peuvent comprendre le mobilier et le logement. Le divorce, demandant un simple renoncement par l'une ou l'autre partie,<sup>2</sup> n'est pas seulement fréquent, mais en aucune façon considéré déshonorant. Au contraire, une femme divorcée est jugée plus intelligente et désirable: "Une femme qui ne sait pas comment se marier successivement n'est pas aimée par les hommes".<sup>3</sup>

En définitive, ces normes sociales aboutissent à un véritable marché du mariage, qui, en raison des sommes d'argent impliquées, prend une tournure inflationniste dans les centres urbains où le nombre des hommes est plus important que celui des femmes. Le Chaab estime que "ce comportement puérile ne profite à personne hormis les commerçants", et de plus, "contribue à la ruine économique de la nation" (ibid).

La facilité et l'acceptation du divorce, la méfiance réciproque entre hommes et femmes, l'élément d'échange monétaire de l'union et le caractère successif de ces unions les séparent de la prostitution par une très petite nuance. Le Chaab affirme que "la pratique exécrationnelle de la

---

<sup>1</sup>N° 1531, 14 juillet 1980.

<sup>2</sup>Pour la femme, ceci peut prendre la forme du départ de la maison pour aller dans sa famille ou punissant son mari qui, paradoxalement, est obligé de divorcer pour conserver son honneur.

<sup>3</sup>Awa, 18 juin: "Une femme qui ne sait pas se marier à plusieurs reprises n'est pas aimée par les hommes."

prostitution est si courante dans la société qu'elle ressemble à une profession autorisée", et qu'en dépit des valeurs islamiques, ceux qui pratiquent la prostitution "ne se sentent plus coupables". Les questions morales posées par ce phénomène sont particulièrement déplaisantes au regard de l'idéal islamique mauritanien.

Pour les Mauritaniennes, cependant, l'instabilité du mariage n'est plus une question de morale mais une question de survie. Des femmes rappellent que leur mari a payé la "dot", est resté peu de temps, ne leur a jamais construit de maison et a cessé un jour de les visiter.<sup>1</sup> Alors que le Chaab blâme les habitudes insidieuses des femmes en ce qui concerne les dépenses, celles-ci se plaignent de l'insécurité de leur position, n'ayant pas de recours légal pour consacrer l'union maritale. Alors que les femmes aisées peuvent demander des prix de mariage élevés en garantie des intentions de leur prétendant, les femmes pauvres n'ont aucun recours possible. Ce n'est qu'en cas de preuve de paternité qu'une femme peut demander l'assistance légale du cadí.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Nouakchott, 16 juin; Achram, juillet.

<sup>2</sup>Assaba, août, voir également le rapport d'Abeillé.

ILLUSTRATION 3. Quelques facteurs déterminants de la production potentielle des femmes dans les systèmes de production mauritaniens, avant et pendant la sécheresse, selon les groupes ethniques et socio-professionnels

PARTIE A. PROTOTYPE ANTERIEUR A LA SECHERESSE

	PEULH	TOLCOULEUR			SONINKE	WOLOF
		RIMBE	NYEENLE	MATIUBE		
Unité de production du ménage	Gallé/foyré	Gallé/foyré	Gallé/foyré	Gallé/foyré	Ka	Keur
Centre de l'unité du ménage Activités productives	Activités d'élevage secondaires et complémentaires, un peu d'agriculture, activités de cueillette	Activités secondaires et complémentaires d'agriculture, élevage sur la concession, pêche et cueillette	Activités d'artisanat, divertissement, agriculture occasionnelle, élevage sur la concession, cueillette	Main-d'oeuvre pour les activités domestiques secondaires et complémentaires, activités de cueillette	Activités secondaires et complémentaires extensives d'agriculture, élevage sur la concession et cueillette	Activités secondaires et complémentaires d'agriculture, d'élevage sur la concession
Indice du statut dans le ménage et la collectivité	Richesse constituée par le bétail; contribution en main-d'oeuvre	Richesse sous forme de terres; contribution en main-d'oeuvre	Adhésion au gallé; qualité des produits	Adhésion au gallé	Lignage; richesse sous forme de terres; culture	Richesse; contribution en main-d'oeuvre
Règle maritale	Endogamie; polygamie limitée		Pas forcément endogames; polygamie limitée		Endogamie; polygamie	Endogamie limitée; polygamie
Accès au capital sous forme de terre ou de bétail	Achat de la mariée; présents; épargne des ventes de lait	Achat de la mariée; droits d'exploitation foncière; épargne sur la vente des cultures	Présents; ventes de produits	Présents ou prêts	Achat de la mariée; droits d'exploitation foncière; épargne sur la vente des cultures	Achat de la mariée; droits d'exploitation foncière; épargne
Accès aux qualifications	Divers		Divers - essentiellement liées à l'artisanat	Manuelles, diverses	Diverses; techniques culturelles	Divers
Accès au travail et aux associations d'épargne	Familial, collectif		Familial; collectivité; professionnel	Collectivité	Familial; collectivité	

PARTIE B. INFLUENCES DE LA SECHERESSE PROLONGEE, DE LA MIGRATION ACCELEREE ET DE LA SEDENTARISATION

ACTIVITES RURALES						
Centre d'intérêt	Nouvelles activités culturelles, nouvelles tâches (précédemment accomplies par les hommes)	Nouveaux champs/cultures, maintien de la contribution en main-d'oeuvre pour cultiver les champs familiaux	Sans rapport avec les activités artisanales; monétarisation des obligations pour le soutien des clients	Monétarisation du service domestique, de la main-d'oeuvre et des obligations de	Nouveau champs, nouvelle composition des cultures, abandon de cultures	
Source de revenu du ménage	Hausse de l'activité productive des femmes, baisse de la valeur d'échange économique des produits des femmes par rapport à la valeur des salaires urbains des hommes; importance consécutive des remises pour le budget monétaire du ménage et importance accrue des remises pour le budget général à mesure qu'augmente le coût de la vie					
Source de décision du ménage	Hommes inactifs qui restent dans les concessions; remises destinées à des fins précises					
Accès aux informations, qualifications, facteurs de production, mobilité	(1) Moindre isolation des informations du marché mais difficultés à se procurer facteurs de production et moyens de transport au marché; (2) diverses qualifications relatives à la culture et à l'élevage sujettes à la moindre disponibilité des facteurs de production en raison de la sécheresse et des pénuries de terres; (3) travail confiné à la concession étant donné l'importance de la main-d'oeuvre requise pour procurer les biens de subsistance					
ACTIVITES URBAINES						
Centre d'intérêt	Main-d'oeuvre domestique rétribuée, entreprises de transformation et de traitement alimentaires; un peu de commerce					
Source de revenu du ménage	Occupations salariées des femmes, activités et associations d'entraide des femmes					
Source de décision du ménage	Proportionnelle à la contribution en main-d'oeuvre, souvent en régression à mesure que diminue la capacité des femmes à se procurer un revenu dans les zones urbaines					
Situation maritale	Tensions dues à la polygamie, insécurité du mariage, absence de droits du divorce, perte de la famille élargie en tant qu'arbitre des disputes					

128

## PARTIE A. PROTOTYPE ANTERIEUR A LA SECHERESSE

	HASSANI	ZAWAYA	ARTISAN. (GROIT)	ZENAGA	HARATIN	ABID
Unité de production du ménage	Campement/tente	Campement/tente	Campement/tente	Campement/tente	Campement/tente	Campement/tente
Centre de l'unité du ménage Activités productives	Supervision de la main-d'oeuvre	Supervision de la main-d'oeuvre et enseignement coranique	Fabrication de cuir fin et d'ustensiles	Gestion de la tente, activités d'élevage accessoires	Culture, réparation d'ustensiles, activités d'élevage accessoires  Approvisionnement en eau, récolte de plantes, feuilles et bois	Travail de champs/tente, soin des enfants, transformation alimentaire
Indice du statut dans le ménage et la collectivité	Adhésion politique (tribu); richesse, loisirs	Adhésion religieuse (préceptes islamiques); richesse sous forme de bétail; loisirs	Adhésion au campement (fraction); qualité des produits	Adhésion au campement (fraction) & adhésion à la tente (fraction)		
Règle maritale	mariages successifs, endogames, monogames				Pas forcément endogames, soit monogames soit polygames	
Accès au capital sous forme de terre ou de bétail	Richesse de la mariée; présents, héritage		Présents, épargne sur la vente des biens	Présents	Présents; métayage	Présents; droits d'exploitation foncière à vie
Accès aux qualifications	Supervision, gestion, certain commerce		Artisanat, divertissement	Elevage secondaire	Travaux manuels divers	
Accès au travail et aux associations d'épargne	Familial; national; politique (régime précédent)		Professionnel	Familial		

## PARTIE B. INFLUENCES DE LA SECHERESSE PROLONGEE, DE LA MIGRATION ACCELEREE ET DE LA SEDENTARISATION

<u>ACTIVITES RURALES</u>						
Centre d'intérêt	Supervision, nouvelles activités sporadiques génératrices de revenus		Recul des facteurs de production et des quantités produites		Hausse des activités de main-d'oeuvre et génératrices de revenus	
Source de revenu du ménage	Situation de plus en plus tributaire des remises des migrants, du crédit des marchands et de l'aide					
Source de décision du ménage	Hommes inactifs restant au campement et hommes absents					
Accès aux informations, qualifications, facteurs de production, mobilité	(1) Isolation en général sauf pour un groupe privilégié de marchands à longue distance et de rentiers; (2) peu de qualifications commercialisables, un certaine instruction coranique; (3) obligation de se confiner à la tente pour assurer les droits de propriété de la terre et du logement, contraintes sociales pesant sur la mobilité					
<u>ACTIVITES URBAINES</u>						
Centre d'intérêt	Certaines occupations immobilières, commerce à longue distance, gestion; taux élevé d'inactivité		Production sélective: production dans les centres subventionnés par l'Etat		Travaux de second ordre; petit commerce	
Source de revenu du ménage	Salaires des hommes, prostitution, présents, charité, famille			Travaux de second ordre d'hommes et femmes, petit commerce		
Source de décision du ménage	Non proportionnelle au travail des femmes dans le ménage; à la fois hommes et femmes			Proportionnelle à la contribution en main-d'oeuvre		
Situation maritale	Mariages successifs, prix de la mariée exorbitant, facilité du divorce			Instabilité maritale		

SECTION III. OBSERVATIONS ET RECOMMANDATIONS  
LIEES AU PROJET

A. Observations générales sur l'orientation de l'aide consentie par l'Etat et les bailleurs de fonds

Pendant la période de sécheresse, **la mise au point des efforts** d'aide fournis par l'Etat et les bailleurs de fonds a été la prestation des services alimentaires et médicaux, ainsi que des **biens nécessaires** aux populations urbaines et rurales. Des services ont concerné les femmes, par le biais des soins aux enfants et des services nutritionnels, faisant **en tant que** des bénéficiaires visés. Ces programmes relativement bien financés (voir Tableau II) ont pour principal objectif l'amélioration des conditions de vie et, pour but à long terme, la formation des femmes en matière de nutrition adaptative et soins aux enfants. L'Etat et les organismes donateurs ont contribué un soutien financier important afin d'enrichir cet aspect de la vie des femmes (voir Appendice 4).

Par contraste, les projets s'adressant aux femmes en tant que personnes rétribuées et productrices ont reçu un faible appui. Consécutivement à la modification des politiques de développement national, l'opportunité des activités rémunératrices pratiquées par le biais de programmes d'investissements industriels financés par l'Etat a diminué pour l'ensemble de la population et pour les femmes en particulier. De surcroît, l'absence de forum politique national spécifique aux femmes a laissé les femmes sans moyens institutionnels clés d'obtenir un soutien quelconque.

Le réseau des centres d'artisanat ouverts au début des années 70 est désormais placé sous l'égide du Ministère de l'artisanat et du tourisme, dont les programmes, tout en promouvant le développement du tissage traditionnel des tapis par les femmes, sont orientés davantage vers la

TABLEAU 11. Second Plan d'aide aux femmes: décaissement sur l'investissement et réalisation du projet à dater d'octobre 1976 (soutien en tant que pourcentage du Second Plan total d'investissement)

	Investis- sement	Décaissé	Envisagé	Réalisé	En cours
<u>SECTEURS IMPLIQUANT UNE AIDE DIRECTE AUX FEMMES</u>	(Millions d'UM)				
Questions sanitaires et sociales					
Centre national d'hygiène	16.0		1		
Construction/aménagement de centres régionaux	120.0	9.8	2		2
Hôpital de Nouakchott	160.0		1		1
Création de 3 centres secondaires	12.0		1		
Artisanat					
Programme du Bureau des arts	6.6	3.2	1		1
Totaux partiels de l'aide au Secteur	314.6	13.0	6		4
Totaux partiels en pourcentage d'investissement du Plan II	3%	3%			
<u>AUTRES AIDES DE SECTEUR AUX FEMMES</u>					
Animation rurale					
Alphabétisation (hors Plan)	(1.3)				
Coopératives PNUD et Ecole nationale	47.0	26.9	2		2
Education/Formation					
Centre d'infirmières, Nouakchott	2.2	1.7	1		1
Sage-femmes, agrandissement Ecole d'infirmières	--	--	--	--	--
Autre	536.6	149.3	23	5	8
Total partiel de l'aide du secteur	587.1	177.9	26	5	11
Totaux partiels pourcentage d'investissement du Plan II	6%	3%			

SOURCES: Données compilées des Tableaux 3, 28, 29 et 30, 3<sup>e</sup> Plan de développement économique et social, Ministère du Plan et des mines, 1976, (Mis à jour en 1978).

conservation de formes artisanales traditionnelles plutôt que vers la promotion de la production et la commercialisation des tapis à grande échelle. Les Centres de promotion féminine, contrôlés par le Directeur des affaires sociales, encouragent divers programmes de couture, broderie, alphabétisation et nutrition avec un budget limité. Dans la mesure où ces centres n'ont guère réussi à doter les femmes de qualifications rémunératrices, nombre d'entre eux n'attirent qu'une faible participation persistante (voir Appendice 4).

Alors que ces deux sortes d'organisations reçoivent des budgets de fonctionnement annuels, de même qu'un soutien occasionnel de la part de bailleurs de fonds, seul le Centre d'artisanat a reçu des allocations de budget d'investissement (provisoirement) dans le cadre du troisième Plan de développement (voir Tableau 12). Les pouvoirs publics ont simplement été incapables d'engager des investissements exceptionnels visant à encourager les femmes en tant que productrices, ou plutôt en tant que groupe distinct de producteurs.

D'autres projets de développement rural, comme les projets de périmètres rizicoles et maraîchers, de la SONADER, modifient indirectement l'ensemble des conditions de production particulières aux champs des femmes en changeant les structures foncières, en introduisant de nouvelles cultures et en imposant de nouvelles exigences au travail des femmes et des enfants. Dans le même temps, ces projets ne visent pas directement l'ensemble particulier de contraintes liées au régime foncier, aux facteurs de production et au temps affectant la production et le travail des femmes. Il s'ensuit que le potentiel productif féminin est modifié mais pas nécessairement amélioré. Pour ce qui est des bailleurs de fonds, le projet War on Want du Guidimakha constitue une exception apparente: tant les mesures destinées à améliorer les rendements des cultures féminines (cornes grecques) que celles visant à obtenir la terre pour la production en champ ont ici été adoptées dans la conception du projet.

TABLEAU 12. Troisième Plan d'aide aux femmes: investissement planifié et pourcentage de l'investissement total du Plan

Secteurs impliquant directement les femmes	Investissement (Millions d'UM)
Artisanat: Village artisanal, NH	53,1
Education sanitaire	1.339,0
ENECOFA	85,0
Production rural maraîchère	54,0
TOTAL PARTIEL	1.541,1
Pourcentage de l'investissement total du Plan	2%

SOURCE: 3<sup>e</sup> Plan de développement.

En fin de compte, alors que les femmes ont reçu un appui financier considérable dans les domaines des soins sanitaires et de la nutrition, en tant que productrices rurales valables, elles ont reçu peu d'encouragement des autorités ou des bailleurs de fonds. Lorsque les projets de développement rural s'adressent aux femmes en tant que partie de la population rurale, les incitations nécessaires à accroître la production féminine font défaut.

Le paradoxe le plus évident de la politique existante est qu'on ne peut attendre de femmes qui ne sont pas aidées pour produire un revenu qu'elles achètent leurs propres nourriture et fournitures médicales. Par conséquent, les femmes dépendent de plus des services gratuits et des envois des migrants pour faire face à la hausse du coût de la vie. L'irrégularité et le manque de fiabilité des envois engendrent la dépendance du crédit accordé à des taux désavantageux. Les femmes peuvent être les utilisatrices principales à la fois des services ruraux de livraison et des arrangements de crédit à long terme pour les produits de consommation, puisqu'elles sont des résidentes à temps complet.

Elargir les services de livraison, alors que l'on néglige les investissements productifs engageant les femmes, perpétue la dépendance des services gratuits et les distorsions de crédit dans l'économie rurale. Une approche essentielle à long terme de l'exode rural demande des investissements intensifs dans la production rurale impliquant les segments les moins mobiles de la population, à savoir les femmes.

Etant donné les structures de migration saisonnières et pluri-annuelles des hommes de la plupart des régions rurales, les femmes et les enfants composent la population permanente du village. Alors que l'objectif d'investissement des autorités et des bailleurs de fonds dans les régions rurales est d'accroître la production rurale, de façon à y attirer la main-d'oeuvre masculine, la longue période de gestation de la plupart de ces investissements donne à penser que pendant un certain temps, les hommes continueront de migrer à la recherche d'entreprises plus rémunératrices. Actuellement, le salaire rural réel est affaibli par la productivité stagnante et par les coûts des importations des produits de consommation. La recherche d'un emploi rémunérateur, étant donné les prix actuels et les niveaux de consommation, nécessite la migration.

Les femmes rurales, à qui l'on demande de rester sur les terres, dans l'habitation et avec les enfants, sont nécessairement les résidentes à temps complet de ces régions rurales. C'est pour cette raison qu'il faudrait leur fournir de nouvelles techniques, une formation et des facteurs de production afin de maintenir la production en l'absence des hommes et afin de former leurs enfants en tant que producteurs futurs. Sinon, les femmes, comme les hommes, choisiraient peut-être d'abandonner définitivement les régions rurales.

## B. Observations et recommandations concernant le milieu rural

### B.1 Considérations relatives à l'accès

Observation (a) - choix d'activités: Si on leur laisse le choix, beaucoup de femmes productrices expriment le désir d'apprendre les techniques

de secrétariat et de bureau. Notamment parmi les femmes beidanes, le travail agricole dans les conditions actuelles est déplaisant. Le choix évoqué n'est pas actuellement à la portée des femmes rurales étant donné l'obligation de rester sur les terres, et étant donné la pénurie générale de telles possibilités d'emplois dans l'économie mauritanienne. La plupart des femmes de n'importe quel groupe ethnique ont des raisons d'investir leur énergie si on leur démontre la rentabilité des activités culturelles.

Observation (b) - accès à la terre et facteurs de production: Dans le cadre des contraintes liées à la pénurie générale de capitaux dans les régions rurales, le processus d'innovation technologique crée inévitablement une nouvelle stratification sociale. La concurrence pour de rares facteurs de production et terres fait que ceux qui possèdent de vagues titres de propriété sont les derniers bénéficiaires. Les métayers et les femmes tombent dans cette catégorie de producteurs. L'insécurité foncière freine l'investissement dans la production et laisse souvent des champs non cultivés qui pourraient être exploités.

Observation (c) - distribution des terres et des facteurs de production dans les projets de développement: Les plans d'irrigation fluviale ont tenté de lutter contre l'insécurité foncière en garantissant des parcelles enregistrées à chaque chef de ménage du sexe masculin. Les femmes qui travaillent ces champs comme elles travaillaient les champs de mil auparavant ne possèdent pas de titres d'enregistrement ou de droits de succession. Les périmètres rizicoles remplaçant les champs familiaux de céréales sont destinés à profiter à la famille dans son ensemble. Les champs appartenant aux femmes individuellement existent encore à côté des champs familiaux, mais les champs des femmes reçoivent des apports irréguliers de facteurs de production, voire aucun dans certains cas. Le produit de ces champs est important pour la consommation familiale et particulièrement vital pour les femmes qui sont productrices de leur ménage. Au cas où augmentent les recettes imputables aux périmètres rizicoles familiaux, la production des champs des femmes est marginalisée; et dans le processus d'expansion des périmètres, ces champs, en raison de l'insécurité foncière, risquent d'être expropriés.

### Recommandations

Bien que la distribution des ressources foncières du village ne soit pas contrôlée ou mise en application par les autorités extérieures ou les bailleurs de fonds, ces instances peuvent tenter, par l'intermédiaire de l'autorité villageoise, d'obtenir des parcelles pour les femmes aux fins de production culturale.

La pénurie des facteurs de production en milieu rural est due tant aux conditions générales de disponibilité, ou de l'offre, qu'aux conditions de commercialisation ou de transport. Afin d'assurer la fourniture des facteurs de production nécessaires aux parcelles des femmes, les bailleurs de fonds devraient contribuer à l'obtention de ces facteurs de production et à leur livraison aux productrices concernées.

Dans certains villages de la région du fleuve, des coopératives ou des associations d'épargne de femmes réunissent leurs ressources financières pour l'achat de facteurs de production. Ces associations ne possèdent ni un capital suffisant pour la location de biens et services, ni la "solvabilité" qui leur permettrait d'acheter du titre de modalités de crédit à long terme. Les bailleurs de fonds pourraient envisager de contribuer à l'acquisition des biens nécessaires en subventionnant les coûts moyennant un paiement à long terme, ou en mettant en place un système de crédit.

### B.2 Considérations relatives à la production agricole

Observation (a) - techniques (région de Kiffa): La raison pour laquelle les ventes de produits maraîchers sont confiées à des intermédiaires réside dans la surabondance saisonnière des légumes sur le marché, d'où les risques de commercialisation. Les producteurs, plutôt que d'aller au marché et risquer une perte totale en vendant au mauvais moment, demeurent souvent sur leurs parcelles et donnent de petites quantités à des intermédiaires qui entretiennent de relations avec les consommateurs de la ville.

Observations (b) - choix des cultures (région du fleuve): Alors le marché local des légumes est plus grand dans la région du fleuve que dans celle de Kiffa en raison des goûts des consommateurs, une variété de

légumes, de plantes et d'herbes récoltés auparavant pour servir de condiments sont maintenant rares à cause de la sécheresse. Dans des conditions de marché optimales, les légumes européens (haricots, tomates, laitues) sont à un prix relativement élevé. Pendant la surabondance saisonnière, cependant, leur valeur commerciale fléchit considérablement. Les herbes et les plantes indigènes peuvent ne pas atteindre un prix aussi élevé que les légumes européens durant certaines périodes, mais peuvent également être commercialisés, et, parce qu'ils sont faciles à sécher ou conserver, peuvent se vendre sur une plus longue période.

Observation (c) - choix des cultures (Guidimakha): Les femmes soninkes produisent des céréales, du gombo, de l'indigo, du coton et, dans certains cas près du projet War on Want, des légumes. Les céréales sont vendues, et le gombo et les légumes fournissent les ingrédients pour la préparation des sauces, et l'indigo et le coton servent de matières premières à la production d'étoffes. Toutes ces cultures occupent une place vitale dans la consommation du ménage et dans les ventes réalisées par les femmes pour subvenir aux dépenses ménagères telles que l'achat de savon et de vêtements.

#### Recommandations

Des moyens d'échelonner la production maraîchère et par conséquent d'assurer une consommation et des ventes pluri-saisonnières doivent être mis en place dans toutes les régions étant donné les conditions actuelles de la commercialisation.

Plutôt que de se concentrer entièrement sur les cultures céréalières ou sur un certain assortiment de légumes, les projets devraient étudier la réintroduction à petite échelle d'un éventail de plantes indigènes en tant que cultures domestiques.

Dans le Guidimakha, des améliorations à la fois céréalières et maraîchères devraient être présentées aux femmes qui sont des productrices marginales de céréales et des productrices principales d'ingrédients culinaires. Dans cette région en particulier, les femmes et les enfants sont les résidents ruraux permanents et ont immanquablement intérêt à améliorer leurs rendements.

### B.3 Considérations sur la production du bétail

Observation (a): Les femmes peulhs préfèrent les activités liées à l'élevage à celles qui sont agricoles et à la fois les femmes peulhs et beidanes possèdent ces notions quant à l'élevage et aux soins des chèvres et des moutons. Ces animaux donnent le lait et quelquefois la viande que consomme la famille. Ils sont vendus exceptionnellement pour régler des dépenses du ménage. Ces petits ruminants ne sont pas pris en compte par les bailleurs de fonds et souvent négligés par les villageois qui estiment qu'ils ne font pas partie de leur troupeau.

Observation (b): Pour les femmes de n'importe quel groupe ethnique, les petits ruminants constituent une source de capital transférable et mobile qu'il peuvent amasser rapidement par rapport à la terre et emmener en cas de divorce. Avec les techniques culturales et les conditions de commercialisation actuelles, le taux de rendement de la production caprine et ovine est plus élevé que celui de la production agricole pour les femmes.

#### Recommandations

Rehausser la productivité de ces animaux profiterait au ménage durant la saison pendant laquelle les troupeaux sont absents.

Les animaux sont habituellement nourris de déchets ou, au mieux, de restes de repas ou de céréales vivrières. Sur les petites concessions ou dans les lopins maraîchers, des cultures maraîchères pourraient croître en petite quantité et à peu de frais de main-d'oeuvre afin de compléter le régime alimentaire des animaux.

Les femmes se plaignent de l'inefficacité des produits vétérinaires introduits dans les villages. Ceci peut être lié à l'état physique généralement mauvais des animaux. Les consultations vétérinaires ne devraient pas avoir lieu seulement avec les éleveurs-propriétaires, mais aussi avec les gardiens du bétail pour la tente ou la concession, c'est-à-dire avec les femmes.

#### B.4 Considérations relatives aux sous-produits forestiers

Observation: Les femmes haratins, soninkes, peulhs et toucouleurs utilisent des fruits, des écorces et des feuilles dans la préparation des **saucés**, le tannage, la teinture et occasionnellement la fabrication du savon. Nombre des arbres fournissant ces produits utiles ont disparu ces dernières années. Ces produits ne sont pas seulement utilisés pour la consommation du ménage, mais peuvent être vendus et comprennent un éventail de produits ayant une demande de consommation potentiellement élevée et constante.

##### Recommandations

La conception des projets forestiers devrait comprendre des observations sur les produits et sous-produits de ces arbres fruitiers, en même temps que des calculs pour la production de bois de feu et des variétés résistantes à la sécheresse. Ces sous-produits consommables peuvent offrir une source de revenus aux propriétaires des arbres qui sera perçue plus rapidement que le bois de feu ou la conservation des sols. L'introduction d'arbres offrant un revenu réduit la nécessité d'autres incitations comme la main-d'oeuvre salariée pour attirer le soutien du village.

Les arbres fruitiers peuvent pousser sur la concession ou près du ménage et peuvent être facilement soignés et arrosés (avec les eaux visées) par les membres du ménage.

Puisque les femmes sont des résidentes à temps complet des régions rurales, l'introduction de variétés arboricoles pour elles et leurs enfants permet un soin permanent et durable des jeunes plants.

Les femmes connaissent les usages des sous-produits arboricoles et les niveaux de consommation en bois de feu parce qu'elles préparent les repas. Travailler avec elles aux améliorations voulues est nécessaire pour mener à bien le projet. Les former ainsi que les enfants par leur intermédiaire diminue par la suite le besoin d'agents de vulgarisation et de programmes de formation de type formel.

Les hommes haratins sont les principaux fabricants de charbon et les femmes haratins le vendent. Une des conditions de l'élimination définitive du "braconnage" du charbon est de fournir à la population une alternative plus rémunératrice pour la production du charbon.

### B.5 Considérations relatives au marché

Observation (a): Dans les régions culturelles aux alentours de Kiffa, des précoopératives enregistrées comprennent des membres féminins. Ces précoopératives sont des groupes de cultivateurs qui mettent leurs économies en commun afin de se procurer les facteurs de production pour les parcelles à la fois céréalières et maraîchères. Dans ce cas, les groupes ont besoin non seulement d'assurer la fourniture de facteurs de production, mais aussi l'organisation de la commercialisation. Le recours aux intermédiaires dans la commercialisation maraîchère comprime le prix à la production.

Observation (b): Les femmes ont tendance à avoir des informations incomplètes sur la commercialisation parce qu'elles sont relativement isolées à la fois dans les oasis de la région de Kiffa et dans certains villages de la région du fleuve. Elles dépendent des marchands ambulants pour transporter leurs produits et les vendre au marché. Bien que maintes informations atteignent ces régions du fait du déplacement constant des individus et des familles, bon nombre de ces femmes semblaient inconscientes des conditions du marché et n'étaient pas en mesure de suivre la conjoncture quotidienne et hebdomadaire de l'offre et de la demande du centre commercial le plus proche. Dans certains cas, les femmes ont abandonné toute production à cause de pertes insurmontables durant le voyage et sur le marché. Les femmes ne bénéficient pas de la mobilité ou de l'éventail d'informations sur la commercialisation et les produits dont jouissent les hommes.

#### Recommandations

Dans la région de Kiffa, une certaine aide apportée au niveau de l'organisation de la commercialisation des produits de précoopératives peut être profitable au cultivateur.

Dans les régions des oasis, où les femmes cultivent et épargnent individuellement, et dans la région du fleuve, où les femmes cultivent invididuellement mais économisent souvent ensemble, des soutiens pour l'organisation de la commercialisation, un appui destiné à la comptabilité et des informations sur l'investissement sont essentiels pour assurer la rentabilité des cultures.

B.6 Considérations relatives au traitement et à la transformation des produits alimentaires en milieu rural

Observation (a): Bien que le séchage des récoltes maraîchères étendraient la période de vente et de consommation des légumes, à part les oignons, peu de légumes sont conservés. Les pommes de terre, les ignames et le manioc peuvent être conservés dans le sol jusqu'à leur utilisation. Les feuilles sont séchées et pilées pour l'usage et la vente. Les tomates et le manioc séchés ne sont pas utilisés dans la cuisine de cette région, bien qu'à Nouakchott les denrées séchées importées du Sénégal servent à la préparation des **saucés**.

Observation (b): Le poisson séché est le reste de la prise quotidienne et s'utilise en petite quantité dans le plat **journalier** ou pour placer le poisson frais dans la région du fleuve. La viande séchée est consommée de la même manière dans l'intérieur du pays. Ces deux produits sont séchés simplement dans la maison ou la tente avec moyennant un modeste apport de main-d'oeuvre et de capital.

Observation (c): La justification économique applicable à l'introduction de méthodes améliorées de séchage est que les aliments peuvent être séchés plus rapidement ou en conservant une meilleure qualité pour accroître l'approvisionnement susceptible d'être commercialisé à une époque donnée. Actuellement, l'exploitation locale du fleuve est significative sur une courte saison durant laquelle la demande de poisson frais de préférence au poisson séché est proportionnellement importante. Alors que le prix du poisson frais peut ne pas être élevé durant cette saison, le marché du poisson séché est résiduel, et le prix du poisson séché ne peut être plus élevé que celui du poisson frais en raison des préférences du consommateur.

Recommandations

Etant donné les conditions de l'offre et de la demande du poisson frais et séché, il est douteux que l'introduction de méthodes de séchage améliorées puisse augmenter le revenu des marchands de poisson de l'intérieur.

Au lieu de concentrer ou encourager le séchage des cultures actuellement exploitées dans les parcelles maraîchères, il serait sans doute préférable d'étudier des cultures de remplacement pouvant être magasinées et séchées facilement ou dont la production pourrait être échelonnée.

Dans l'un et l'autre cas, le facteur du marché et les goûts du consommateur devraient être examinés soigneusement avant d'introduire la transformation ou le matériel de transformation. Si les femmes n'ont pas choisi de transformer les produits à l'intérieur du pays, **c'est parce que le marché pour de tels produits n'est pas bon à l'intérieur, tandis que l'activité demande trop de temps pour être adoptée et satisfaire seulement les besoins du ménage.**

C. Observations et recommandations concernant le milieu urbain

C.1 Possibilités d'emploi (Voir Tableaux 13 et 14)

Observation (a) - les femmes du fleuve: Dans l'économie urbaine, la production des femmes a tendance à revêtir moins d'importance dans le budget du ménage qu'en milieu rural parce que si les hommes bénéficient de l'opportunité d'avoir un emploi salarié, la plupart des activités féminines surviennent dans le secteur non structuré et sont relativement mal rémunérées. Les femmes sont concentrées d'une façon disproportionnée dans certains secteurs de l'économie et gagnent généralement moins. Le pouvoir de décision coutumier dérivant de la contribution des femmes au revenu du ménage est érodé par les disparités grandissantes de revenus entre hommes et femmes. Maintenant, beaucoup de femmes achètent les ingrédients de leurs ~~sources~~ avec les allocations quotidiennes que leur donne leur mari. Ces femmes sont, une fois en milieu urbain, éloignées des activités de leur époux, privées de toute contribution au revenu et écartées des prises de décision.

Observation (b) - emploi domestique parmi les femmes du fleuve et les classes serviles: Les plus privilégiées des femmes du fleuve, en termes d'emploi, réussissent à trouver des emplois salariés de domestiques que postulent à la fois les hommes et les femmes. A Kiffa, l'emploi domestique, du fait qu'il est l'un des rares secteurs ouverts aux analphabètes et migrantes, offre un moyen par lequel les femmes haratins peuvent amasser

des économies afin de commencer des activités de vente. En comparaison, à Nouakchott, l'emploi domestique, qui est également l'un des rares secteurs ouverts aux femmes migrantes et analphabètes, peut constituer un objectif d'emploi en lui-même. Pour certains groupes de femmes nées dans des classes serviles, la servitude est non seulement une nécessité économique mais aussi une institution sociale (haratin et Khordo). En tant qu'institution sociale, la servitude offre des avantages appréciables--comme le logement, l'habillement et les soins médicaux par les familles hôtes. L'utilisation des domestiques n'est pas réservée à un petit nombre de familles aisées; beaucoup de familles à revenu moyen emploient des domestiques à temps partiel ou complet qu'elles rémunèrent en argent et en nature.

Observation (c) - commerce par les femmes beidanes et wolofs: La plupart des femmes de n'importe quel groupe ethnique pratiquent de modestes commerces à leur domicile. D'autres femmes, qui sont plus ou moins privilégiées d'après leur revenu, sont les marchandes à longue distance des produits de luxe. Ces femmes conduisent leur commerce en fonction des barrières tarifaires appliquées aux produits de consommation légers et en fonction du système quasi monopolistique des licences d'import/export. Tant que les structures mauritaniennes de tarifs et de licences demeureront les mêmes, ce commerce, qui représente une ponction sur les sources des revenus fiscaux publics, continuera de proliférer. Ce commerce est bénéfique pour les marchands et les consommateurs car il a pour but d'atténuer les différences de prix.

Observation (d) - Dépendance beidane de soutien masculin: Beaucoup de femmes beidanes interrogées à Nouakchott ont déclaré ne pas avoir d'activité génératrice de revenu. Manquant de compétences, beaucoup de ces femmes dépendent de l'aide des hommes. Le gouvernement a publiquement reconnu les problèmes des dots exorbitantes, des mariages successifs et de la prostitution.

### Recommandations

Alors que les activités liées à l'agriculture et à l'élevage sont inexistantes pour la plupart des femmes de Nouakchott, la production de petits ruminants et parcelles maraîchères est possible dans les concessions ou les quartiers. Une excellente occasion d'encourager de telles activités réside dans le nouveau plan pour la réinstallation des squatters.

Ici, la propriété d'une terre est fonction de la plantation et de l'entretien des arbres de la concession. Ces arbres peuvent comprendre des arbres fruitiers dont le produit est susceptible d'être vendu. On pourrait étudier la production que donneraient les petites parcelles cultivées en plantes, fourrages et arbres fruitiers dans les concessions ou quartiers de petite taille, en même temps que les soins aux animaux du ménage. Les chèvres et les poulets peuvent être a ément élevés sur les concessions de Nouakchott.

Des petites parcelles de concession ou de quartier, peu importantes individuellement, contribueraient progressivement à la subsistance du voisinage et permettraient d'éviter son isolement éventuel. Déjà, des femmes aux abords de Nouakchott se plaignent de l'éloignement des centres commerciaux et des services.

Par ailleurs, les parcelles familiales ont la particularité d'appartenir et d'être entre tenues par la famille ce qui implique un plus grand intérêt dans leur entretien et plus de facilité pour les soigner. Dans les endroits où le régime foncier est garanti, quelques arbres ont été plantés.

Tant que des mesures ne seront pas prises pour garantir un salaire minimal aux domestiques, l'exploitation de ces travailleurs implique également le besoin d'améliorer la qualité de leur travail. Des programmes pourraient être mis en oeuvre pour modifier l'orientation de ce travail domestique en donnant aux femmes une formation technique en soins aux enfants et en éducation. Beaucoup de femmes ont exprimé le désir de s'occuper d'enfants, alors que d'autres affirment qu'elles ne pourraient pas travailler aussi longtemps qu'elles ont leurs enfants à surveiller. A Nouakchott, à l'inverse des régions rurales, la possibilité d'envoyer les enfants chez des parents proches n'existe pas toujours. D'autres programmes de formation extensive ou d'emplois engageant des femmes demandent également des mesures simultanées pour prendre soin des enfants afin de libérer les femmes de ces tâches. Bien que l'accueil aux garderies puisse être négatif en général, il existe parmi les femmes un besoin et un désir exprimé de disposer d'une forme de soins aux enfants qui soit fiable.

TABLEAU 13. Emploi national estimatif, emploi potentiel et sous-emploi

	1965	1973	1974	1975
Population totale	1.207.000	1.395.780	1.421.360	1.447.420
Population potentielle- ment active totale, 15-59 ans, hormis les mères de familles	591.740	625.675	637.110	648.755
Population employée totale	321.300	259.500	263.300	267.000
Moderne (commerce compris)	31.000	42.300	44.400	46.500
Traditionnel	290.300	217.200	218.900	220.500
Moderne en % d'employés	5%	7%	7%	7%
Employés en % de popula- tion totale	27%	19%	19%	18%
Chômeurs en % de popula- tion potentiellement active	41%	58,5%	48%	59%

SOURCE: p. 57, 3<sup>ème</sup> Plan de développement économique et social, Ministère du Plan et des mines, 1976 (mis à jour en 1978).

TABLEAU 14. Estimations du troisième Plan de la population féminine total, de la population active et de l'activité par secteur

	ESTIMATION	% DU TOTAL DES FEMMES ACTIVES
Total de la population féminine (TPF)	693.000	
Total des femmes actives	229.575	100,0
Secteur traditionnel	227.375	93,24
Elevage		43,42
Agriculture		0,16
Pêche/chasse		0,40
Artisanat		9,30
Enseignement traditionnel		0,62
Transport traditionnel		0,21
"Domestique" traditionnel		19,38
Secteur moderne	2.202	6,76
Administration		1,44
Pêche		0,16
Mines		0,88
Construction, industrie, électricité		0,51
Banques, commerce, assurances		0,16
Transport		0,19
Domestique		0,22
Indépendants		3,20
Femmes actives en % du TPF		33,00
Femmes dans le secteur moderne en % du TPF		3,00
Femmes en % du secteur moderne total (hommes et femmes)		5,00

SOURCE: Compilé à partir des Tableaux 54 et 58, 3<sup>ème</sup> Plan de développement économique et social, Ministère du Plan et des mines, 1976 (chiffres de 1973).

## C.2 Réseaux d'épargne et d'investissement: organismes et associations

Observation (a): Les femmes du fleuve en particulier sont couramment impliquées dans une gamme de réseaux d'épargne et d'investissement. Ces réseaux sont habituellement situés dans des quartiers, parmi des femmes qui partagent une confiance et un intérêt communs, offrant une base unique à une petite action collective.

Observation (b): Les femmes beidanes, zenagas et haratins ne bénéficient généralement pas du même réseau de soutien collectif et se trouvent isolées dans l'environnement urbain si elles sont séparées de leur famille. Certaines femmes beidanes sont capables de dispenser une éducation coranique chez elles. D'autres fréquentent des centres de couture. Dans certains cas, les femmes haratins trouvent de l'aide parmi les femmes du fleuve.

### Recommandations

Les associations de femmes du fleuve ne sont pas des groupes de travail ou des coopératives mais fournissent plutôt une aide ad hoc et un courant continu d'informations parmi les femmes. Toute assistance devrait par conséquent se restreindre à l'acquisition de facteurs de production et à des conseils techniques plutôt qu'à une formation organisationnelle. Les organisations imposées sont des forces d'aliénation.

Les associations informelles existantes sont généralement ethnocentriques et la plupart des femmes beidanes et haratins ne les trouvent pas utiles. Les bailleurs de fonds pourraient fournir des lieux collectifs où toutes les femmes auraient la possibilité de recevoir des cours d'alphabétisation, d'arithmétique et de comptabilité pour adultes. Ces compétences ne sont pas actuellement accessibles aux femmes du fleuve au sein de leurs organisations et sont souvent souhaitées tant par les femmes du fleuve que par les femmes beidanes et haratins.

Puisque l'enseignement adulte n'est pas directement rémunérateur, on ne s'attend pas qu'il attire immédiatement un intérêt généralisé. Néanmoins, beaucoup de femmes sont découragées par le fait que le mariage leur ferme les simples voies éducatives et professionnelles. Si ces cours étaient organisés sur une petite base collective, ils pourraient être ajustés en fonction des besoins et des souhaits exprimés par la collectivité.

Quelques écoles dirigées par des familles existent déjà pour l'éducation coranique. L'enseignement adulte pourrait être organisé de façon analogue en utilisant des instructeurs coraniques et des femmes intéressées par l'enseignement. Des coûts de fonctionnement minimaux pourraient être subventionnés par les contributions des membres.

Il est essentiel de ne pas voir dans l'éducation adulte pour femmes des cours limités à l'économie domestique et à la nutrition. En fait, les femmes interrogées à Nouakchott ont exprimé un plus grand intérêt pour la comptabilité et l'alphabetisation ou des conseils concernant les petites entreprises. Plutôt que d'appliquer un programme normalisé, il semblerait plus raisonnable de commencer par les intérêts exprimés par chaque petit groupe. L'aide, encore une fois, se bornerait essentiellement à fournir du matériel, des moniteurs et des conseillers issus de la collectivité.

### C.3 Considérations relatives à la formation (Voir Tableau 15)

Observation (a): La plupart des opportunités d'éducation formelle et de formation pour les femmes sont restreintes aux aptitudes générales de formation au secrétariat et au travail de bureau. Alors qu'il existe un marché dans la capitale administrative pour ces compétences, les femmes des régions rurales ont tout spécialement besoin de possibilités de formation alternatives.

Observation (b): En milieu rural, l'utilisation des agents de vulgarisation du sexe masculin a des chances d'être mal accueillie par les femmes rurales qui n'y verront pas d'intérêt spécifique à eux. Certaines catégories de problèmes féminins seraient probablement mieux abordés par des agents de vulgarisation du sexe féminin. Actuellement, les jeunes femmes de certaines régions désirent obtenir des postes d'agent de vulgarisation.

Observation (c): Avec les agents de vulgarisation, fussent-ils hommes ou femmes, les institutions publiques ont souvent des difficultés à obliger les stagiaires à voyager et travailler à l'intérieur du pays, où le besoin de travailleurs à temps complet est très marqué.

### Recommandations

Il faudrait encourager les jeunes femmes à se spécialiser pour des postes de vulgarisation liée à l'agriculture et l'élevage. Le programme d'études de l'ENECOFA pourrait être perfectionné de manière à offrir des cours de brève durée dans ces matières et l'école d'agriculture de Kaédi incité à recruter activement des femmes.

Les jeunes femmes doivent être formées à l'intérieur du pays dans le but de travailler dans leur région d'origine. Les cours doivent être spécifiques (production maraîchère, commercialisation, comptabilité) et à court terme. Ces femmes peuvent être employées par l'intermédiaire des Centres d'éducation pour femmes comme animatrices agricoles, dont les tâches ne seront pas tant l'instruction qu'une aide à temps complet pour trouver des clients, ainsi qu'acquérir les moyens de transport et les facteurs de production nécessaires aux productrices.

Les femmes plus âgées des villages producteurs devraient avoir la possibilité de suivre des cours de brève durée dans les centres urbains avoisinants dans le but d'aider leurs associations villageoises. Des cours préparatoires de ce genre ont déjà été offerts aux sages-femmes, et pourraient être reproduits d'une manière quelque peu différente pour les travaux liés à l'agriculture et à l'élevage.

TABLEAU 15. Institutions d'enseignement secondaire pour les femmes et autres établissements

	ANNEE	NOMBRE D'ETU- DIANTS	TYPE DE FORMATION
<u>Institutions de formation pour femmes</u>			
Ecole nationale d'enseignement commerciale et familial (ENECOFA)	1975	160	--
Ecole des infirmiers et des sages-femmes	1976	11 115 225 2 25	Sage-femmes Infirmiers diplômes Aides soignantes Assistants sociales "Matrones"
<u>Autres établissements d'enseignement supérieur recevant des femmes</u>			
Ecole normale d'instituteurs	1975	200	--
Ecole national d'administration	1975	245	--
Lycée technique et collège d'enseignement technique	1975	380	--
<u>Autres Institutions</u>			
Ecole national de formation et de vulgarisation agricoles (Kaédi)	1975	100	--
Centre de formation professionnelle (Mamadou Touré) Centre SONELEC et Centre COMINOR	1975	703	--

APPENDICE 1  
QUESTIONNAIRE PRELIMINAIRE

Questions à poser sur la femme et l'émigration

- I. Informations préliminaires
  - a. Ethnie de la femme interviewée, ethnie de son mari.
  - b. Age approximatif et lieu où la femme a été interviewée.
  - c. Situation matrimoniale de la femme (actuelle).
  - d. Transcription en pulaar ou wolof de strate sociale (ordre et caste) de la femme et de son mari.
  - e. Village/région d'origine de la femme et du mari.
  
- II. Composition de sa famille
  - a. Nombre de personnes vivant dans: (1) gallé (2) foyré.
  - b. Leur position dans la famille.
  - c. Leurs occupations/professions.
  - d. Lieu de travail de chaque membre du gallé ou du foyré (ville, village).
  
- III. Informations sur l'économie, les revenus et les dépenses de la famille.
  - a. Est-ce que ceux qui partent travailler ailleurs reviennent souvent? Combien de fois dans l'année? Pendant combien de temps?
    1. Quand ils reviennent au village qu'est-ce qu'ils font comme travail? Comme affaires?
    2. Est-ce qu'ils envoient régulièrement de l'argent au village?
    3. Pouvez-vous nous dire quel montant a été envoyé la dernière fois? La fois précédente?
    4. Qu'est-ce qu'on fait avec l'argent envoyé au village?
    5. Qui décide de ce qu'on fait avec l'argent envoyé au village?
    6. Est-ce que ceux qui travaillent hors du village peuvent décider de leurs propres achats, ventes et investissements sans consulter le village? Si oui, quels achats, ventes et investissements?
  - b. Au village, combien de champs avez-vous au gallé? au foyré? qu'est-ce que vous cultivez?
    1. Qui cultive vos champs? Est-ce que vous louez la main-d'oeuvre? D'où vient la main-d'oeuvre louée?
    2. Est-ce que vous pouvez vendre vos champs? Qui décide de la vente des champs?

3. Est-ce que vous avez du bétail au gallé/foyré? Combien d'animaux?
4. Qui s'occupe du bétail et comment?
5. Est-ce que vous vendez votre bétail? Qui décide de la vente?
6. Quelles nouvelles responsabilités la femme a-t-elle si le mari est absent?

IV. Informations sur la position économique de la femme émigrée.

a. L'organisation du travail à Nouakchott.

1. Qu'est-ce que vous faites à Nouakchott? Comme travail rémunéré? Comme travail non rémunéré?
2. Est-ce qu'il y a d'autres femmes qui travaillent avec vous? Régulièrement? - leur ethnie, caste, ordre?
3. Est-ce que les hommes qui viennent à Nouakchott, travaillent-ils et vivent-ils ensemble? Régulièrement? - leur ethnie, caste, ordre? (Est-ce que tous les hommes qui travaillent ensemble sont de la même ethnie?)
4. Est-ce qu'il y a une association de femmes à Nouakchott? Quel est le rôle de cette association? Décrivez-la.

b. Signes de dépendance monétaire.

1. Avec qui habitez-vous ici?
  - (a) seule
  - (b) parents proches
  - (c) nouvelles camarades
  - (d) autres
2. Y a-t-il un lien de dépendance entre la famille à Nouakchott et vous? Quelle est la nature de ce lien?
3. Si le mari est absent, vous envoie-t-il de l'argent? Des cadeaux? Des bijoux?
  - (a) Qu'est-ce que vous faites avec l'argent (cadeaux ou bijoux) qu'il envoie?
  - (b) En cas de circonstances graves, est-ce que vous pouvez vendre ce qu'il vous a donné sans consultation?
4. Qu'est-ce que vous faites avec l'argent que vous gagnez?
  - (a) Est-ce que vous envoyez une part au village?
  - (b) Est-ce que vous donnez une part aux parents ou à des amis(es) à Nouakchott?
  - (c) Pouvez-vous effectuer un achat (vente sans consulter au préalable:

- (1) le groupe avec lequel vous travaillez?
  - (2) le dyomgallé?
  - (3) votre mari?
- c. Comparaison entre la position de la femme à Nouakchott et sa position au village.
1. Est-ce que vous avez (au village) vos propres champs parmi ceux du gallé/foyré?
    - (a) Est-ce que vous les cultivez vous-même?
    - (b) Quelles cultures?
    - (c) D'où viennent les semences?
    - (d) Utilisez-vous la fumure?
    - (e) Est-ce que vous pouvez vendre les produits de ces champs sans consulter le mari? Le dyomgallé?
    - (f) Est-ce que vous stockez ou conservez les aliments, si oui, lesquels et comment les vendez vous?
    - (g) Maintenant que vous n'y êtes plus, qui prend les décisions concernant les champs?
  2. Est-ce que vous avez (au village) votre propre bétail?
    - (a) Qui soigne le bétail?
    - (b) Est-ce que vous pouvez vendre le bétail sans consulter votre mari? Le dyomgallé?
    - (c) Est-ce que vous des animaux vendez chaque année? En cas de graves circonstances?
    - (d) Est-ce que vous préparez des produits laitiers? Lesquels? Et comment? Les vendez vous?
    - (e) Maintenant que vous n'êtes plus au villages qui prend les décisions concernant votre bétail?
- d. Est-ce qu'il y a une association de femmes au village? Quel type d'association? Décrivez-la?

Questions à poser sur les croyances et les habitudes des femmes et des hommes

- I. Combien de mariages avez-vous contractés?
- II. Qu'est-ce que vous attendez du mariage? Comment le décririez-vous en cinq mots (pulaar, wolof et hassanya).
- III. Combien d'enfants avez-vous?
- IV. Est-ce que c'est la femme qui leur donne l'éducation de base ou plutôt le mari? Les parents proches? Qui vous a éduqué?

- V. Si la femme ou le mari travaillait en dehors de son foyer, aimeriez-vous l'accompagner ou rester?
- VI. S'il avait un choix entre le village et la ville, que feriez-vous?
- VII. En général, est-ce que la vie des femmes a changé? Comment?
- VIII. Est-ce que vous aimeriez que vos enfants aillent à l'école coranique? ou à l'école primaire?
- IX. En général, quel genre de travail font les femmes que les hommes ne font pas? Quelles sont leurs activités en commun?
- X S'il y avait un choix entre l'école, le bureau, la maison et le champ, lequel choisiriez-vous aujourd'hui? Pourquoi?
- XI. Quelle serait la vie idéale selon vous? Pour vous? Pour vos enfants?

Lieu

---

Ethnie

---

Age

---

Sexe

---

Caste/ordre

---

APPENDICE 2

REPONSES AUX ENTREVUES DE NOUAKCHOTT

15 JUIN - 15 JUILLET 1980

1<sup>er</sup>, 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> ARRONDISSEMENT

- TABLEAU A. Source de revenu par groupe ethnique et appartenance de caste: activités rétribuées, travail/femme, affiliation à une association d'épargne-revenu, emploi du mari
- TABLEAU B. Source de revenu par groupe ethnique: aide des femmes et fonds reçus du mari et de la famille élargie, décision quant à l'utilisation des revenus
- TABLEAU C. Lieu d'origine et souhait exprimé de demeurer à Nouakchott, réponses par groupe ethnique

TABLEAU A. Source de revenu par groupe ethnique et par appartenance de caste: activités rétribuées, travail/femme, affiliation à une association d'épargne-revenu, emploi du mari

	HARATINS	BIDANS	PEULHS/ TOUCOULEURS	WOLOFS	SONINKES
<b>APPARTENANCE DE CASTE</b>					
Libre <sup>1</sup>	--	11	21 <sup>2</sup>	9	1
Artisan <sup>3</sup>	--	1	2	3	--
Servile	11	--	7	--	1
<b>ACTIVITES RETRIBUEES</b>					
Commerce	2	1	7	3	--
Maraîchage	1	--	--	--	--
Transformation, <sup>4</sup> couture	5	3	12	3	--
Domestique salarié <sup>5</sup>	2	--	13	6	--
Coiffure	--	--	3	--	--
Enseignement	--	--	--	1	--
Bureau	--	--	--	--	1
Aucune	2	8	3	1	1
<b>EMPLOIS DECLARES FEMME</b>	1,1	0,3	1,6	1,1	--
<b>OCCUPATION DES MARIS</b>					
Revenu salarié régulier	3	3	14	5	2
Itinérant <sup>6</sup>	4	5	11	5	--
Sans	--	--	2	1	--
Célibataire	4	4	3	1	--
<b>MEMBRES D'UNE ASSOCIA- TION D'EPARGNE-REVENU</b>	0	0	19	8	2

<sup>1</sup> Comprend les femmes pêcheurs.

<sup>2</sup> Neuf Peulhs libres comprises.

<sup>3</sup> Aucun artisan n'a déclaré d'activité liée à la caste comme source principale de revenu.

<sup>4</sup> Comprend couscous, "zrig" ou "bissap", crèmes glacées, brioches, restaurant, broderie, teinture, fabrication de bijoux.

<sup>5</sup> Comprend les domestiques, les blanchisseuses et les laveuses à temps complet et partiel.

<sup>6</sup> Voyageurs de commerce, pêcheurs, artisans à temps partiel, ouvriers dans la construction, autre emploi temporaire.

RESUME DU TABLEAU A

1. Huit femmes beidanes sur douze ont déclaré ne pas avoir d'activité génératrices de revenus, aucune n'appartient à une association d'épargne-revenu, alors que seulement trois d'entre elles avaient un mari touchant un revenu régulier.
2. Deux femmes haratins sur onze étaient sans emploi, et deux femmes avaient plus d'une activité. Aucune femme n'appartenait à des associations et seulement trois avaient un mari touchant un revenu régulier.
3. Par contraste, il y avait trente cinq activités génératrices de revenu pour trente femmes peulhs/toucouleurs, et treize pour douze femmes wolofs. Plus de la moitié de ces femmes ont déclaré appartenir à des associations d'épargne et un peu plus de la moitié étaient mariées à des hommes régulièrement employés.
4. La caste ne semble pas définir les types d'activités pratiquées. L'alphabétisation, la difficulté à trouver un emploi et les contraintes sociales d'acceptabilité sont plutôt les facteurs que nous pensons être les plus déterminants dans la définition de l'éventail des activités féminines.
5. L'échantillon est trop petit et incontrôlé pour fournir une information qui puisse être généralisée. Néanmoins, on peut déceler la structure des hauts niveaux caractérisant le rôle des femmes du fleuve en matière de travail et d'épargne, et ce apparemment quelle que soit la sécurité des revenus du mari.

TABLEAU B. Source de revenu par groupe ethnique: aide des femmes et contributions du mari et de la famille élargie, décision quant à l'utilisation des revenus

Classification des réponses:

Aide aux personnes à charge:

Transferts déclarés en espèces ou en nature des femmes aux membres de la famille à Nouakchott, au village ou au mari incapable de travailler

Contributions:

Transferts déclaré en argent ou nature des parents ou amis à Nouakchott ou au village

Décision quant à l'utilisation du revenu:

"Positif" indique que d'après la réponse de la femme, celle-ci décide de son revenu ou celui de la famille l'usage

"Neutre" indique que l'homme et la femme décident l'un et l'autre

"Négatif" indique que la femme ne revendique aucune intervention dans les décisions concernant l'usage du revenu familial

	HARATINS (11)	BEIDANES (12)	PEULHS (9)	TOUCOULEURS (21)	WOLOFS (12)	SONINKES (2)
<b>AIDE AUX DEPENDANTS</b>						
Nouakchott	4	2	5	15	8	2
Village	1	2	3	13	6	1
Mari	--	--	2	--	1	--
<b>CONTRIBUTIONS</b>						
Nouakchott	3	6	1	1	1	1
Village	--	4	5	4	1	--
<b>DECISION CON- CERNANT L'USAGE DU REVENU</b>						
Positif	5	4	4	13	5	1
Neutre	3	2	2	4	5	--
Négatif	3	6	3	4	2	1

RESUME DU TABLEAU B

1. Pour douze femmes beidanes, il n'y a eu que quatre réponses indiquant des transferts de femmes aux personnes à charge, alors qu'il y en a eu dix confirmant des contributions reçues d'amis ou de la famille.
2. Pour vingt et une femmes toucouleurs, en revanche, il y a eu vingt-huit réponses indiquant des transferts (quelques femmes transfèrent un revenu à la fois à des résidents de Nouakchott et à ceux du village) et seulement cinq déclarations de contributions reçues de la famille ou d'amis. Les femmes peulhs et wolofs révèlent les mêmes proportions.
3. Les femmes haratins montrent moins de capacité à aider des personnes à charge que les femmes du fleuve, et reçoivent moins d'aide que les femmes beidanes.
4. En se référant au tableau des activités génératrices de revenu déclarées par les femmes, il apparaît que le pouvoir de prise de décision des femmes beidanes n'est pas lié à leur niveau d'activité génératrice de revenu, alors que celui des femmes toucouleurs l'est peut-être.

TABLEAU C. Lieu d'origine et souhait exprimé de demeurer à Nouakchott (Réponses par groupe ethnique)

	HARATINS	BEIDANES	PEULHS	TOUCOULEURS	WOLOFS	SONINKES
LIEU D'ORIGINE						
Aleg	3	-	1	-	-	-
Kiffa	-	3	-	-	-	-
Atar	1	1	-	-	-	-
Aioun	1	1	-	-	-	-
Moud Jeria	2	1	-	-	-	-
M'Bout	-	3	-	-	-	1
Boghe	1	-	1	-	-	-
Dar El Barka	1	-	1	1	-	-
Sénégal	1	-	1	5	6	-
Podor	-	-	3	-	1	-
Mataam	-	-	-	1	-	-
Rosso	-	-	-	2	5	-
Tekane	-	-	-	2	-	-
Kaédi	-	-	-	1	-	1
M'Bagne	-	-	-	1	-	-
Nord	-	-	1	-	-	-
Sud	-	-	-	5	-	-
Sud-est	-	-	-	1	-	-
Nouakchott	-	3	-	-	-	-
Pas de réponse	1	-	1	2	-	-

DESIR DE DEMEURER A NOUAKCHOTT

	<u>OUI</u>	<u>NON</u>	<u>P/R</u>
Haratins	8	1	2
Beidans	8	4	-
Peulhs	6	2	1
Toucouleurs	12	6	3
Wolofs	7	2	3
Soninkes	<u>1</u>	<u>1</u>	<u>-</u>
	42	16	9

## GLOSSAIRE

Ar	- Arabe
fém	- féminin
Fr	- Français
H	- Hassaniya
P	- Pular
pl	- pluriel
S	- Souinke
W	- Wolof

- abd** (H, pl abid): groupement social; un esclave de famille beidane
- bidan** (Ar, H): littéralement, "blancs"; sert à désigner les individus d'ascendance noble, les descendants de groupes arabo-berbères, dont les sous-groupes zawaya et hassani
- ceddo** (P, pl sebbe): l'ancien groupe "guerrier" toucouleur; aujourd'hui, désigne en général les cultivateurs libres, bien qu'ils ne soient pas considérés comme appartenant aux "nobles" toucouleurs
- diéri**: terres de plateau situées au-delà du walo (oua'lo) où se pratique la culture en sec du mil/niébé/melon
- falo**: rives du fleuve plantées en période de décrue
- fedde** (P, pl pelle); association, plus particulièrement constituée par groupe d'âge
- fondé**: terres de plateau situées en bordure des rives du fleuve qui ne sont inondées qu'en saisons pluvieuses exceptionnelles
- forgeron** (Fr, fem forgeronne): artisan appartenant au groupe socio-professionnel ou à la caste des forgerons
- foyré**; dyom foyrè: groupe qui correspond à la cellule familiale et à son chef; unité économique fondamentale de la société toucouleur
- gallé**; dyom gallé; gallé mawdo: ménage de la famille élargie qui partage une concession ou un campement; le chef du ménage du gallé et le responsable officiel
- griot** (griote): troubadours, amuseurs, généalogistes, groupe socio-professionnel ou de caste

161

**guerr** (W, pl guerrs): hommes libres ou "nobles" parmi les Wolofs

**guetna** (H): cure de lait ou de dattes, signifiant la récolte des dattes, occasion pour laquelle les familles beidanes s'assemblent pour savourer les fruits de la récolte et diverses décisions économiques et sociales pour l'année à venir

**gombo**: gombaoud, ketmie

**Heratin** (H): groupement social; esclaves affranchis ou leurs descendants qui sont le plus souvent des métayers et des éleveurs pour le compte des Beidanes

**Hassani** (Ar, H): groupement social; descendants des tribus guerrières beidanes

**keur** (W): ménage ou unité économique de base des Wolofs

**khaima** (Ar): la tente, c'est-à-dire l'unité de base de la société beidane

**khordo** (P, pl korbe): descendante d'anciens esclaves

**marigot** (Fr): affluent à l'intérieur des terres ou delta d'un fleuve qui une fois coupé du cours principal devient un bassin après la saison des pluies

**Matiubé** (P, ou maccube): groupement social; descendants d'anciens esclaves

**moudaf** (H): "triplement" ou transaction qui permet, par le biais de l'échange de deux ou trois produits, de doubler, tripler ou relever la valeur de l'autre

**moude** (H): mesure équivalant à près de 3 ou 4 kilos selon la région

**niébé**: pois fourrager

**nyenyo** (P, pl nyeenbe): les groupes artisanaux constitués par profession ou par caste parmi les Toucouleurs

**pagne**: coupon d'étoffe que portent les femmes peuhls, wolofs, soninkes et toucouleurs

- paradigme:** cf. "La structure des révolutions scientifiques" de Thomas Kuhn, cadre conceptuel et méthodes ou critères qui guident la manière de concevoir et résoudre les problèmes
- pastèques** (Fr): melons
- Peulh** (Fr pour Fulbé, ou Ang Fulani): éleveurs pastoraux libres étroitement liés par les relations économiques et quelques institutions sociales, telles que le mariage, au groupe toucouleur net notamment toroobe
- prototype:** premier type ou type primaire; patron, modèle, norme, exemple, archétype
- salumo** (S): champs individuels des hommes (Soninkes)
- te-khore** (S): champs possédés et cultivés par des familles soninkes
- thioubalo** (P, pl subalbe): pêcheurs; l'une des castes ou groupes socio-professionnels toucouleurs libres
- tontine:** fonds de roulement d'épargne en commun
- Torodo** (P, pl toroobe): ancien groupe dirigeant des Toucouleurs, "nobles", propriétaire fonciers libres
- Toucouleur** (Fr, Angl Halpulaaren): habitants de la région du fleuve, dont la principale entité politique s'appelait Fouta Toro
- tressage:** action de tresser ou natter (Fr)
- walo** (P): plaines d'inondation qui bordent le fleuve où se produisent diverses cultures lorsque régressent les eaux de pluie
- yakharinte** (S): champs individuels des femmes soninkes
- Zahwi** (H, pl Zawaya): descendants des marabouts beidanes, ou tribus religieuses
- Zenaga** (H): éleveurs de chameaux appartenant aux Beidanes, de petite condition et ne possédant pas de troupeau